De Kaboul à Samarcande

Les archéologues en Asie centrale

SVETLANA GORSHENINA ET CLAUDE RAPIN

Le sol de la Bactriane est varié dans sa nature et dans ses productions : en quelques endroits, la vigne et d'autres arbres croissent en foule, et donnent des fruits abondants et savoureux ; la terre, naturellement grasse, est arrosée par une multitude de sources ; les parties les plus fertiles sont semées de blé ; le reste est livré aux troupeaux en pâturage. Mais il est une vaste étendue de cette même contrée que couvrent des sables stériles : la terre, dans sa désolante sécheresse est sans habitants et sans productions [...]. Mais aux lieux où le sol est plus fertile, les hommes et les chevaux naissent en grand nombre.

Quinte-Curce,
Histoire d'Alexandre le Grand, roi de Macédoine

SOMMAIRE

Ouverture
La variété des physionomies, kaléidoscope des civilisations.

12
Chapitre 1
VERS LE PAYS DE GOG ET MAGOG
Cœur d'un continent ou périphérie du monde ? Dès l'Antiquité, le statut de l'Asie centrale suscite bien des interrogations en Occident.

26
Chapitre 2
LES PRÉCURSEURS DE L'ARCHÉOLOGIE MODERNE
Au XIX^e siècle, des collections de curiosités naissent d'une archéologie encore balbutiante qui évolue très vite sous l'impulsion de pionniers intrépides.

50
Chapitre 3
L'ASIE CENTRALE ENTRE SOVIÉTIQUES ET OCCIDENTAUX
À partir de 1917, l'approche de l'Asie centrale reflète les pôles idéologiques du monde. Mais cette époque est aussi celle de découvertes sensationnelles.

68
Chapitre 4
DES PREMIÈRES CIVILISATIONS À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE
Partis à la recherche des Grecs et des Achéménides, les archéologues mettent aussi au jour l'histoire des peuples autochtones, de la protohistoire aux Parthes.

92
Chapitre 5
DES KOUCHANS À L'ISLAM
Parmi les dernières à avoir été découvertes, les civilisations kouchane et sogdienne font partie des cultures les plus raffinées antérieures à l'islam.

114
Chapitre 6
L'ESPACE SCIENTIFIQUE SANS FRONTIÈRES
Après la chute de l'Union soviétique, les missions internationales prennent le relais dans la recherche du passé de l'Asie centrale.

129
Témoignages et documents

DE KABOUL À SAMARCANDE
LES ARCHÉOLOGUES EN ASIE CENTRALE

Svetlana Gorshenina et Claude Rapin

DÉCOUVERTES GALLIMARD
ARCHÉOLOGIE

Jusqu'au XIX^e siècle, l'Asie centrale est une *terra incognita*, un blanc sur les cartes dont le passé illustre s'est estompé, mais séduit paradoxalement l'Occident. Même si, du point de vue européen, elle est restée en marge des grands événements mondiaux, sauf, peut-être, à l'époque de Tamerlan, cette région est fortement associée à l'histoire des grands empires, comme ceux des Achéménides, d'Alexandre le Grand et de ses diadoques, puis des Kouchans, des Sassanides, des Turcs, des Arabes, des Mongols, des Russes et, enfin, des Soviétiques.

CHAPITRE 1

VERS LE PAYS DE GOG ET MAGOG

En Europe, les premières représentations de l'aventure mythique d'Alexandre (à droite) générées par la culture classique laissent place, au XIX^e siècle, à la vision exotique et romantique de l'Orient, comme celle du Suisse Henri Moser (à gauche).

L'Asie centrale offre toute une gamme de paysages, des oasis aux steppes, des déserts aux montagnes baignées par mille lacs aux eaux cristallines, comme ceux de Band-i Amir en Afghanistan. Ici, entre un monde sédentaire d'agriculteurs et un monde de nomades éleveurs, se sont formées des civilisations très diversifiées depuis les premières réalisations urbaines de l'âge du bronze jusqu'à la grande époque de la route de la soie. La fertilité de l'Asie centrale est doublée par sa richesse en ressources naturelles. De tout temps, or et pierres précieuses y ont attiré des envahisseurs de toutes origines. Et avec eux, leurs civilisations.

À la périphérie des « grandes civilisations », entre les mondes iranien, indien, turc, chinois et slave, l'Asie centrale est apparue tout d'abord comme un carrefour. Les historiens sont venus étudier les marges des empires dans cette région où, de tout temps, le « monde civilisé » est entré en contact avec la « barbarie ». Deux siècles de recherches modernes ont mis en évidence combien ce lieu d'échanges a été le creuset de synthèses originales de cultures non seulement venues de l'extérieur, mais aussi formées sur place.

« Marge du monde » ou « milieu du monde » : discours géographique

Entre l'Orient et l'Occident, l'Asie centrale occupe une position ambivalente : ses limites ont toujours été fluctuantes, non seulement dans la réalité, mais aussi dans les approches scientifiques qui, selon les écoles, ont choisi pour se développer un plan tantôt géographique, tantôt politique.

Pour les géographes modernes, l'Asie centrale est clairement cloisonnée par un système fluvial complexe et par de grands massifs montagneux : les Tien-Chan, le Pamir, l'Alaï et l'Hindoukouch, qui s'étendent de la Chine à la dépression touranienne

(bassin centré sur la mer d'Aral, entre la Sibérie, la mer Caspienne et l'Afghanistan). Certains des noms qu'ils utilisent couramment – bassin du Tarim, Transoxiane, Sémiretchie (les « Sept Rivières ») – ont été facilement adoptés par les historiens. Mais d'autres aires géographiques, comme la Djoungarie, le plateau du Kazakhstan central ou les hautes chaînes montagneuses, n'ont pas toujours été bien localisées dans le cadre de l'histoire traditionnelle.

La terminologie des disciplines socio-historiques a connu une mise en place difficile, car la langue, les systèmes politiques et les religions ont subi de continuelles variations. Convoitée de tout temps par des envahisseurs, l'Asie centrale a vu évoluer ses frontières, ses statuts politiques et ses paradigmes culturels par l'assimilation d'ethnies (tribus aryennes, Iraniens, Grecs, Turcs, Arabes, Mongols et Slaves), de langues (iranien oriental et occidental, araméen, turc, arabe, ouzbek et russe) et de religions (zoroastrisme, bouddhisme, manichéisme, islam et christianisme, notamment nestorien).

Les toponymes les plus anciens, tirés des premiers peuples, sont passés dans la géographie moderne : Iran, Chorasmie (Khorezm moderne), Margiane (Mary), Ariane (Hérat), Sogdiane (Soghd). L'appellation antiquisante de « Transoxiane », qui désigne « les terres situées au-delà de l'Oxus », est une création du XVIIIe siècle. Ce n'est qu'une adaptation du terme *Mawarannahr* (« au-delà du fleuve »), donné par les Arabes aux territoires situés au-delà de l'Amou-darya, avant qu'ils ne le franchissent dans leur conquête de l'Asie centrale.

Tartarie
MOSCOVIA
CRIMEA
Precopenses Tartari
Vachin
Cerimi
Casane
NAGAIA Tartaro. Horda
TUMEN
Esachaday R
Zavolhenses Tartari
KALMUCKI TARTARI
CHIRKASSI
Petigorski
GEORGURIA
ARMENIA
PONTI EUXINI PARS
MARE DE SALA vel de BACHU, Ruthenis Chualenske more ol: Caspium et Hircanu
SERVAN
NAGAIA Tartaroru Horda
Ziebierairorum Horda
SAGATAI Tart.
Kalmucki
Sibier
JUGHORIA
PEROSITAS
SUCOMORRE
Carc Desertum
Cara Kithay
Eillach R
Turchestan
OCRAGE
Iarchem
Bactriana
TAGALISTAN
ELSABAR
Tartari imago.
Samogedi imago.
Jodocus Hondius lectori salutem
In hac Tartariæ descriptione omnem adhibuimus diligentiam ut regiones nuper ab Anglis vel a Belgis aliisve detectis suo quæq; loco haberentur, quamvis mihi ipsi non satisfecerim, quis enim vastum illud et incognitu regnum verè describet? at ut possumus dum ut volumus non licet. usq; dum melius quoddam
Milliaria Germanica communia
15 30 45 60 75 90 105

Certains toponymes trahissent la position « entre les mondes » de l'Asie centrale. Ils ne sont pas d'origine autochtone, mais viennent des « mondes voisins », qui les ont souvent connotés négativement. Dans le lexique de l'Européen éclairé, à partir des XIV^e^ et XV^e^ siècles, l'Asie centrale figure sous le nom de « Scythie », qui englobe les territoires autrefois dominés par les nomades scythes (ce vocable regroupe tous les nomades, qu'ils fussent scythes, sarmates ou massagètes). Réduit dès le XVIII^e^ siècle à une simple métaphore poétique, ce terme laisse place à celui de « Tartarie ». Lancé au XIII^e^ siècle, ce dernier a subsisté par le hasard d'un jeu de mots où l'on reconnaît l'association des « Tatares », une des ethnies qui avaient composé l'armée des Mongols, et du « Tartare », l'enfer mythologique, d'où les hordes sauvages de nomades devaient être venues. Sur cette carte datée de 1595, l'Asie centrale côtoie le pays de Gog et Magog. Son rendu est encore celui de Ptolémée, avec toutes ses erreurs, comme l'agglutination de la Caspienne et de l'Aral, alors qu'autour, l'Empire russe d'Ivan le Terrible et la Corée sont déjà cartographiés « à la moderne ».

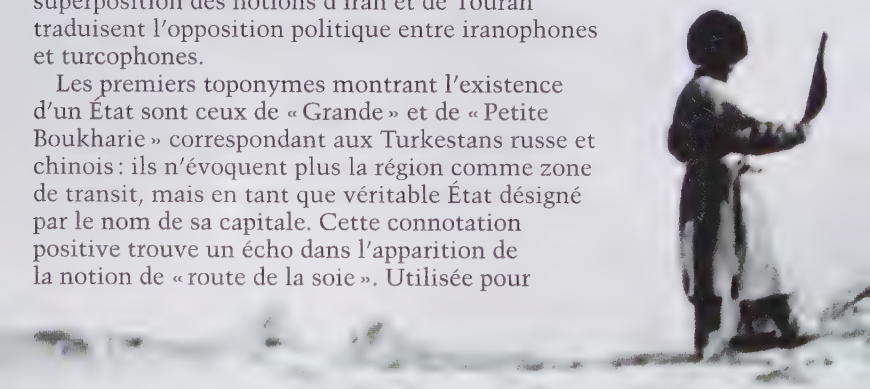
Les conceptions politiques modernes

Lors de la soviétisation des alphabets, en 1925-1941, des blasons à l'ancienne servent à identifier les districts de l'époque tsariste.

Au fil des études plus systématiques du XIX^e siècle, le terme « Asie centrale » est définitivement adopté pour désigner une aire englobant aujourd'hui la Chine occidentale, la Mongolie, les républiques asiatiques ex-soviétiques, l'Afghanistan et les régions septentrionales de l'Iran, du Pakistan et de l'Inde.

Parallèlement sont confirmées les appellations « Turkestan russe » et « chinois » – respectivement occidental et oriental –, miroirs de la géopolitique régionale. La juxtaposition ou, parfois, la superposition des notions d'Iran et de Touran traduisent l'opposition politique entre iranophones et turcophones.

Les premiers toponymes montrant l'existence d'un État sont ceux de « Grande » et de « Petite Boukharie » correspondant aux Turkestans russe et chinois : ils n'évoquent plus la région comme zone de transit, mais en tant que véritable État désigné par le nom de sa capitale. Cette connotation positive trouve un écho dans l'apparition de la notion de « route de la soie ». Utilisée pour la première fois par Ferdinand von Richthofen au tournant du XIX^e au XX^e siècle, elle remplace l'idée d'un *no man's land* par celle, plus généreuse, de zone de contacts commerciaux soutenus. Néanmoins, pendant des années l'Asie centrale n'éveille aucun intérêt pour elle-même et est cantonnée à un statut de carrefour.



Les définitions administratives

Avec la conquête russe apparaissent des désignations purement administratives liées

aux structures hiérarchiques de l'Empire russe : gouvernorats et districts. Le pouvoir soviétique ajoute des dénominations fondées sur des éléments linguistiques et ethniques, qui remplacent les principes dynastiques et la fidélité à l'islam. Enfin, la République socialiste soviétique du Turkestan se subdivise lors de la « délimitation nationale », de 1924 à 1936, en plusieurs républiques soviétiques aux frontières artificielles : Ouzbékistan, Tadjikistan, Kirghizie, Kazakhstan et Turkménistan.

Les termes « Asie centrale » (*sredniaïa* : « moyenne » ou « médiane ») et « Asie du Centre » *(tsentralnaïa)* deviennent officiels chez les Soviétiques. La première forme désigne les quatre républiques centre-asiatiques, sans le Kazakhstan, alors que la seconde englobe la région plus vaste qui correspond à celle des

Le terme de « Transcaspien » doit son origine aux intérêts stratégiques russes, qui conduisent à la construction de la grande voie ferrée homonyme (1881-1899). La conquête militaire se produit par le nord, à partir de l'Oural et d'Orenbourg. Mais c'est le chemin de fer, qui, depuis la Caspienne à l'ouest, rend la région vraiment accessible à tous, des magnats occidentaux partenaires de sa construction aux touristes les plus paisibles. Les khanats ne sont plus indépendants que sur le papier. Au sud, l'Afghanistan ne connaîtra jamais la grande pompe des inaugurations des voies ferrées.

écoles scientifiques européennes. La tendance occidentale actuelle est d'y ajouter d'autres régions musulmanes, comme celles des populations caucasiennes islamisées et les marches de la Horde d'Or (Azerbaïdjan, Tchétchénie, basse Volga, Sibérie).

L'approche archéologique

Plus conservatrice, l'archéologie couvre le monde iranien oriental correspondant à la partie orientale de l'Empire achéménide conquise par Alexandre. À l'époque préislamique, il comprend la Parthie (le *An-hsi* des Chinois), qui s'étend de part et d'autre de la chaîne du Kopet-Dagh, au nord-est de l'Iran actuel et au sud-ouest du Turkménistan; la Margiane, dans le bassin du fleuve Mourghab au sud du Turkménistan; la Bactriane *(Ta-hsia)*, région située entre la chaîne de l'Hindoukouch et l'Amou-darya; la Sogdiane, au-delà de l'Amou-darya et dans les vallées du Zérafchan et du Kachka-darya;

L'Asie centrale est un puzzle qui reflète toute la complexité de l'histoire moderne et contemporaine. C'est par cette carte tourmentée, sur laquelle les cartographes soviétiques ont souvent tiré les frontières au cordeau pour créer des nations, que l'on peut comprendre la genèse des écoles scientifiques et leurs décennies de cloisonnements. Dès le XIX[e] siècle, les savants reçoivent et conservent durablement chacun leur propre domaine de recherche, au hasard des politiques coloniales.

La Grande-Bretagne, principale rivale de la Russie lors de son expansion vers le Turkestan, s'occupe des Indes, sans pour autant oublier les régions frontières afghanes, du Pamir et du Turkestan chinois. À défaut de succès coloniaux en Asie centrale, mais forte de son essor économique, l'Allemagne essaie de rattraper son retard dans les deux Turkestans. Tous les pays ne sont cependant pas directement impliqués dans le « *Great Game* ». Même si ses intérêts coloniaux l'attirent ailleurs – en Afrique, au Proche-Orient et en Indochine –, la France s'intéresse, outre à l'Iran, au Turkestan chinois (avec par exemple les missions de Paul Pelliot, à gauche), et noue quelques contacts avec le Turkestan russe. C'est en Afghanistan, toutefois, que son influence culturelle sera la plus durable. Italie, Japon et États-Unis ne stabilisent leurs activités en Afghanistan que dans les années 1950-1980. Peu après, la chute de l'Union soviétique et l'ouverture de ses républiques mettent fin au morcellement idéologique qui isolait la région. En revanche, l'Afghanistan a perdu tous les bénéfices de son ouverture passée.

le Ferghana *(Ta-yüan)*; et enfin le Khorezm (ou Chorasmie), sur le bas Amou-darya au sud de la mer d'Aral. Le « Tokharestan », entité géographique qui apparaît à l'époque kouchane, désigne la partie nord de cet empire qui correspond à la Bactriane afghane et à la Sogdiane, sur la rive droite du moyen Amou-darya.

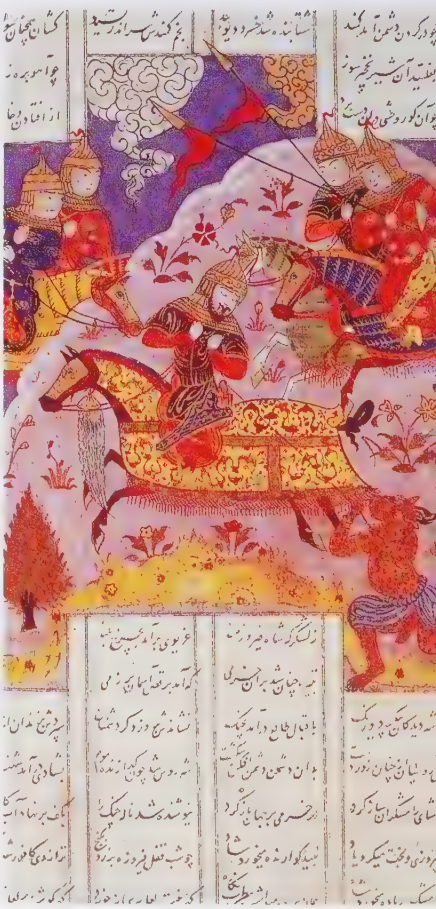
Le monde pris en compte dans cet ouvrage est surtout celui des peuples sédentaires urbanisés et paysans. Même si elles sont solidaires de ce dernier, des régions de culture bouddhique comme le Turkestan chinois et l'Afghanistan méridional sont à l'époque islamique prioritairement en relation avec l'aire indienne et ne seront concernées que par la frange de leur territoire en relation directe avec l'Asie centrale. Il en sera de même pour les territoires des nomades, qui voisinaient avec les populations sédentaires dans les steppes, déserts et montagnes, notamment sur le Syr-darya et les fleuves du Sémiretchie.

Un passé brillant et méconnu que retrouvent d'intrépides voyageurs

L'écho des civilisations centre-asiatiques était apparu chez les Anciens dès le VIe siècle av. J.-C. Au Moyen Âge, l'Asie centrale n'était connue qu'à travers les traductions latines des textes arabo-persans, notamment ceux d'al-Khwarezmi ou de Birouni. Reléguées dans les bibliothèques à l'époque médiévale, les géographies d'Hérodote (Ve siècle av. J.-C.), Strabon, Pline (Ier siècle), Claude Ptolémée et Arrien (IIe siècle) feront leur réapparition à la Renaissance. Le savoir européen est renouvelé à partir du XIIIe siècle, à la suite des voyages des franciscains Jean de Plan Carpin (le premier envoyé du pape parvenu à Karakorum, à la cour des Mongols, en 1245-1247) et Guillaume de Rubrouck (envoyé par Saint Louis en 1253-1255). De 1260 à 1295 ont lieu les pérégrinations des Polo, dont celle de Marco est la plus connue. Ruy Gonzales de Clavijo – ambassadeur de Castille (1404) – et Johan Schiltberger – Bavarois capturé par Bajazet Ier puis par Tamerlan, avant d'être envoyé dans tout le monde musulman (1402-1427) – livrent de riches témoignages sur l'Asie centrale et les Timourides. Au XVIe siècle, le commerçant anglais Anthony Jenkinson se rend à Boukhara à partir de la Russie (1558).

Premières recherches d'érudits occidentaux

La découverte de l'Amérique et celle des nouveaux itinéraires maritimes diminuent l'attrait



L'Asie et l'Europe se partagent le mythe d'Alexandre. Une miniature persane orientalise le roi sous les traits du « bicornu » vainqueur de bêtes monstrueuses (ci-dessous). Marco Polo, quant à lui, visite un Orient occidentalisé pacifié (à droite).

des Européens pour la route de la soie. Après son apogée médiéval, la connaissance de l'Asie centrale régresse, pour se réduire à des indications fantaisistes.

L'ignorance cartographique et l'indifférence des Européens n'excluent pas certains intérêts pour le passé de la région. La complexité des recherches, due à la disparition des traditions locales préislamiques, enflamme la curiosité scientifique. Dans sa *Bibliothèque orientale*, Barthélémy d'Herbelot recourt déjà en 1697 aux sources arabes pour éclaircir la période antique. En 1725 et en 1732, ces données sont complétées au moyen des sources chinoises par Claude de Visdelou, Jean-Foi Vaillant et Louis du Four de Longuerue.

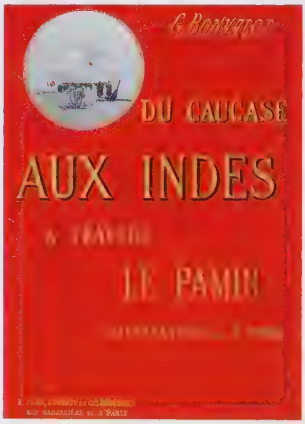
Les campagnes d'Alexandre le Grand en Asie centrale et l'histoire du royaume grec de Bactriane, alors légendaire, ne deviennent toutefois l'objet unique d'une recherche qu'à partir de l'étude de l'académicien russe Gottlieb Siegfried Bayer, *Historia regni Græcorum Bactriani*, en 1738. Un siècle plus tard, Christian Lassen édite à Bonn un second ouvrage général portant sur l'histoire des rois grecs et indo-scythes en Bactriane, à Kaboul

Au Moyen Âge, les cartes géographiques régressent considérablement par rapport à celles des Anciens. Les steppes sont un pays de créatures effrayantes que les voyageurs doivent affronter s'ils veulent se rendre en Extrême-Orient. « Trois jours après avoir quitté Soldaia – rapporte Guillaume de Rubrouck –, nous rencontrâmes les Tartares. Lorsque j'entrai parmi eux, il me sembla véritablement que j'entrai en un autre monde ! » Et le choc culturel est si grand que les récits qu'il en rapporte ne peuvent être compris de ses contemporains.

et en Inde. En 1771, la publication de l'*Avesta* par Hyacinthe Anquetil-Duperron fait découvrir le monde religieux des anciens Iraniens. La réaction du public rappelle alors celle qu'avaient suscitée en 1721 les *Lettres persanes* de Montesquieu avec son « Comment peut-on être persan ? ».

En 1835-1847, l'Anglais Henry Creswicke Rawlinson déchiffre l'inscription de Darius Ier à Behistoun, qui énumère les régions de l'Asie centrale achéménide. Enfin, trois volumes des *Recueils des témoignages sur les peuples de l'Asie centrale dans l'Antiquité* paraissent en 1851 sous la plume du Russe Nikita Bitchourin (connu aussi sous le nom de Iakinf, « Jacinthe »), qui recense les données chinoises du IIe siècle av. J.-C. au Xe siècle apr. J.-C. Cet ensemble de publications convainc le monde scientifique de l'importance de ce nouveau champ d'études, même si certains témoignages littéraires, comme ceux apportés par les sources chinoises, bactriennes, sogdiennes ou tokhariennes, attendent encore d'être découverts.

La typographie de cette couverture traduit bien la hiérarchie des lieux que les explorateurs du XIXe siècle confèrent à la route des Indes. Le Pamir focalise quand même les efforts des plus courageux.



ZEND-AVESTA, OUVRAGE DE ZOROASTRE,

Que cherchent les curieux en Asie centrale ?

Les pionniers abordent la région en fonction des références européennes traditionnelles, à savoir la recherche du passé immortalisé par les historiens grecs et romains autour d'Alexandre le Grand. Cette approche définit pour des générations de chercheurs une vision de l'histoire où l'hellénisme occupe une position exagérément privilégiée. Leur intérêt ne se nourrit que des comparaisons avec l'Occident ou avec les autres empires asiatiques déjà bien connus. La Bactriane préachéménide n'est intéressante que

« Les plateaux du Tibet se perdent dans les nuages, mais ceux du Pamir sont encore plus hauts. On ne voit pas le fond du Grand Canyon du Colorado, mais les gorges du Pandj sont encore plus profondes et plus belles. Le Terek est terrible quand il gronde à travers les rochers du Caucase, mais il n'est qu'un jouet d'enfant... La toundra glaciale de l'Arctique est sévère et dépourvue de vie, mais les plateaux désertiques du Pamir le sont encore plus. »

Dmitry Nalivkin

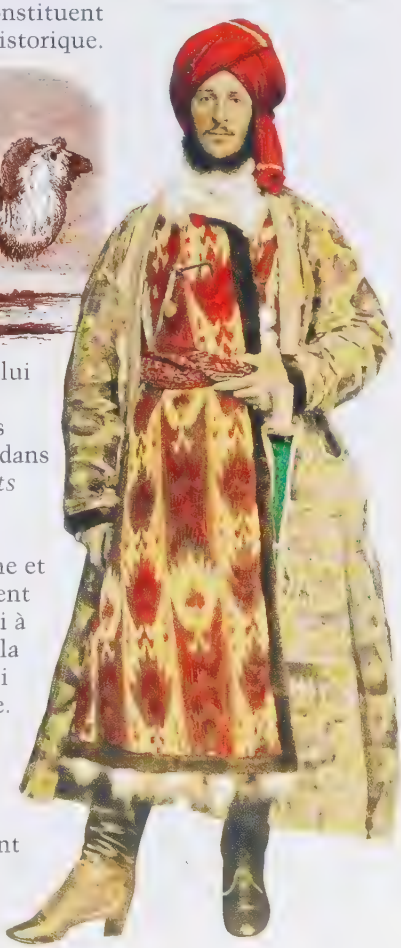
parce que les sources gréco-romaines font allusion à sa conquête par le roi assyrien Ninos et son épouse légendaire Sémiramis. Dans le sillage des orientalistes, les linguistes et les historiens cherchent le célèbre « berceau aryen », puis les traces de Zoroastre qui fait la jonction avec les Mèdes, les Assyriens et les Achéménides, puissances classiques proche-orientales à la position inébranlable dans l'Olympe scientifique.

Les relations entre l'Inde et Rome constituent un autre aspect clé de cette curiosité historique.

L'intérêt pour le commerce entraîne celui pour la civilisation sogdienne et pour le Touran, qui se reflète chez les poètes persans Roudaki et Firdousi, ainsi que dans l'ouvrage *Al-Asar al-Bakia (Monuments des générations passées)* de Birouni, Chorasmien écrivant en arabe.

Dans le partage du monde entre Rome et la Chine des Han, deux empires occupent le centre de l'Asie : l'Empire parthe, qui à son apogée comprend à la fois l'Iran et la Mésopotamie, et l'Empire kouchan, qui s'étend de la Sogdiane au nord de l'Inde. Malgré leur passé prestigieux, ces deux rivaux n'éveillent que tardivement l'attention en raison de l'absence quasi totale de témoignages matériels et historiques. Deux siècles d'efforts seront nécessaires pour que l'on commence à apprécier l'ensemble des cultures locales.

Fascinés par l'expansion des Grecs en Asie, au XIX[e] siècle les Occidentaux eux aussi se veulent des porteurs de civilisation *(Kulturträger)*. Mais ils ne peuvent s'empêcher de jouer comme au théâtre à l'acculturation inverse.



GARVIER

Au XIXe siècle, on n'imagine pas que l'archéologie puisse être une discipline à part entière. « Si – comme l'écrit Vassily Bartold – on ne la considère pas comme une science annexe aux autres branches de la connaissance, l'archéologie peut facilement devenir une occupation réduite à néant, capable de n'intéresser qu'un nombre infime de personnes. » Les amateurs ne manquent pourtant pas de se multiplier très vite.

CHAPITRE 2

LES PRÉCURSEURS DE L'ARCHÉOLOGIE MODERNE

Avant de devenir une discipline scientifique, l'archéologie est affaire de passion pour les collectionneurs d'objets hétéroclites, qui fascinent les visiteurs des expositions universelles (à gauche, la collection d'Ujfalvy à celle de Paris en 1878), ou parfois le produit de trouvailles fortuites, comme celle du trésor de l'Oxus (à droite, un bracelet en or).

Le Turkestan et l'annexion russe

À la fin du XVIII[e] siècle, l'Asie centrale est formée de territoires indépendants aux mains de tribus turkmènes et kazakhes et de trois khanats locaux organisés en pouvoirs dynastiques, à Boukhara, Khiva et Kokand. Indépendamment de toute structure linguistique ou ethnique, ils partagent une culture turco-persane unifiée par l'islam.

L'expansion de la Russie dans le monde musulman en direction de l'Asie centrale est une longue histoire qui débute avec la prise de Kazan par Ivan le Terrible en 1552 et s'achève par l'assimilation définitive de Boukhara en 1920. Dès Pierre le Grand, l'ouverture sur les mers chaudes et la recherche de l'or constituent les principales raisons de l'expansionnisme russe. Mais au XIX[e] siècle, quand l'Empire britannique s'installe aux Indes, les motivations évoluent. La crainte de la mainmise des Anglais sur Boukhara (où des agents sont présents dès les années 1840), d'une part, le besoin de nouveaux marchés commerciaux, d'autre part, déclenchent la conquête de la Transoxiane, encouragée par l'instabilité interne des khanats.

De 1839, année d'une campagne malheureuse sur le Syr-darya, à 1876, quand disparaît le khanat de Kokand, les Russes franchissent une à une les étapes nécessaires au contrôle politique et économique complet du Turkestan. Les deux événements symboliques de la conquête – la prise de Tachkent en 1865 et celle de Samarcande en 1868 – se déroulent sous les règnes d'Alexandre II de Russie (1855-1881) et de l'émir Nousroullah de Boukhara (1860-1885). De 1872 à 1895, les frontières de l'Afghanistan font l'objet de longues discussions avant la fixation des aires d'influences étrangères.

En 1897, le gouvernorat du Turkestan est militairement et administrativement organisé en cinq districts : la Transcaspienne, Samarcande, le Syr-darya, le Ferghana et le Sémiretchie. Pendant quelques décennies, Boukhara et Khiva conservent, en tant que protectorats, un statut semi-indépendant analogue à celui que les Britanniques imposent au même moment aux Afghans.

Les Russes en Asie centrale

Après la conquête, l'État russe lance un programme prioritaire d'études multidisciplinaires du Turkestan. L'orientalisme devient une branche privilégiée des sciences humaines, où les opinions influencent directement la politique de l'administration tsariste.

Ces études sont coordonnées depuis les capitales Moscou et Saint-Pétersbourg, à l'image de la société

Dès la conquête (ci-dessus, l'assaut de Samarcande peint par Vereshchagin en 1871), la Russie est en toute logique la principale inspiratrice des études sur le Turkestan occidental, y compris sur les protectorats (à gauche, l'émir Abd al-Ahad de Boukhara, en 1893). Les Européens y sont aussi accueillis, même si le domaine reste pour l'essentiel aux mains des archéologues russes, puis soviétiques, qui n'ont pas à craindre une concurrence scientifique sérieuse.

Au cours du siècle, le rapport des forces change sans cesse et suscite tant chez les colonisés que chez les conquérants des mouvements xénophobes de toutes sortes. Sur un tableau du peintre russe Vassily Vereshchagin (*Ils célèbrent*, 1872, à gauche), un mollah prêche la guerre sainte sous les têtes coupées de soldats russes, qui contrastent avec la lumière éblouissante du Réghistan de Samarcande. Vereshchagin est arrivé en 1867 pour participer à la conquête, mais n'est parvenu sur place qu'après la bataille : « J'imaginais la guerre comme une parade, drapeaux au vent, au son de la musique et dans le bruit des canons et des chevaux au galop. Avec de la pompe et peu de dangers. Quelques tombés, bien sûr. Mais comme tous les autres j'ai vu des choses bien différentes. [...] Et mon cœur s'est mis à pleurer du sang. » Sa série turkestanaise, un témoignage personnel direct, choque le public occidental qui juge ces contrées en état de décadence profonde. Dans les maisons à opium (à droite, 1872), on discute alors sans illusions de la situation politique.

Les Russes habillent le Turkestan à la mode occidentale, dressant, par exemple, un Moulin Rouge en plein centre de Tachkent. Les principaux événements culturels se déroulent à la « Maison blanche » (à gauche), résidence aux grands jardins à la française des généraux-gouverneurs. C'est là qu'ils dirigent les réunions du TKLA, dont ils sont les présidents d'honneur.

russe, de manière hiérarchisée. Sur place, les recherches sont concentrées à Tachkent, à Samarcande et, dans une certaine mesure, à Achkhabad, où le plus souvent elles sont menées sans plan détaillé préalable.

Des initiatives d'importance variable dans le domaine de l'archéologie sont prises par diverses associations. Parmi elles se distingue le Cercle turkestanais des amateurs d'archéologie (TKLA en russe), premier centre scientifique sérieux en Asie centrale, créé en 1895. Les recherches sont menées par un contingent hétérogène de chercheurs, où des pupilles de l'académie ecclésiastique de Kazan côtoient d'anciens élèves de la faculté des langues orientales de l'université de Saint-Pétersbourg et de l'institut Lazare des langues orientales à Moscou, employés à des postes administratifs au Turkestan, ou encore des militaires issus du département d'études orientales du ministère des Affaires étrangères ou de diverses écoles militaires de Saint-Pétersbourg.

Ces études sont relativement éloignées de ce que l'on appelle aujourd'hui l'archéologie, mais jouent cependant un rôle important dans le développement de cette

discipline. Ayant reçu une formation universitaire orientaliste, historique et philologique à Saint-Pétersbourg, Moscou ou Kazan, les membres du Cercle sont plus que des amateurs : tels les « médecins de campagne », ils doivent agir en spécialistes doués de compétences multiples (linguistique, ethnographie, géographie, numismatique, histoire et archéologie). Mais cette qualification d'« amateurs d'archéologie » prend au fil du temps un sens péjoratif.

Les activités archéologiques du tournant du XIXe au XXe siècle se reflètent dans des publications devenues des raretés bibliographiques, comme les *Protocoles du TKLA* (ci-dessous), les *Bulletins* régionaux, ainsi que des revues, telles *L'Asie centrale*. Les historiens post-révolutionnaires dévaloriseront ces publications de « spécialistes bourgeois », accusés de ne savoir que recueillir du matériel brut et ignorer la « méthodologie scientifique marxiste, la seule exacte ».

Les trois concepts de l'orientalisme russe au Turkestan

La fondation du TKLA est la conséquence d'un voyage archéologique qu'entreprend en 1893-1894 dans le Sémiretchie l'académicien russe Vassily Bartold : une chute de cheval, une jambe cassée et l'hôpital militaire de Tachkent lui ôtent l'envie de faire de l'archéologie sa profession. Il élabore alors un projet de Cercle pour que les « amateurs d'archéologie » locaux puissent agir sur le terrain à sa place. Selon son credo, élitiste, les travaux supposant de l'érudition, une analyse profonde et

Les historiens parvenus au Turkestan au XIX[e] siècle restent sur place même après la Révolution et poursuivent leurs études malgré le totalitarisme stalinien. De gauche à droite : I. Oumniakov, B. Zasypkin, V. Bartold, A. Schmidt, D. Netchkin, V. Viatkin, A. Semënov.

des synthèses doivent rester l'apanage des savants dans les capitales. Ceux qui ne demandent qu'une « connaissance directe de la vie » peuvent être rédigés en province.

Le deuxième point fort du système repose sur la russification, qui prône l'étude des pays conquis dont le passé illustre peut servir à la gloire des conquérants.

Le troisième aspect donne pour but à l'archéologie de matérialiser le mythe des Aryens (pris dans son sens original du XIX[e] siècle), afin de justifier la colonisation comme un retour des Slaves sur la terre de leurs ancêtres scythes et massagètes. Selon le point de vue officiel, cette culture aryenne a été annihilée par la prétendue barbarie des Turcs et doit nécessairement renaître sous la domination d'autres Aryens, les Russes. Ce débat n'intéresse pas seulement ces derniers : tous les Européens se lancent alors dans les mêmes spéculations.

La quête du berceau aryen

Au XIX[e] siècle, les Aryens sont considérés comme une large communauté linguistique, d'où sont issus la plupart des Européens qui tentent de retrouver leur berceau initial. Pour les qualifier, les pays germaniques utilisent le terme d'« Indo-Germains »

et les pays anglo-saxons et latins celui d'« Indo-Européens ». Les discours du XIXe siècle n'ont encore rien à voir avec les théories de type biologique valorisant la pureté des races nordiques qui seront en vogue avant la Seconde Guerre mondiale. Bartold pressent le danger de ces approches politisées, mais dans les années 1950 les archéologues soviétiques lui reprocheront quand même de n'avoir pas échappé à une surévaluation des Aryens.

La question demeure ouverte dans le domaine linguistique. Dans la culture matérielle, en revanche, les archéologues montrent aujourd'hui qu'aucune trouvaille n'illustre un bouleversement culturel en rapport avec les migrations indo-européennes attribuées au IIe millénaire av. J.-C.

En dépit du ciblage officiel des objectifs, la recherche scientifique, attirée par la diversité des cultures centre-asiatiques, étend son activité à toutes les époques. Ce monde encore inconnu suscite un grand intérêt dans tous les domaines (ethnographie, art, archéologie, numismatique et épigraphie, mais aussi botanique, zoologie et minéralogie), notamment chez les collectionneurs.

Les premières collections centre-asiatiques

L'enrichissement des collections commence par des achats au bazar et chez les antiquaires. Tout le monde, du paysan au général, participe à la chasse aux trésors, bien conscient de leur valeur commerciale.

On cherche, au XIXe siècle, à comprendre la psychologie humaine. Les études vont de l'ethnographie à la physiognomonie, mais la plupart se limitent à un simple inventaire des traits humains, comme le montre l'*Atlas anthropologique des peuples du Ferghana* établi par Charles-Eugène Ujfalvy en 1879 (photographies ci-dessus). Bien qu'il lui soit semblable, son propos est loin des charges racistes qu'exprime Joseph Arthur Gobineau dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855). Au XIXe siècle, les classifications des ethnologues ne tiennent pas compte de tous les paramètres, car elles ignorent encore la tradition nomade de la déformation artificielle des crânes (à gauche, une femme du Khorezm antique).

La localisation du « berceau aryen » a fait l'objet de multiples propositions, qui vont de l'Europe orientale au Pamir. Mais selon la plupart des savants de l'époque, les langues les plus proches du type primitif, dit « aryen », à l'exception du lituanien et du sanscrit, semblent être les idiomes des peuples d'Asie centrale. Ici, par analogie, on commence à chercher les types anthropologiques européens les plus purs. En réalité, cette zone de transit par excellence est un univers de diversité, où les visages reflètent toute l'histoire des migrations et des synthèses entre mondes iranien et turc. Cette mosaïque attire de grands photographes comme Paul Nadar ou Hugues Krafft (les trois portraits ci-contre), qui cherchent à fixer à partir des types ethniques tantôt les ressemblances, tantôt les contrastes entre l'Orient et l'Occident. Les costumes répondent avant tout aux attentes exotiques des voyageurs.

Bientôt se développent des réseaux internationaux de trafic d'antiquités qui, à travers toute l'Asie centrale, rejoignent l'Inde britannique et l'Europe; inversement, les musées du Turkestan reçoivent des antiquités achetées en Italie, voire des faux européens.

Le nombre des collections archéologiques et numismatiques augmente jusqu'à ce que, dans les années 1880, une Commission impériale russe de l'archéologie interdise les fouilles clandestines. Lorsque après diverses tentatives l'État finit par s'imposer comme étant le seul destinataire des trouvailles, les collections privées sont presque réduites à néant.

Les habitudes commerciales des antiquaires et des collectionneurs ne sont pas vraiment compatibles avec le bon fonctionnement de la recherche. Ce sont eux pourtant qui ont permis de réunir les premiers matériaux archéologiques.

Les collections des musées russes et européens

Au Turkestan, des structures d'encadrement de la recherche comme le TKLA sont peu à peu mises en place, ainsi qu'un réseau de musées, tels ceux de Samarcande (1874), de Tachkent (1876), de Ferghana (1898) et d'Achkhabad (1899). Partout dans le monde, les collections privées passent progressivement dans les départements orientaux des musées, bibliothèques et archives.

Rien qu'en Russie, on compte une dizaine de musées importants organisés hiérarchiquement à partir de l'Ermitage, musée impérial dont la collection centre-asiatique se compose cependant pour l'essentiel de trouvailles fortuites, notamment de monnaies. Dès les années 1920, conformément à la politique de centralisation des bolcheviks, affluent à l'Ermitage des collections venant d'autres musées et les trouvailles des grandes expéditions : il reçoit ainsi la frise d'Aïrtam, les objets du mont Moug, les peintures murales et les stucs de Varakhsha et de Pendjikent.

Par ailleurs, tous les musées continuent leur pratique prérévolutionnaire d'achats sur place. La Grande-Bretagne a des usages similaires pour les objets d'art du flanc indien de l'Asie centrale.

En Afghanistan, l'archéologie reste sous le contrôle de l'État : les exportations ont pour cadre un contrat franco-afghan qui accorde la moitié des trouvailles à la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA). Le seul bénéficiaire d'objets de cette provenance dans les années 1920-1940 en Europe est le musée Guimet. Ce type de contrat

Les collectionneurs appartenaient pour la plupart à la société influente. C'était le cas de Léon Barshchevsky (assis à la gauche du général afghan Gulyam Khaidar-Khan, page de gauche), qui possédait une des plus grandes collections de l'époque. Leurs maisons étaient de véritables cavernes d'Ali Baba, qu'ils présentaient périodiquement au grand public. Ils participaient à des expositions accompagnées de catalogues dans lesquels ils publiaient parfois leurs propres réflexions. Ils pratiquaient enfin le mécénat en offrant des objets aux musées.

n'est pourtant pas une exception, comme le montre l'acquisition par les Musées orientaux de Rome et de Turin d'une partie des reliefs du Gandhara découverts dans le Swat dans les années 1960.

Les musées d'Europe occidentale ne possèdent pas de grands fonds turkestanais. Les collections réunies

Voyageur, aventurier, homme d'affaires et diplomate, le Suisse Henri Moser aimait exposer sa collection, dont on voit ici une petite partie.

au tournant du XIX^e^ au XX^e^ siècle ont pratiquement toutes disparu – elles sont sans doute pour une bonne part égarées sans étiquettes dans les réserves des musées. À Berne, à Copenhague, à Berlin, à Helsinki et à Stuttgart, les collections d'Henri Moser, d'Ole Olufsen, de Gustav Charles Mannerheim et de Willy Rickmer Rickmers sont une heureuse exception. Parmi les objets rapportés par Charles-Eugène Ujfalvy et Édouard Blanc, seuls quelques-uns ont été retrouvés au musée des Beaux-Arts de Lyon, au Louvre et au Trocadéro.

Parmi les acquéreurs du trésor de l'Oxus figurent A. Grant, directeur et ingénieur en chef des Chemins de fer nationaux en Inde, Alexander Cunningham, fondateur et directeur général du Service archéologique des Indes, et Augustus Wollaston Francks (médaille ci-dessus), conservateur du British Museum, qui à sa mort lègue le trésor à son musée. Si le sauvetage du trésor de l'Oxus se fit dans des conditions rocambolesques, il n'est qu'une des anecdotes qui émaillent l'archéologie centre-asiatique. On raconte, par exemple, que le général Komarov contraignait ses cosaques à descendre de cheval durant les patrouilles pour ramasser tout ce qui pouvait leur tomber sous la main, « surtout après la pluie », quand l'écoulement de l'eau fait ressortir la couleur des céramiques ou des monnaies.

THE TREASURE OF THE OXUS
WITH OTHER EXAMPLES OF
EARLY ORIENTAL METAL-WORK

By O. M. DALTON, M.A.

Keeper of the Department of British and Mediaeval Antiquities

Le trésor de l'Oxus

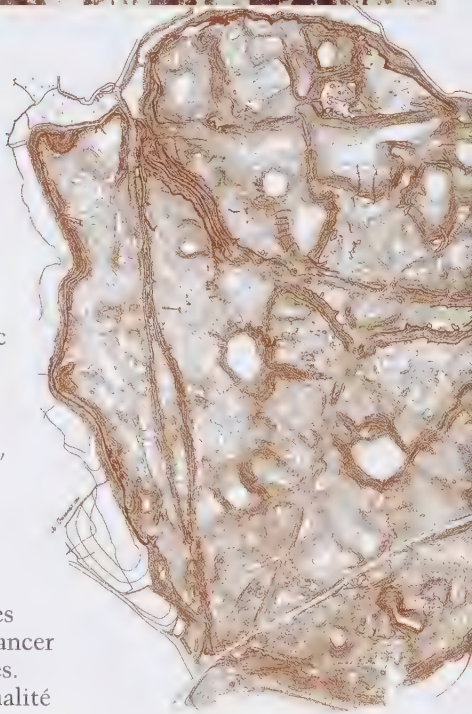
L'acquisition la plus curieuse du XIX^e^ siècle est celle de ce trésor qui aurait été découvert en 1877 sur la rive droite de l'Amou-darya, près du grand sanctuaire hellénistique de l'Oxus, aujourd'hui connu sous le nom de Takht-i Sangin. Trois marchands boukhariotes l'achètent par hasard avant de se rendre aux Indes, mais, entre Kaboul et la frontière indienne, une attaque de brigands afghans les prive de leur trésor et les marchands finissent prisonniers dans une grotte. L'intervention d'un capitaine anglais du bataillon du Pendjab, F. C. Burton, permet, après de prétendus dangereux pourparlers avec les bandits, de retrouver les trois quarts des objets et de les restituer aux marchands.

À Rawalpindi, dans l'actuel Pakistan, le chargement précieux passe entre les mains d'un changeur indien, de plusieurs autres joailliers et antiquaires. Pour finir, le trésor, qui se compose encore d'environ cent quatre-vingts objets, est fractionné et revendu à des collectionneurs anglais, avant de rejoindre le British Museum, où Ormond Maddock Dalton en fait la publication.

Les débuts de l'archéologie au Turkestan russe

Les premières démarches de type archéologique en Asie centrale remontent au XVIII^e^ siècle déjà, quand des topographes russes engagés dans la construction du palais d'un khan kazakh rédigent la description détaillée du site de Yangikent, capitale d'un État turc (les Oghuzes) sur le Syr-darya, en aval d'Otrar, aux X^e^ et XI^e^ siècles.

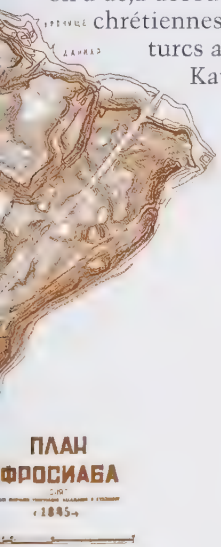
L'archéologie de terrain, qui succède à la vogue des collections, ne commence véritablement qu'à Samarcande, la ville la plus prestigieuse de l'Asie centrale. La construction en 1873 d'une route à travers le plateau d'Afrasyab entraîne de nombreuses découvertes qui incitent l'État à lancer une série de fouilles systématiques. Une carte topographique d'une qualité



exceptionnelle pour l'époque est dressée. Des Occidentaux enthousiasmés par ce nouveau projet s'y associent, sans pouvoir toutefois le suivre sur une longue durée. Ils se limitent plutôt à de brèves descriptions des monuments ou à des fouilles d'un jour menées un peu au hasard.

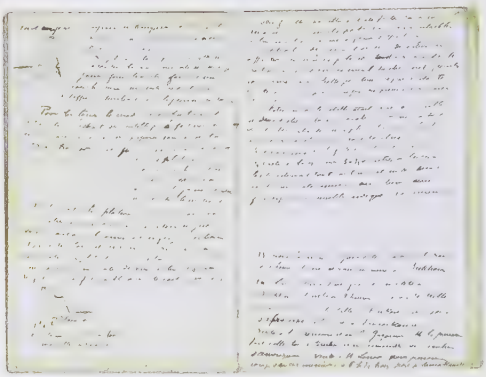
Hors de Samarcande, quelques missions européennes peuvent travailler sur le même pied que les Russes. En 1898, une mission finnoise conduite par Axel Heikel dégage des kourganes (tertres funéraires) dans la vallée du Talas. En 1903-1904, une mission dirigée par l'Américain Raphael Pumpelly rencontre pour la première fois des vestiges du passé protohistorique de l'Asie centrale, à Merv et à Anau. Enfin, le Britannique d'origine hongroise Aurel Stein réalise une prospection sur les anciennes forteresses du Pamir oriental.

Au tournant des XIX[e] et XX[e] siècles, pendant l'époque dite du TKLA, le bilan des recherches est déjà important. Bien que la plupart des financements soient destinés à Samarcande, on a déjà découvert ailleurs des nécropoles chrétiennes nestoriennes, des textes runiques turcs au Talas, des ossuaires zoroastriens à Kattakurgan (analogues à ceux trouvés à Samarcande). On fouille à Paykend dans



Au XIX[e] siècle, les ruines de l'ancienne Maracanda sont le terrain de prédilection des grandes fêtes populaires (à gauche). On commence alors à y chercher les traces de la cité antique (plan en bas) où, selon les historiens classiques, la garnison macédonienne subit le siège de Spitamène, l'un des principaux chefs de la résistance bactro-sogdienne, et où Alexandre tua son frère de lait Cléitos. En raison de la longue durée de son séjour au Turkestan, Joseph-Antoine Castagné est une figure particulière parmi les étrangers qui foulèrent le sol d'Afrasyab. Professeur de langue française à Tachkent et archéologue amateur, il a publié sur de nombreux sujets, comme les *babas* en pierre de l'époque turque ancienne (dessins ci-dessous).

Accusé d'avoir exploré sans discernement Afrasyab, le Français Jean Chaffanjon ne semble pas avoir été pire que les autres : « J'ai procédé d'abord méthodiquement, mais les résultats furent si peu satisfaisants, que j'entrepris de faire des galeries un peu au hasard, espérant trouver un point favorable pour des fouilles réglées. » Ci-dessus, ses notes relatives à Paykend où, à la différence des premiers explorateurs d'Afrasyab, il avait commencé à acquérir de l'expérience sur le terrain (1894). Avant leur fouille, les sites de l'Asie centrale ressemblent à des buttes ou à des tertres que signale la toponymie locale par des termes comme *depe, tepe, tepa* ou *tapa*, selon les dialectes.



l'oasis de Boukhara, à Merv, au Sémiretchie, à Otrar, à la fois centre agricole le long du Syr-darya et forteresse de nomades qui connaît son apogée au Moyen Âge. Pétroglyphes (gravures sur des roches), stèles en pierre surnommées *babas* et terres cuites attirent également l'attention des chercheurs. Les premières véritables cartes archéologiques de la région commencent à être dressées.

Des méthodes de fouille rudimentaires

Les recherches tant russes qu'occidentales sont alors conditionnées par l'absence de techniques appropriées, particulièrement compliquées dans la région en raison de l'architecture de brique crue. Souvent, le souci principal porte moins sur les organisations urbaines que sur la découverte de beaux objets.

L'attention se concentre surtout sur les zones où la probabilité de découvertes exceptionnelles semble la plus grande. La priorité va donc à la partie centrale et la plus élevée des sites. On ignore encore que les citadelles constituent généralement les secteurs les plus complexes. Cependant, les archéologues ne résistent jamais à ce mirage

des succès rapides, comme le montrent l'expérience des premières fouilles à Samarcande, puis celles de Jacques de Morgan à Suse en Iran jusqu'en 1912, ou d'Alfred Foucher à Bactres (aujourd'hui Balkh), en 1924-1925.

Les méthodes de fouille sont encore grossières : à Samarcande, par exemple, on creuse des tranchées cruciformes ou l'on effectue des centaines de sondages, souvent sans tenir de journal ni lever de plans de fouille ni dessiner des coupes stratigraphiques systématiques. Or ce premier site se trouve être techniquement le plus compliqué de l'Asie centrale. Par lassitude, un étranger en vient à utiliser, dit-on, la dynamite. Mais c'est ici aussi que surviennent les premiers progrès décisifs, quand Vsevolod Krestovsky, par exemple, adopte une technique de dégagement par couches.

L'imperfection des méthodes entraîne des interprétations erronées. Les premiers archéologues attribuent les couches les plus profondes qu'ils ont atteintes à l'époque d'Alexandre, alors que d'après leurs publications on voit aujourd'hui qu'elles ne remontent pas au-delà du Moyen Âge. La pauvreté

Le gigantisme des sites de l'Asie centrale est dû au volume de décombres que laisse, siècle après siècle, l'architecture en brique crue. La réalité du terrain contraste souvent avec les moyens mis en œuvre. C'est ce que Foucher comprend vite dès qu'il se trouve au pied des murailles ou au sommet de l'acropole lors de ses premières recherches à Bactres (ci-dessous). Dans les années 1940-1950, les méthodes évoluent positivement, comme à Kalaly-Gyr, au Khorezm (page de gauche), représenté ici par le peintre Igor Savitsky, attaché à la mission de Tolstov.

des découvertes conduit à un désintérêt momentané pour les sites. En outre, les rares trouvailles d'objets d'art sont analysées selon des critères d'influences cherchés dans le monde méditerranéen, iranien, indien ou extrême-oriental. En 1913, par exemple, l'archéologue né à Samarcande Vassily Viatkin découvre des peintures à Afrasyab. Ce type de découvertes, alors inédit dans l'archéologie centre-asiatique, conduit Vassily Bartold à leur attribuer à tort une origine bouddhique indienne.

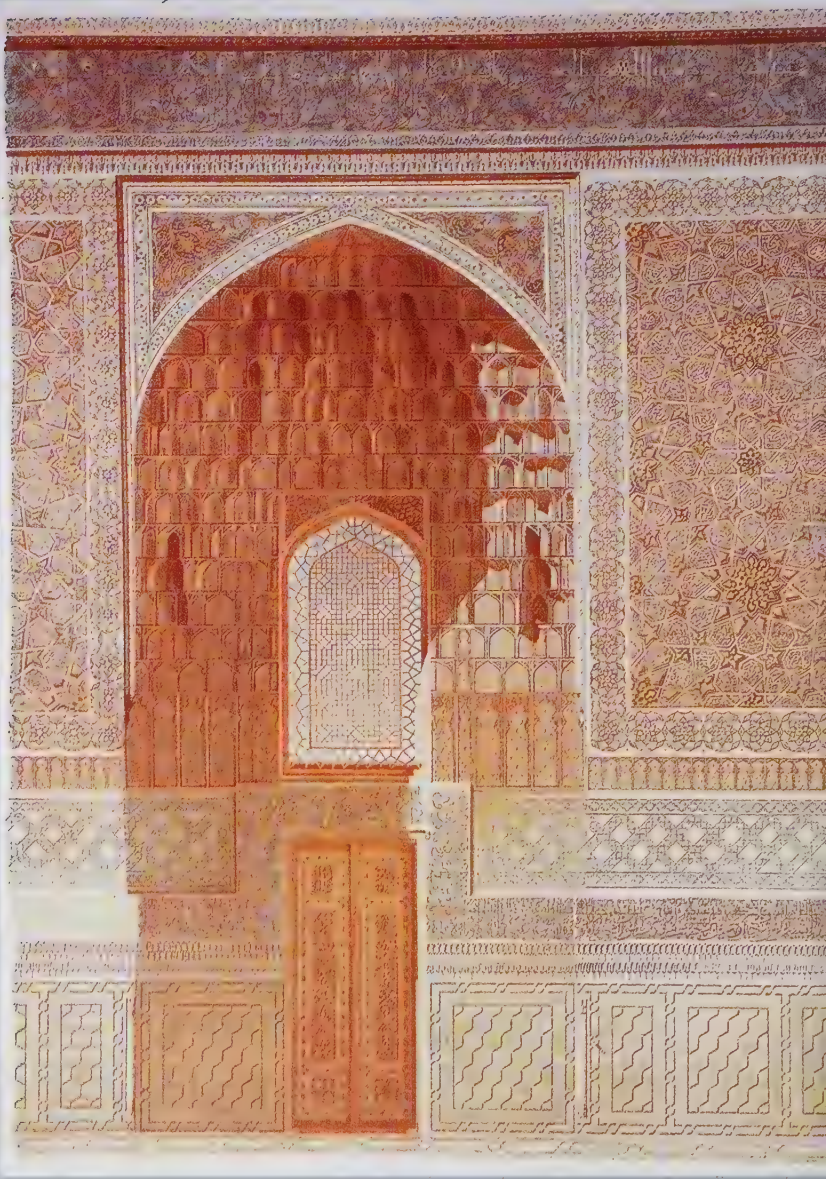
Séparé de son contexte culturel, l'art local paraît en quelque sorte en retard par rapport aux autres grandes civilisations. La vaisselle d'époque samanide et les grands monuments timourides de Samarcande, cartes de visite de l'Asie centrale, constituent les seuls témoignages dont la valeur est indiscutée.

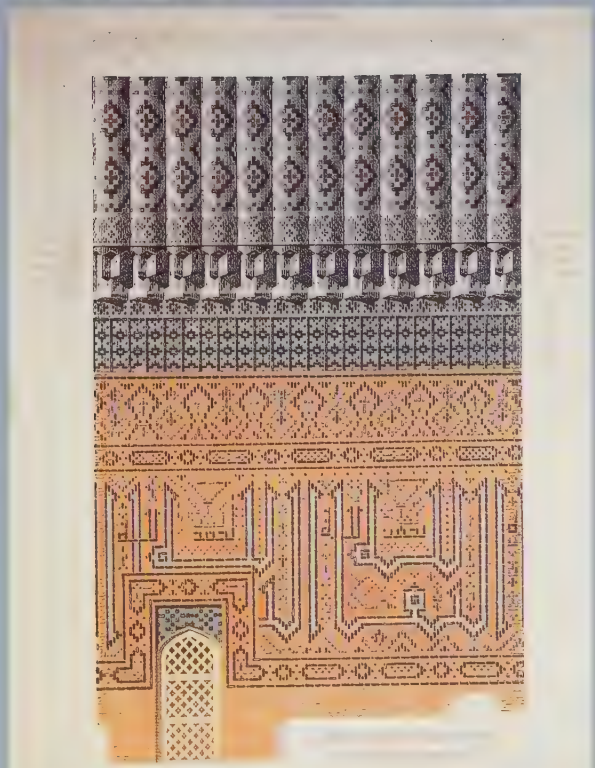
Archéologue bénévole et conservateur depuis 1903 des monuments de Samarcande, Viatkin a exploré de nombreux sites, dont celui d'Afrasyab qu'il publie vers 1926 (à droite). Connaisseur de l'arabe, il édite des manuscrits des XII[e] et XIX[e] siècles relatifs à la région, comme la *Samariya* et la *Petite Kandiya*.

Les premières fouilles : des monuments au-dessus ou en dessous de la surface ?

Les monuments d'époque islamique, spectaculaires et surtout facilement accessibles, occupent une place privilégiée dans les carnets de voyage et parmi les préoccupations des savants, jusqu'à dépasser l'attrait pour le mythe d'Alexandre. Parallèlement au TKLA, les sociétés scientifiques de Saint-Pétersbourg et de Moscou s'intéressent à leur étude. Entre 1895 et 1899, la Commission archéologique impériale charge le spécialiste des Scythes Nikolaï Veselovsky et deux artistes de l'Académie des Beaux-Arts d'organiser des expéditions à Samarcande pour relever et publier ses grands monuments dans une collection intitulée *Descriptions des mosquées de Samarcande*. Le seul volume imprimé, sur le Gour Émir, est exceptionnel, surtout grâce à la grande beauté de ses illustrations, en dépit d'imprécisions dans les mesures, la terminologie et la reconstitution de l'arrière-plan historique. La documentation rassemblée par le même groupe sur la mosquée dite de Bibi-Khanym (mosquée du Vendredi) et le complexe funéraire de Shah-i Zinda resta longtemps presque entièrement dans les tiroirs.

Spécialiste des grands monuments, comme la mosquée dite de Bibi-Khanym (photo de Paul Nadar, en bas), Viatkin est aussi le découvreur de l'extraordinaire observatoire d'Ouloug Beg, dans lequel il est aujourd'hui enterré. Il a par ailleurs réorganisé le musée de Samarcande en l'enrichissant de sa propre collection.





La décoration de faïences polychromes des monuments de Samarcande subit très tôt les méfaits du commerce d'antiquités. Quelques maisons privées avaient déjà été revêtues de ce décor. En dépit des lois promulguées, des professionnels se spécialisent dans la revente des carreaux, que collectionneurs et touristes peuvent acheter pour quelques roubles seulement. Le trafic atteint un niveau tel que certaines façades sont presque entièrement envoyées à l'étranger. Parallèlement, des savants comme Nicolaï Veselovsky, aidé par l'artiste Alexandre Shcherbina-Kromorenko, entreprennent l'étude et la sauvegarde de ces ruines menacées, notamment le Gour Émir (illustrations à gauche).

« Fort impressionnant lorsqu'on le voit soudain au bout d'une ruelle tortueuse [...], le mausolée [du Gour Émir] dresse son étincellement au-dessus des bas murs terreux et sans fenêtres de la ville [...]. On s'approche et distingue, brillant au soleil, sur le tambour haut de sept mètres, les énormes caractères koufiques [...] inscrits avec des briques blanches encadrées de bleu foncé. »

Ella Maillart

Les années 1920-1950 sont la période où l'approche archéologique de la région est la plus politisée, situation qui par monopoles interposés reflète la scission du monde. Cette époque est aussi celle de l'utopie futuriste et des superlatifs : projets soviétiques gigantesques, belles découvertes françaises en Afghanistan, premières théories globales.

CHAPITRE 3

L'ASIE CENTRALE ENTRE SOVIÉTIQUES ET OCCIDENTAUX

Jusque dans les années 1960, l'Afghanistan fait figure d'État tampon (à droite, entre l'Ours russe et le Lion britannique), mais reste essentiellement dans l'aire d'influence occidentale. La diversité du contenu du trésor de Begram (à gauche, les fouilles de Jean Carl) illustre, elle aussi, la position intermédiaire de ce pays entre la Chine, l'Inde et la Méditerranée.

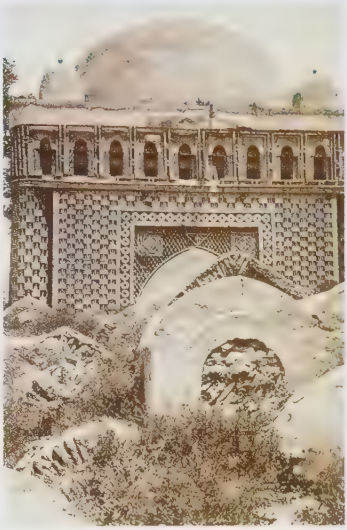
Le « grand héritage » et les bolcheviks

Le bouleversement du système socio-politique de 1917 ne modifie pas les priorités de l'orientalisme russe, à l'exception du concept de russification que l'on réinterprète dans le sens de la soviétisation. Les organismes locaux restent hiérarchiquement subordonnés au centre, représenté désormais par l'Académie nationale d'histoire de la culture matérielle de Petrograd, créée en 1919. L'archéologie connaît une éclipse provisoire, car les premières mesures du gouvernement révolutionnaire concernent la restauration des monuments architecturaux qui ont fortement souffert pendant les troubles, afin d'éviter des accusations de barbarie et de négligence envers l'héritage culturel. Le Service des monuments historiques et naturels est chapeauté en Asie centrale par des Comités du patrimoine qui portent successivement les noms de *Turkomstaris*, *Sredazkomstaris* et *Uzkomstaris*. L'archéologie devient une discipline auxiliaire au service de l'architecture islamique.

L'archéologie préislamique conserve cependant une certaine vitalité. Après 1920, Viatkin reprend courageusement la recherche sur Afrasyab. Dmitry Boukinitch, spécialiste en irrigation de Tachkent, obtient des résultats prometteurs dans la Margiane protohistorique, à Anau et à Namazgah-depe. Venus de Leningrad, Mikhaïl Voevodsky et Mikhaïl Griaznov étudient des kourganes au Sémiretchie.

« Citoyens, préservez les monuments de l'art », proclame l'affiche soviétique ci-dessous. L'État élabore des méthodes modernes de muséification. Pour des raisons diverses, la procédure choisie se limite plutôt à la conservation qu'à des restaurations radicales. Aux côtés des archéologues, qui effectuent les relevés, sont engagés de grands artisans traditionnels. Le mausolée des Samanides à Boukhara (à droite, avant et après) est un exemple de restauration efficace.

De 1925 à 1928, le musée des Cultures orientales de Moscou envoie l'historien de l'art Boris Denike prospecter ou fouiller le Sémiretchie et, entre autres, les villes de Turkestan, Shahr-i Sabz, Merv, Nisa, Uzgen et Termez. Alexandre Strelkov, collaborateur de Denike qui sera fusillé sous Staline, est le premier à identifier l'existence de monuments bouddhiques dans la Termez antique. Il comprend que la tour de Zurmala est un énorme stupa et que les grottes de Kara-tepe, à moitié ensevelies sous le sable, sont les vestiges de temples bouddhiques. Les routes suivies par le bouddhisme vers le nord se dessinent alors plus précisément. Le long de l'Amou-darya, la même mission entreprend des



fouilles à Takht-i Sangin, sans arriver toutefois à identifier le temple de l'Oxus. En 1924, le spécialiste allemand de l'histoire des styles artistiques Ernst Kohn-Wiener est l'un des derniers chercheurs occidentaux dans le domaine des sciences humaines acceptés sur le territoire de la Transoxiane.

Les dernières décennies du XIXe siècle voient d'intenses discussions pour fixer le tracé instable des frontières de l'Afghanistan. Des commissions de délimitation sont actives à l'ouest (haut Mourghab, en haut) comme à l'est (Afghans et Anglais, ci-dessus).

L'Afghanistan indépendant et neutre

Au Sud, l'Amou-darya constitue la frontière politique entre la Transoxiane soviétique, qui se

referme au fil du temps, et la Bactriane afghane, qui se tourne vers le monde « libre », non communiste. Le fleuve délimite également deux approches archéologiques qui s'excluent. Les motivations de la curiosité scientifique, la nature des informations produites et le public auquel elles sont destinées au cours du XX^e siècle sont diamétralement opposés. L'académisme contrôlé par un système colonial, puis totalitaire, dominant au nord de l'Oxus, laisse place au Sud à une approche scientifique moins soumise à la politique.

L'unité de l'Afghanistan, que les historiens ont identifié comme l'Aryana des Anciens, est récente, puisqu'elle ne se fait pas avant le XVIII^e siècle, autour des tribus afghanes (pachtounes) du Sud et de l'Ouest. Les versants de l'Hindoukouch sont condamnés à jouer le rôle d'État tampon entre la Russie et l'Empire britannique. Trois guerres anglo-afghanes montrent l'importance que revêt le contrôle de la région. Pendant l'hiver 1841-1842, sur la route de Kaboul à Djellalabad, le massacre des seize mille personnes de la garnison anglaise permet aux Afghans de garder leur indépendance pour quelques années. Une défaite, en 1879, transforme le pays en protectorat de l'Empire britannique pour une quarantaine d'années. Ce statut attribue à l'Angleterre la politique étrangère de l'Afghanistan.

Malgré leur isolement, les souverains successifs parviennent progressivement à pacifier le pays et à l'organiser selon des critères plus modernes. En 1919, le roi Amanoullah obtient l'indépendance après une troisième courte guerre contre l'Angleterre, ce qui vaut à son pays la réputation d'être le premier État musulman libre. Les vues modernistes d'Amanoullah inaugurent une politique de réformes qui doivent être sans cesse réajustées en fonction de l'opposition des autorités morales traditionnelles. La société afghane, longtemps isolée du monde et dont les repères vus depuis l'extérieur semblent remonter au Moyen Âge, peine à entrer dans le XX^e siècle.

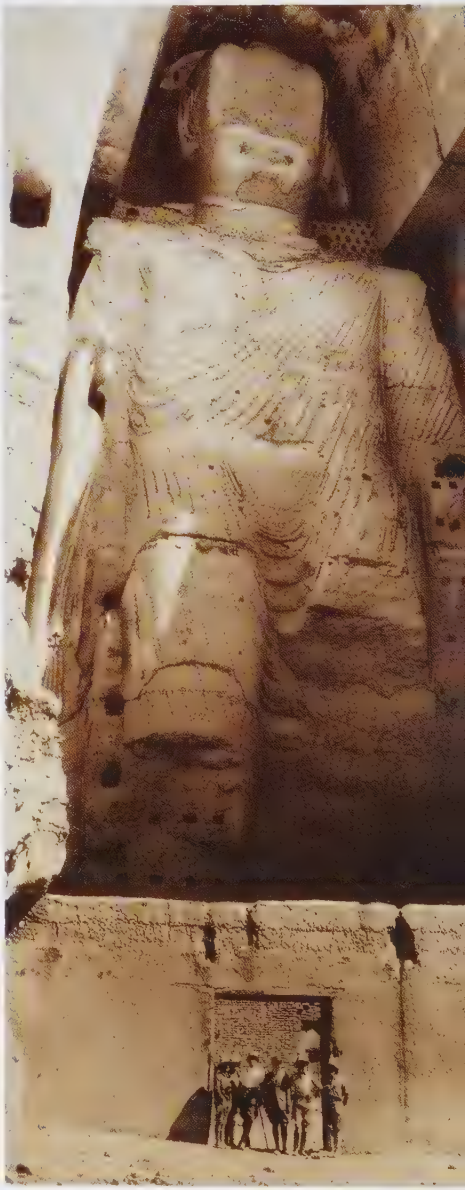
Stratégiquement, la Russie l'emporte par sa prise de contrôle sur Merv (actuel Turkménistan) et sur le Pamir (actuel Tadjikistan). Dirigé par le roi Amanoullah (ci-dessous), qui règne de 1919 à 1929, l'Afghanistan conserve son statut d'État tampon.

Le monopole de la Délégation archéologique française en Afghanistan

Les premières mesures prises par le nouveau souverain afghan tentent de rompre radicalement avec le passé. Afin de sceller l'indépendance du pays vis-à-vis de l'Empire britannique et son autonomie par rapport à la Russie, le roi s'oriente vers les puissances européennes les moins engagées dans la région.

L'archéologie devient le premier instrument de cette politique : dès 1921, c'est à la France, connue pour ses bonnes relations avec le monde islamique et pour son influence culturelle internationale, qu'est proposé le privilège de mettre en place une délégation archéologique.

Fondée en 1922 sur le modèle de la Mission archéologique de Perse, la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) est durant de nombreuses années la seule véritable mission active dans le pays. Au même moment exactement, les Soviétiques préparent un programme afghan, qui n'aboutit cependant pas, hormis l'obtention de quelques renseignements d'origine diplomatique. En revanche, la DAFA jouit, grâce à son accord avec les autorités afghanes, d'un quasi-monopole. Le fait que celle-ci ne soit pas née dans le sillage d'une armée coloniale



permet que l'archéologie demeure toujours indépendante de directives politiques étrangères. Quels que soient les événements extérieurs qui secouent le monde au cours du siècle, l'État afghan reste maître de ses décisions, et ce jusqu'à la suspension des activités de la DAFA, en 1982, lors de l'occupation du pays par les Soviétiques.

Depuis les grands voyages du Moyen Âge, l'Afghanistan n'a livré, comme le Turkestan russe, que très parcimonieusement ses secrets. La plupart des informations proviennent des textes classiques, auxquels sont venues s'ajouter avec le temps les sources iraniennes, indiennes, chinoises et arabes.

Au XIX[e] siècle encore, les voyageurs qui osent s'aventurer dans l'arrière-pays ne sont que quelques dizaines. Leur bagage culturel est rarement en rapport avec ce qu'ils voient et leur intérêt se porte essentiellement sur la géographie naturelle et sur le tracé des frontières du pays lors des missions topographiques qui les délimitent. Aux yeux des premiers voyageurs, les bouddhas de Bamiyan étaient des idoles incompréhensibles et laides. Quant à l'architecture islamique, souvent en ruine, elle ne répond pas vraiment aux canons esthétiques européens.

En 1931, les archéologues de la DAFA présentent le grand bouddha de Bamiyan aux voyageurs de la Croisière jaune de Citroën (à gauche). Le temps est loin où, en 1923, l'art bouddhique de l'Afghanistan inspirait à Godard un premier jugement simpliste et négatif : « Le Bouddha de 35 m est un pantin au torse trop gros, aux jambes trop grêles fichées tout droit dans le corps comme un étai. La tête est monstrueuse de grosseur. La niche est tout de guingois en plan et en élévation. » C'est à Bamiyan qu'en 1939 Joseph Hackin (ci-contre, à la droite de sa femme Ria) et l'équipe de la DAFA sont photographiés par Ella Maillart, qui parcourt tout le pays – elle se rend même au monastère de Guldara, près de Kaboul (ci-dessus). La DAFA sera peu après décimée par la guerre. Les Hackin mourront en mer dans l'Atlantique Nord après avoir rejoint la France libre.

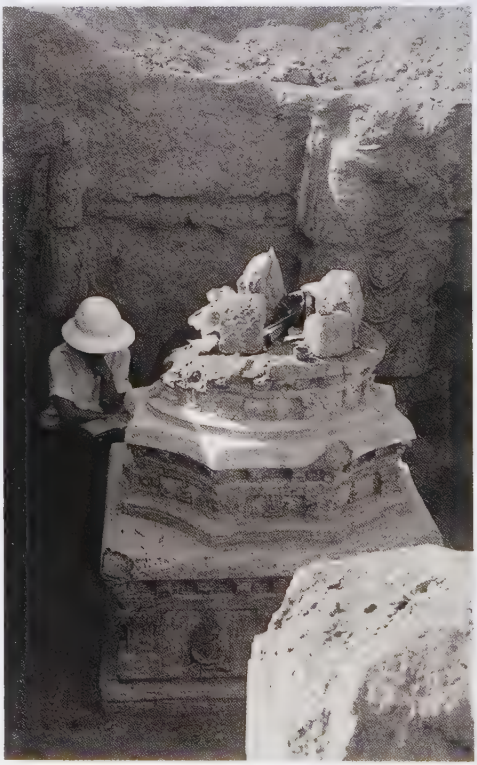
À la recherche des Grecs en Afghanistan

Les conditions sociales et politiques du pays, les guerres, le rythme des subventions, la personnalité des directeurs de la DAFA et le hasard des trouvailles déterminent longtemps les recherches. Comme les Russes et les Britanniques avant eux, les pionniers français commencent par chercher les Grecs en Orient.

Alfred Foucher, premier directeur de la DAFA, met plus d'un an pour rejoindre Kaboul à partir des Indes. Avant même d'entreprendre des fouilles, il doit commencer par tout organiser : de la diplomatie à l'installation matérielle de la mission, en passant par la création d'un collège à Kaboul destiné à seconder l'implantation culturelle française.
La répartition des premiers programmes obéit aux conditions locales.
La mauvaise qualité des voies de communication et la pénurie en personnel et en moyens techniques expliquent que les premiers sites explorés se trouvent à peu de distance de Kaboul : Bamiyan, Begram et Hadda.

Les archéologues agissent en liaison avec l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mais ce parrainage n'écarte pas les difficultés de tous ordres. Pour les scientifiques occidentaux, dans les années 1920, le pays constitue encore, culturellement, une tache blanche plus vaste que la France. En dépit de projets initiaux orientés vers une pluridisciplinarité de la recherche, les archéologues

L'exploration de Hadda débute dans des circonstances malheureuses. Les chantiers ouverts par Godard et Barthoux (qui inaugure des pratiques de fouille modernes à la DAFA) sont souvent détruits par la population locale. Quand elles peuvent être menées dans des conditions normales, les fouilles révèlent un site d'une richesse exceptionnelle où l'on trouve des sculptures par milliers.



Situé sur la route des caravanes entre l'Asie centrale et l'Inde, Hadda a été l'un des hauts lieux du bouddhisme, notamment célébré par les pèlerins chinois des Ve et VIe siècles. Ses grottes naturelles et artificielles, ses stupas et ses monastères sont richement décorés de sculptures polychromes, dont certaines atteignent une dimension de 15 mètres. Son iconographie est la même qu'au Gandhara, mais la technique utilisée est surtout celle du stuc.

français sont d'abord très peu nombreux. Ainsi Foucher aborde la région avec une formation d'historien des religions et d'historien de l'art qui l'a déjà conduit à s'intéresser au bouddhisme et aux Indes. Sur le plan technique, les premiers progrès seront réalisés avec les travaux du géologue Jules Barthoux. Comme aux débuts de la recherche au Turkestan, l'archéologie moderne n'est pas encore à l'ordre du jour et l'intérêt continue à s'attarder sur les beaux objets. Dans le contexte scientifique et politique de l'entre-deux-guerres, les savants doivent, pour justifier leur présence, réaliser avant tout des découvertes spectaculaires.

Des trouvailles convoitées

La création d'une carte archéologique du pays est envisagée mais ne sera réalisée que dans les années 1970, car, à la différence de l'école soviétique, ce genre de projet n'est pas encore entré dans les mœurs de la recherche occidentale.

Le monopole des fouilles profite aux collections du musée Guimet à Paris : les statuts de la DAFA l'autorisent à exporter la moitié des trouvailles. Une partie du trésor de Begram et des sculptures de Hadda doit à cette pratique de l'époque d'avoir survécu au pillage que subit aujourd'hui le patrimoine de l'Afghanistan. L'existence de ce monopole n'est pas sans influence sur le choix des objectifs. Contre le désir de Foucher, les autorités françaises n'autorisent pas la DAFA à lâcher le privilège qui lui garantit cinq ans d'exclusivité dans les sites à partir du moment où ils ont été touchés, ce qui permet de maintenir des archéologues étrangers à l'écart.

Les années 1950 marquent une évolution. Les premières missions non françaises peuvent entreprendre des campagnes de fouilles sur le territoire afghan, en particulier des missions américaines, qui mettent en place des projets relatifs à la période préhistorique dans le bassin de l'Hilmend au Séistan et à Kandahar, ainsi qu'une étude sur le rempart de Bactres.

Une mission italienne s'implante également dans le pays, sous la direction de Giuseppe Tucci, notamment pour l'exploration de la ville médiévale de Ghazni, puis du complexe bouddhique de Tapa-Sardar. Mais les rapports entre Tucci et le directeur de la DAFA, Daniel Schlumberger, sont tendus, notamment à propos du site de Bactres, puis, surtout, lorsqu'en 1958,

Dès 1936, la DAFA lance l'exploration de Begram, où Hackin pense identifier la capitale des Kouchans. Dans la salle 10 d'un édifice palatial (à droite), Ria découvre un trésor d'objets de grand luxe : ivoires provenant de pièces de mobilier indiennes (ci-dessous), des laques chinois, verres gréco-romains peints (à droite, en bas) ou soufflés avec raffinement, bronzes, moulages en stuc de décors de pièces d'argenterie méditerranéennes... Ces découvertes ont un retentissement mondial. Le caractère exceptionnel de ces objets rend leur datation difficile, mais les recherches récentes les font remonter au début du IIe siècle de notre ère, vers l'époque du roi kouchan Kanishka, dont Begram recelait peut-être une partie du trésor.

les Italiens publient avant les Français l'inscription gréco-araméenne de Kandahar.

« Archéologie prolétarienne » contre « archéologie bourgeoise élitiste »

Au nord de l'Oxus, les bolcheviks rejettent les principes de l'orientalisme prérévolutionnaire, tant russe qu'occidental. L'archéologie « marxiste » part en guerre contre « la science bourgeoise des Lords » et passe au service de la politique. L'histoire doit étudier la société d'après les lois régissant les forces productrices et les rapports de production, en portant l'accent sur l'aspect socio-politique et économique des processus historiques et non sur la dimension spirituelle et humaine.

La fouille du site de Begram a laissé bien des questions sans réponse tant les objets sont particuliers et nombreux. Cependant le dégagement du trésor a été effectué avec une grande minutie. Parmi les pièces majeures, un verre à relief décoré d'un phare, traditionnellement identifié comme celui d'Alexandrie, a rejoint le musée de Kaboul. D'autres pièces ont été remises au musée Guimet, comme ce verre peint illustrant l'enlèvement d'Europe par Zeus déguisé en taureau.

Le schéma de développement cyclique, qui repose, entre autres, sur des facteurs extérieurs comme les conquêtes, les migrations et les emprunts culturels, est rejeté comme théorie bourgeoise. Au début des années 1930 est privilégiée l'idée d'une progression linéaire ascendante, enracinée dans la méthode des sciences naturelles et fondée sur l'étude des cultures locales. La « chasse aux trésors » est remplacée par le désir d'établir une méta-histoire universelle.

L'élitisme de l'étude des « Grands Hommes » n'est plus à la mode. L'admiration se reporte des aristocrates aux représentants ordinaires des sociétés anciennes. Selon Alexandre Bernshtam, le spécialiste des nomades, il faut « descendre de la citadelle dans la fouille du *shakhristan* [ville] ou du *rabat* [banlieue], étudier la ville non seulement sur la base de sa topographie, mais aussi poser un regard sur sa stratigraphie ». Les grands conquérants comme Alexandre sont désormais assimilés à l'Occident capitaliste, ennemi de l'Orient soviétique. L'importance des influences étrangères est minimisée.

Les archéologues soviétiques n'acceptent plus le schéma européocentrique de l'histoire fondé sur les migrations scythes à l'intérieur du Turkestan, les invasions des Turcs non aryens « barbares » depuis l'Est, et leur rivalité avec le « génie des Aryens ». L'Asie centrale n'est plus seulement considérée comme une simple voie commerciale reliant les grandes civilisations de l'Orient et de l'Occident. L'Académie des sciences engage une vaste armée de chercheurs pour prouver que « chaque peuple possède son propre passé illustre ». Dans la nouvelle hiérarchie des valeurs, l'élément turc est favorisé au détriment de l'élément iranien : on considère que les ethnies turcophones sont « plus enclines à percevoir les principes du communisme ».

Plusieurs décennies sont nécessaires pour que soient dépassées ces idées. Dès les années 1960, la notion de développement ethnolinguistique, plus pondérée, imbrique les uns dans les autres des éléments iraniens orientaux, occidentaux et turcs (aujourd'hui, les républiques centre-asiatiques

La Révolution est une utopie. Elle crée un nouveau monde qui doit être parfait, sans plus aucune référence au passé. Tous les moyens sont bons pour atteindre ce but futuriste supérieur. L'Asie centrale, elle aussi, est entraînée dans le théâtre de la Nouvelle Vie. Tout y est récupéré pour devenir symbole (ci-dessus, *La Pose de la conduite d'eau*, par Nikolaï Karakhan, qui évoque le passage de la féodalité au progrès communiste).

Cette société a besoin d'une histoire arrangée en fonction de ses buts. Dans la ligne de leur populisme, les Soviets favorisent la participation des nouvelles générations, surtout indigènes, à la recherche scientifique (ci-dessus, musée de Samarcande, 1934). Ils les forment directement au marxisme qui, de philosophie, s'est figé en un dogme immuable : « Le marxisme se reflète dans les idées de Staline comme Aphrodite pourrait se refléter sur un samovar » (Léon Trotsky).

révisent cette conception dans le sens d'une « présence turque autochtone » – sauf bien sûr le Tadjikistan iranophone). Les approches des années 1930 seront nuancées trente ans plus tard au profit de modèles selon lesquels la civilisation se diffuse depuis la Mésopotamie. Elles seront

encore vivaces après les années 1960 chez Vadim Masson, connu pour ses travaux à Altyn-depe au Turkménistan, et chez Viktor Sarianidi, découvreur du trésor de Tilla-tepe; elles rejoindront celles du Français Jean-Marie Casal, qui dans les années 1950 avait cherché les traces d'une ziggourat en Afghanistan, entre la Mésopotamie sumérienne et l'Indus harappéen.

Le « mode de production asiatique »

L'ancien système chronologique scindant l'histoire en deux périodes – préislamique et islamique – est rejeté. Les pays orientaux doivent s'aligner sur le schéma du développement social élaboré par Karl Marx sur la base de l'histoire européenne et, sous Staline, développé jusqu'à l'absurde. Selon ces théories, il leur est nécessaire de franchir cinq étapes socio-économiques : une période préhistorique ou sans classes, l'esclavagisme, le féodalisme, le capitalisme et le socialisme-communisme.

Les orientalistes comprennent bien l'incohérence des raisonnements qu'impose autoritairement le

Amalgame artificiel de disciplines, la nouvelle histoire glorifiant le socialisme ne peut être rédigée par les spécialistes de l'Ancien Régime. L'école scientifique dite « bourgeoise » est mise à l'écart et subit une violence inouïe, analogue à la répression qui secoue toute la société. Au Turkestan, cette politique se traduit aussi par la répression des opposants nationalistes basmatchis. Lors de son passage en 1932, Ella Maillart assiste à leur dernier sursaut : vêtu de noir derrière le buste de Lénine posé sur une nappe rouge, le juge prononce dix-neuf condamnations à mort (ci-dessous).

Assis en bout de table, Mikhaïl Masson est, à partir des années 1930, l'un des représentants actifs de toutes les discussions. À Merv et à Nisa, il organise pendant plus de trente ans des chantiers-écoles où il enseigne à ses étudiants la pratique archéologique et l'histoire, les familiarisant avec les théories de l'époque. Ces dernières sont aujourd'hui encore des thèmes de recherche courants, telles la différenciation sociale entre sédentaires et nomades ou l'étude de l'esclavage.

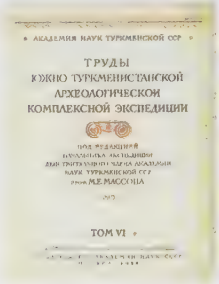
marxisme : bien conscients que la féodalité est le terme qui qualifie le mieux la société orientale, ils sont contraints de chercher les preuves matérielles de l'existence de l'esclavagisme. L'expression « mode de production asiatique », lancée par Marx dans sa préface de la *Critique de l'économie politique*, fournit une issue au problème. Chaque orientaliste, quelle que soit l'époque qu'il étudie, recourt à ce terme qui sous-entend l'existence en Asie d'une structure socio-économique particulière, différente du système esclavagiste et féodal « classique ».

Cette formulation salvatrice est reprise dans le vocabulaire historique par l'académicien Vassily Struve qui s'appuie sur l'exemple des civilisations classiques orientales, qui seraient des sociétés esclavagistes plus « primitives » qu'en Grèce et à Rome. Plus tard, l'expression s'implante profondément en Asie centrale.

Projets soviétiques pluridisciplinaires

L'État soviétique finance généreusement l'archéologie centre-asiatique en l'insérant dans son système de plans quinquennaux, sous le patronage de l'Académie des sciences d'URSS et de ses subdivisions de chaque république. L'outil des nouveaux programmes prend la forme de grandes expéditions archéologiques pluridisciplinaires dites « complexes », réglées selon les paramètres marxistes.

Techniquement bien équipées et bénéficiant de budgets importants, elles entreprennent des prospections à large échelle, qui permettent de cibler ensuite des sites représentatifs, en général connus par les sources littéraires, pour des travaux de longue haleine. On pratique des fouilles d'urgence dans le cadre des chantiers de construction, comme ceux du grand canal du Ferghana. Dans les années 1940, huit expéditions suivent ainsi des travaux qui brassent plus de dix millions de mètres cubes de terre sur une aire large de plusieurs centaines de kilomètres. Cette politique connaît des résultats positifs en Asie centrale, où commence une « époque de grandes découvertes archéologiques ». Toutes les périodes sont touchées, du paléolithique à l'époque islamique. Après plusieurs tentatives partielles, une carte archéologique réelle est établie.

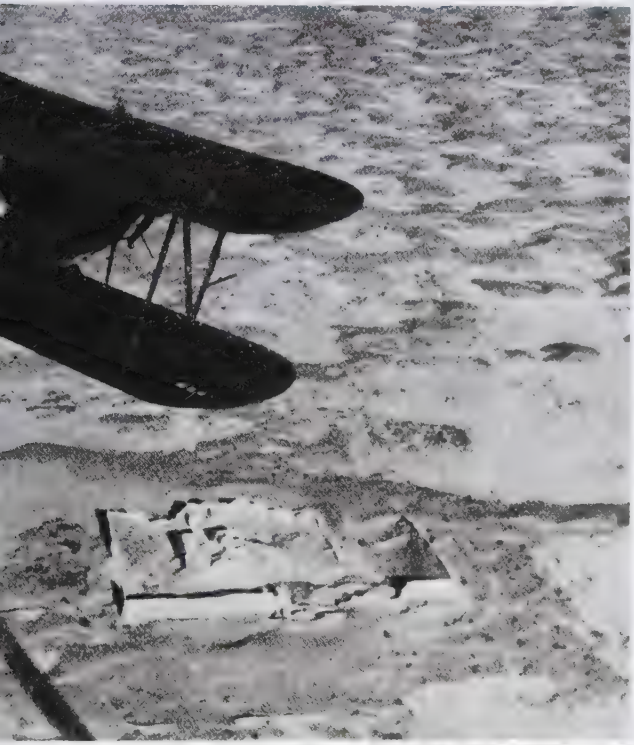

АКАДЕМИЯ НАУК ТУРКМЕНСКОЙ ССР

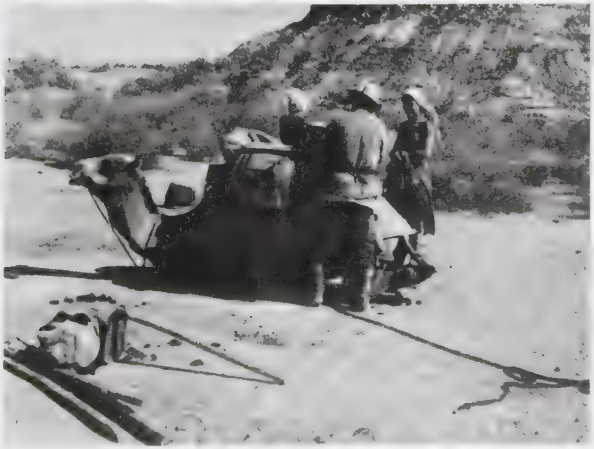
ТРУДЫ
ЮЖНО-ТУРКМЕНИСТАНСКОЙ
АРХЕОЛОГИЧЕСКОЙ
КОМПЛЕКСНОЙ ЭКСПЕДИЦИИ

ТОМ VI

Les expéditions du Khorezm du grand archéologue soviétique Sergueï Tolstov et du Turkménistan méridional de Mikhaïl Masson font référence en matière d'organisation des études archéologiques du territoire de l'URSS. En posant la « multidisciplinarité » comme principe du travail, ces programmes croisent des compétences en architecture, ethnographie, linguistique, économie, sciences naturelles. Ils couvrent avec méthode de larges territoires et périodes historiques.

La publication régulière des travaux archéologiques est une priorité des missions pluridisciplinaires. À gauche, une page de titre de la collection des *Travaux de l'Expédition archéologique complexe du Turkménistan méridional*, où sont publiés les résultats des recherches historiques, archéologiques et ethnographiques concernant la Margiane en général et sa région.





Les études sur le Khorezm ancien ont débuté au XIX[e] siècle sur la base des sources textuelles. La recherche archéologique entreprise depuis 1937 sous la direction de Sergueï Tolstov utilise des moyens considérables. Les dernières techniques sont appelées au service d'une équipe pluridisciplinaire, où la photographie aérienne contribue à la cartographie et à la prospection, et fournit de précieuses informations sur le système d'irrigation (ci-contre, le site d'Adamli-kala – *kala* signifie « château »). Cette technique est complémentaire des méthodes traditionnelles de prospection en camion ou à dos de chameau (ci-contre). Les premiers objectifs concernent le monde sédentaire (notamment Koy-Krylgan-kala et Toprak-kala, luxueuse résidence des rois du Khorezm). Ultérieurement, la recherche se focalisera sur les relations entre nomades et sédentaires, notamment sur les nécropoles de la steppe périphérique (cuvette de Djetyasar, dans le bas Syr-darya) pour la localisation des tribus nomades et l'identification des itinéraires de leurs migrations.

Lorsque l'archéologie faisait ses premiers pas en Asie centrale et que l'on ne connaissait pas beaucoup de sources écrites antérieures aux Arabes, les chercheurs n'étaient pas en mesure de saisir de différence notable entre le IVe siècle av. J.-C. et le VIIIe siècle de notre ère. Les nuances de l'évolution historique se révèlent aujourd'hui à travers les mille facettes de civilisations très diversifiées.

CHAPITRE 4

DES PREMIÈRES CIVILISATIONS À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE

Les manifestations d'une présence hellénique très pure traversent toute l'histoire de l'Asie centrale, de l'art des Parthes (à droite, rhyton de Nisa, IIe siècle av. J.-C.) à l'art bouddhique (à gauche, « Génie aux fleurs » de Hadda, IVe siècle apr. J.-C.). Cette diffusion doit beaucoup à l'hellénisme bactrien.

Au fur et à mesure des travaux, les archéologues remontent dans le temps. Les recherches sur la préhistoire et la protohistoire ne deviennent vraiment florissantes qu'à l'époque soviétique, dans la ligne de l'étude de l'ethnogenèse des peuples autochtones.

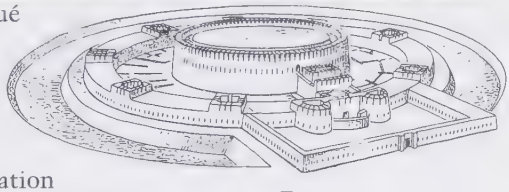
Au « Grand Khorezm », la préhistoire comme priorité politique

L'un des principaux points de départ est le problème dit du « Grand Khorezm », territoire au sud de la mer d'Aral, siège d'une civilisation originale de type périphérique où se rencontrent sédentaires et nomades de la steppe. D'après Hérodote, Hécatée de Milet et les textes avestiques, les Chorasmiens forment une confédération florissante avant même les Achéménides. La question que se posent les historiens est de savoir si leur patrie d'origine est à chercher dans le Khorezm moderne, ou s'ils y ont été repoussés à partir du sud par les Achéménides.

Pour tenter de résoudre ce problème, une expédition complexe pour le Khorezm est créée en 1937 sous la direction de Sergueï Tolstov. Le principe retenu est celui de la carte archéologique : en peu d'années, plus de trois cents sites sont répertoriés dans les oasis au sud de la mer d'Aral. Cette densité de l'habitat conduit dans les années 1960-1970 à la conclusion erronée suivant laquelle

Le sculpteur Mikhaïl Guerassimov reconstitue les visages à partir de crânes avec l'aide d'anthropologues (comme Lev Ochanin, en bas au second plan, avec Mikhaïl Masson). Sa méthode ressuscite toute l'humanité, des néanderthaliens (garçon de Teshik-tash, ci-dessous) à Tamerlan. Son invention est encore utilisée de nos jours, y compris par la police criminelle.

les Chorasmiens ont constitué sur ce territoire un État puissant à l'âge du fer. Selon les hypothèses postérieures, plus nuancées, les habitants du Khorezm sont la synthèse d'une population indigène déjà présente à l'époque néolithique, de peuplades plus tardives d'origine nomade, saces, massagètes ou dahes, et de Chorasmiens venus du sud. Le toponyme « Chorasmie » serait donc une invention des Achéménides à partir du nom d'un de leurs peuples vassaux. Les résultats de cette expédition, qui continue à travailler sur un territoire gigantesque de l'Aral à la Caspienne, débordent même aujourd'hui dans le domaine de l'écologie à la suite du catastrophique assèchement de la mer d'Aral.



Exploré entre 1938 et 1957, Koy-Krylgan-kala contrôlait le réseau d'irrigation d'une grande oasis aujourd'hui morte. Construit aux IVe et IIIe siècles av. J.-C., ce monument fortifié, peut-être cultuel (ses découvreurs y voient la synthèse d'un mausolée, d'un sanctuaire et d'un observatoire astronomique) a été occupé jusqu'à la période kouchane (IVe siècle apr. J.-C.).

Le Khorezm n'est qu'un exemple de l'approche préhistorique exercée partout dans la région. Ailleurs, de grands sites sont également représentatifs des cultures protohistoriques

conduisant à l'urbanisation de l'âge du bronze, comme Yaz-depe, Altyn-depe et Namazgah-depe, Gonur ou Togolok au Turkménistan, puis Sapallitepe et Djarkutan en Ouzbékistan, ainsi que bien d'autres sites des pays de la région.

C'est à l'âge du fer ancien que naissent la plupart des grandes cités, telles Bactres, Merv, Shahr-i Sabz (l'ancienne Nautaka ?) ou Samarcande. Formées à la même époque, Durmen-tepe et Koktepe, voisines de Samarcande, disparaissent déjà dans l'Antiquité.

La préhistoire vue par la « nouvelle archéologie » occidentale

Le pendant afghan de la protohistoire centre-asiatique connaît une fortune différente. Dès sa fondation, la DAFA concentre la plupart de ses efforts sur des objectifs limités à une archéologie essentiellement monumentale ou urbaine. Roman Ghirshman, venu en 1936 de l'archéologie iranienne, puis gérant de la DAFA pendant la guerre de 1940 à 1943, s'attelle à l'exploration de la période protohistorique du pays, parallèlement à ce qui se fait en Transoxiane, et mène une fouille à Nad-i Ali. Parmi les rares autres sites mis au jour jusque dans les années 1950, seul celui de Mundigak, exploré par Jean-Marie Casal, archéologue spécialiste de l'Inde, permet de rattacher le haut passé de l'Afghanistan au contexte de la protohistoire générale, en l'ancrant par la même occasion dans son domaine autochtone.

Les gravures rupestres, dites pétroglyphes (ci-dessous), constituent une documentation restée méconnue jusqu'à une période récente en raison de la complexité de leur datation et de leur inaccessibilité géographique. Elles sont importantes dans l'étude des régions « périphériques » parcourues par les nomades, dont les seuls témoignages viennent de l'archéologie funéraire. Ces gravures exécutées depuis l'âge du bronze, au IIe millénaire av. J.-C., jusqu'à nos jours dévoilent des pans entiers de la vie quotidienne et spirituelle, à travers des figurations d'animaux, de combats de bêtes, de pasteurs ou de paysans, des scènes de chasse ou de combat, des images de chars solaires, des rites divers, etc.

Dans le sillage de l'approche soviétique, une archéologie du territoire voit le jour dans les années 1960. Définie en Europe comme « nouvelle archéologie », elle se différencie de l'archéologie dite classique par une approche multidisciplinaire. Les programmes lancés alors couvrent tant la Bactriane occidentale (Viktor Sarianidi) que la Bactriane orientale (Jean-Claude Gardin, Henri-Paul Francfort) et le Séistan (université de Bonn). Ces prospections sont complétées par des fouilles de durée limitée, par exemple à Shortugaï, colonie de la civilisation de l'Indus sur l'Amou-darya. Elles jettent un éclairage nouveau sur l'âge du bronze et l'âge du fer, périodes où se constituent de grandes aires culturelles connectées entre elles (zone bactro-margienne, Indus, monde élamite), qui façonneront l'Asie centrale jusqu'aux époques historiques.

Cartes archéologiques, cartes de l'irrigation, études des conditions économiques et sociales et études de géographie historique complètent la recherche. Se confirme alors la réalité de la « route du lapis-lazuli » qui relie l'Asie centrale à la Mésopotamie et au Levant – un concept calqué sur celui de la « route de la soie ».

Parmi les trouvailles d'Altyn-depe, où ont été dégagés des quartiers résidentiels et cultuels, figurent cette tête de bœuf en or incrustée de turquoise (à gauche) et des centaines de figurines de déesses-mères en terre cuite décorées de symboles liés à la nature (ci-contre). Ce site du Turkménistan, qui a été exploré entre autres par Vadim Masson et Viktor Sarianidi, essentiellement entre 1955 et 1978, sert avec Namazgah-depe de référence pour la chronologie de la grande période d'urbanisation de la Margiane, entre Mésopotamie et Indus, à l'âge du bronze moyen.

Rivaux des sédentaires depuis toujours, les nomades se meuvent aux frontières de tous les empires (ci-contre, la délégation des Sakas à Persépolis). Précieux intermédiaires dans les échanges, les Scythes constituent, de la Chine à la mer Noire, une vaste civilisation longtemps négligée, les auteurs classiques étant effrayés par leurs mœurs étranges. Après les fêtes de printemps, ils ensevelissaient sur place les objets du culte avant de rejoindre leurs pâturages (ci-dessous, table votive d'Issyk, Vᵉ-IIIᵉ siècle).

Les Achéménides, premiers envahisseurs impériaux

Entrée dans l'Empire achéménide aux VIᵉ et Vᵉ siècles av. J.-C., l'Asie centrale comprend notamment la Margiane, la Bactriane, la Sogdiane la Chorasmie et les Saces. Elle occupe une position privilégiée en raison de sa richesse et de son fonds culturel et religieux zoroastrien qu'elle partage avec le conquérant. La prospérité de ces satrapies se vérifie par leur participation à l'édification des grands palais de Persépolis, Pasargades et Suse et au montant des impôts qui, d'après Hérodote, totalise, en Asie centrale, 910 talents, soit l'équivalent de près de vingt-cinq tonnes d'argent.

Les monuments représentant cette période sont loin d'être aussi spectaculaires que ceux de l'Iran, pour des raisons essentiellement dues à l'utilisation exclusive de la brique crue et à la profondeur à laquelle se trouvent leurs vestiges. En Bactriane, on connaît notamment des édifices palatiaux comme ceux du site

L'ancienne Merv est un ensemble de sites contigus formés au fil du temps. La vie se concentre d'abord en une forteresse circulaire (Erk-kala, ci-dessus), qui subsiste sous les Achéménides. À l'époque hellénistique, la cité s'étend sur le site de Giaur-kala, mais nous ignorons s'il s'agit de l'Antioche de Margiane des sources antiques. Du Xe au XIIe siècle, ville et faubourgs se développent à l'ouest (Sultan-kala). Après l'invasion mongole, la cité se déplace au sud (Abdullakhan-kala).

dit d'Altyn 10. Dans le domaine de l'urbanisme, la présence achéménide apparaît massive, mais ses traces sont difficiles à atteindre stratigraphiquement dans toutes les grandes cités des satrapies orientales, comme à Afrasyab, Shahr-i Sabz, Erkurgan, Bactres ou Merv.

D'après la tradition, la résistance la plus grande à laquelle Cyrus, Darius et après eux Alexandre ont eu à faire face sont les nomades scythes, saces et massagètes. Ces peuples occupaient en arc de cercle toutes les régions au nord et à l'est de l'Asie centrale sédentaire, du Syr-darya à la Chine. Leurs traces sont celles qu'ont laissées leur sépultures, les kourganes, dans le Sémiretchie, les Tien-Chan ou le Pamir-Alaï. On peut, entre autres, citer les célèbres kourganes de Pazyryk et la récente découverte faite à Berel par une équipe franco-italo-kazakhe. Leurs pratiques nomades ne les ont pas empêchés de bâtir des cités – nous le savons par les historiens d'Alexandre –, mais leurs traces n'ont pas

été retrouvées, à l'exception de lieux sacrés signalés par des caches de trésors d'objets rituels.

Diatribes autour du trésor de l'Oxus

Le trésor de l'Oxus est l'une des trouvailles les plus spectaculaires pour l'art de cette période en Asie centrale. Il se compose d'objets en or et en bronze et comprend des statuettes, vases, bracelets, colliers, bagues, gemmes, et des plaques votives représentant des prêtres zoroastriens, des donateurs et des animaux consacrés au temple. À cela s'ajoutent environ mille trois cents monnaies de frappes diverses entre l'époque achéménide et hellénistique, sans que l'on sache si toutes proviennent du même emplacement.

Cet ensemble a déclenché une longue série d'interprétations antagonistes, un exemple entre autres des discussions ayant opposé les chercheurs en Asie centrale. Dans les années 1950, sa réalité est remise en question par les Soviétiques (Mikhaïl Diakonov), qui estiment que le trésor est un agglomérat d'objets d'époques et de provenances diverses constitué par les marchands. Mais dix ans plus tard, Tamara et Evgueny Zeïmal rejoignent l'opinion de l'historien britannique Alexander Cunningham, qui juge le trésor unitaire, car ils constatent que, dans la région de Kobadian, aucune trouvaille de même type n'est venue s'ajouter aux autres depuis 1877.

On commence alors à se disputer sur l'origine du trésor. Ormond Dalton avait considéré qu'il ne se composait que d'importations grecques et perses. Les Soviétiques penchent pour une provenance partiellement autochtone en l'identifiant comme le trésor d'une famille aristocratique (Boris Stavisky, Vadim Masson, Elena Kouzmina) et même, plus précisément, du père de Roxane, le Bactrien Oxyartes (Eduard Rtveladze). Analysant les images de prêtres sur les plaques votives, Roman Ghirshman suppose

qu'il s'agit d'un trésor de temple. Cette hypothèse est reprise à partir de 1976 par les découvreurs du temple hellénistique de Takht-i Sangin. En effet, une partie des huit mille objets retrouvés dans les dépôts de ce temple paraissent analogues à ceux du trésor de l'Oxus, ce qui leur permet d'affirmer que celui-ci avait été lui aussi stocké à Takht-i Sangin. Selon Paul Bernard, directeur de la DAFA de 1965 à 1980, les trésors sont tous deux bien sacrés, mais ne viennent pas du même sanctuaire, car ils ne datent pas de la même période, le trésor de l'Oxus formant un complexe globalement plus ancien.

Les trouvailles du trésor de l'Oxus (peut-être dissimulé par les Bactriens à l'époque d'un raid d'Alexandre le Grand ou de l'un de ses successeurs dans la région) et du sanctuaire de Takht-i Sangin sont parmi les plus riches ensembles de ce type en Asie centrale. Ils comprennent des vestiges du trésor sacré (comme le quadrige royal, ci-contre), des ex-voto, des instruments liés au culte, des portraits de divinités et de donateurs... Les cultes sont ceux de la religion zoroastrienne, à cheval entre les époques achéménide et hellénistique. Les rituels sont notamment illustrés par des plaques en métal repoussé qui représentent des prêtres ou des dignitaires qui s'avancent en tenant à la main les baguettes sacrées *(barsum)* des rituels zoroastriens. L'une de ces plaques (à gauche, en haut), datée du Ve siècle av. J.-C., figure un dignitaire au costume bactrien armé d'un poignard *(akinakes)*, traité à la manière des personnages de la procession de Persépolis.

Les « Grecs »

La conquête par Alexandre le Grand des satrapies nord-orientales de l'Empire achéménide, de 329 à 327 av. J.-C., projette l'Asie centrale dans l'histoire du monde méditerranéen. Elle constitue le prélude d'un projet utopique d'unification de l'Orient et de l'Occident dans une même communauté de langues et de cultures (œkoumène). Cette tentative aboutit à la formation d'un certain nombre de royaumes helléniques, gréco-bactriens et indo-grecs, qui subissent une multitude de péripéties jusqu'au début de notre ère, avant de laisser place à leurs successeurs parthes et kouchans.

Les monnaies gréco-bactriennes sont alignées sur l'étalon attique. Les types sont hellénistiques, mais le style du portrait révèle un réalisme psychologiquement nuancé (à gauche, Démétrios Ier, un des conquérants de l'Inde, vers 200-190 av. J.-C.).

L'époque hellénistique, souvent dépréciée en raison de sa position entre la Grèce classique et l'époque romaine, a suscité des positions extrêmes depuis le XIXe siècle. L'« hellénisme » en Asie est lui aussi longtemps l'objet de controverses allant du mépris inspiré par la crainte de l'Asie à l'admiration la plus absolue du génie créateur grec véhiculé par Alexandre. Les histoires modernes balancent ainsi entre la restitution de l'image d'Alexandre et des analyses socio-économiques plus nuancées comme celles de Mikhaïl Rostovtzeff. Pour les Soviétiques, la civilisation centre-asiatique d'époque hellénistique est d'abord reléguée dans la phase esclavagiste, avant de trouver, dans les années 1970, le statut d'une civilisation en soi.

La présence grecque, si fortement suggérée par la littérature classique et moderne, n'est cependant longtemps prouvée par aucun témoignage matériel. Avant les découvertes du XXe siècle, les monnaies sont les seuls documents permettant de spéculer sur les aspects artistiques, linguistiques et chronologiques de l'héritage laissé par Alexandre. Dès le début du XXe siècle, les Britanniques

découvrent à Taxila (capitale indo-grecque au nord de l'actuel Pakistan) des pans entiers de la présence « occidentale » dans l'Extrême-Orient antique, notamment des témoignages de l'art gréco-bouddhique et de nombreuses productions artistiques d'origine méditerranéenne. La Bactriane, aujourd'hui considérée comme l'inspiratrice de cet art, reste longtemps encore dans l'ombre.

Interprétations européocentriques

En Afghanistan, au cœur géographique de cet hellénisme, la DAFA est au premier plan. Mais les sites prestigieux qu'elle considère comme prioritaires ne répondent pas à l'attente. À Bactres, notamment, où Foucher

L'Inde du Nord-Ouest connaît un foyer de culture hellénique qui survivra au-delà du début de notre ère. Les rois indo-grecs frappent un double monnayage : rond et à étalon attique pour le nord du territoire ; carré, à étalon indien et bilingue pour le Sud (ci-dessous, datée de 180-175 av. J.-C., une monnaie d'Agathocle illustrant deux rares images de divinités hindoues avant notre ère). À partir du milieu du IIe siècle av. J.-C., les Gréco-Bactriens succombent sous l'assaut des nomades saces et yueh-chi. La ville de Taxila est alors reconstruite à l'emplacement du site de Sirkap et recueille sans doute les colons rapatriés de Bactriane. Décoré de chapiteaux de type ionique (ci-contre), le temple de Jandial à Taxila combine dans son plan, à l'image de l'art du Gandhara, éléments méditerranéens et indiens.

travaille en 1924-1925, le gigantisme du site empêche désespérément l'approche des couches hellénistiques. L'absence d'architecture de pierre, de palais, de temples et de trouvailles épigraphiques déçoit tous ceux qui avaient été entraînés sur ce projet par l'image idéalisée d'Alexandre. En qualifiant Bactres de mirage, Foucher finit ainsi par émettre un jugement très négatif, qu'accentuent les nombreuses années qu'il laisse s'écouler avant la publication de ses résultats dans *La Vieille Route de l'Inde, de Bactres à Taxila*. Cet ouvrage constitue cependant une étude de géographie historique fondamentale, même si sur le plan historiographique n'apparaît pas encore vraiment une définition de cette aire culturelle.

Pour l'histoire de l'art, les fouilles de complexes bouddhiques (Hadda, notamment, premier grand site étudié par la DAFA, au sud-est du pays) révèlent progressivement les composantes iraniennes de l'art gréco-bouddhique. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, les Grecs ne sont toujours pas au rendez-vous. Les découvertes touchent sans cesse des périodes plus tardives. Les recherches conduisent la DAFA à Bamiyan et au Séistan, entre autres, mais la découverte majeure a lieu au nord de Kaboul, à Begram, site de l'ancienne Alexandrie du Caucase, le Kapiça des Indiens, où de 1937 à 1939 l'équipe de Joseph Hackin, collaborateur puis successeur de Foucher, met au jour un trésor unique d'objets gréco-romains, indiens et chinois. Les premières publications de ce trésor, riches en descriptions précises, ne se font pas attendre, mais les conclusions restent limitées par un certain esprit européocentrique. Ces objets symbolisent non seulement le grand circuit de la

À partir de 1926, les découvertes de Hadda (ci-dessous) révèlent la survivance jusque dans l'Antiquité tardive de traditions artistiques marquées par l'hellénisme. On ignore alors que le foyer original de cet art se situe dans la Bactriane des IIIe-IIe siècles av. J.-C. C'est donc ailleurs qu'on va longtemps le chercher, notamment sous l'influence des réflexions pessimistes de Foucher à propos des Gréco-Bactriens.

À la recherche de l'énigmatique art gréco-bactrien, Kamila Trever publie dans les années 1940 une étude des fonds sibériens de l'Ermitage. La plupart de ses exemples sont en fait plus tardifs, à l'exception de cette phalère décorée d'un éléphant de guerre, mais cette approche, courageuse pour l'époque, relance le débat scientifique.

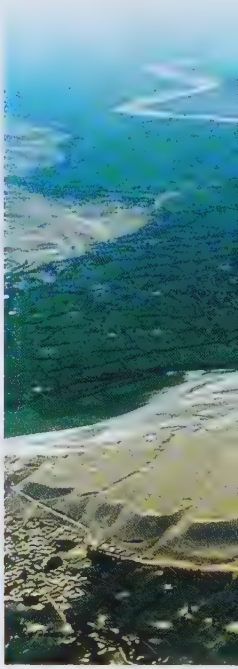
route de la soie entre le Ier et le IIe siècle apr. J.-C., mais surtout ressuscitent la civilisation kouchane dont la compréhension en est encore à ses débuts.

La Bactriane, ou les clés de la compréhension...

Après la guerre, les théories sur l'art gréco-bactrien deviennent plus constructives et font des progrès décisifs, quand Daniel Schlumberger, venu de l'archéologie syrienne et compétent dans le domaine de la période islamique, prend la direction de la DAFA. Pendant vingt ans, les découvertes se multiplient pour les trois grandes périodes de l'histoire du pays : la protohistoire, avec les fouilles

de Jean-Marie Casal à Mundigak; l'époque kouchane, avec le sanctuaire de Surkh Kotal (le « Col rouge »); enfin le Moyen Âge ghaznévide, avec la ville de Lashkari Bazar.

Le mystère de l'art et de l'architecture hellénisés de la Bactriane est le souci premier de Schlumberger. Grâce aux découvertes de Surkh Kotal, énorme sanctuaire dynastique kouchan, l'identité de l'hellénisme commence à se dessiner, entre Achéménides et Kouchans, entre mondes grec, iranien, indien et scythe. L'archéologue publie *L'Orient hellénisé*, importante étude où il démontre que l'art parthe à l'Ouest et l'art gréco-bouddhique à l'Est sont tous deux des « descendants non méditerranéens de l'art grec ». Il établit par ailleurs que la Bactriane a constitué un centre artistique hellénique distinct de celui du Gandhara.



... trouvées à Aï Khanoum

La confirmation des hypothèses de Schlumberger survient peu avant son départ de l'Afghanistan, quand le roi Zaher Shah est informé en 1963 de la découverte de grands chapiteaux qui se révèlent provenir d'une véritable cité grecque. Il s'agit d'Aï Khanoum, capitale de la Bactriane orientale au confluent du Darya-i Pandj et de la Kokcha, à la frontière de l'Afghanistan et du Tadjikistan. L'exploration est lancée en 1965 (d'abord en collaboration avec des Soviétiques) sous la direction de Paul Bernard, nouveau directeur de la DAFA, qui consacrera au site une quinzaine de campagnes de fouille, jusqu'à la crise politique de 1978.

Par son organisation urbaine, par ses trouvailles illustrant l'architecture, l'art et la vie quotidienne, Aï Khanoum constitue le premier témoignage de ce qu'a été une ville des

La ville d'Aï Khanoum s'étend sur une terrasse à deux niveaux faciles à protéger au confluent de fleuves majeurs, en face de la chaîne de Hissar et de la rive tadjike du Darya-i Pandj (ci-contre, le site dans son état actuel, après les récents pillages). Outre la nécropole, un important quartier d'habitations et de grands monuments s'étendait hors de l'enceinte fortifiée. Les traditions architecturales d'Aï Khanoum ont été identifiées également sur le site de Takht-i Sangin, où se dresse un temple monumental dédié à l'Oxus. Les trouvailles qui y ont été faites comprennent des objets du trésor sacré, des ex-voto et un ensemble d'œuvres représentant des divinités et des portraits de donateurs. À la différence de l'Iran, les cultes gréco-bactriens font souvent appel aux images de la divinité. Certains colons étaient originaires de la cité de Magnésie du Méandre, en Asie Mineure, et l'une des sources du fleuve Méandre portait le nom de Marsyas. C'est la personnification de ce dernier que, selon Paul Bernard, on retrouve illustrée à Takht-i Sangin sous la forme d'une statue du dieu Oxus (à gauche).

confins du monde grec. Son effondrement vers 145 av. J.-C., alors qu'elle porte le nom d'Eucratidia, permet par la même occasion d'étudier le contexte historique des relations entre Grecs et nomades, avant la formation de l'Empire kouchan.

La découverte d'Aï Khanoum est doublée à partir de 1976 par celle de Takht-i Sangin (la « Terrasse de Pierre », l'Oxeiana de Ptolémée). Ce site, localisé sur l'Oxus, au confluent du Wakhsh avec le Pandj, est celui d'une cité-sanctuaire centrée sur un temple dédié au dieu Oxus. On ignore si la proximité géographique des trouvailles qui y ont été faites avec celle du trésor de l'Oxus signifie que les deux ensembles avaient été stockés dans le même bâtiment. L'identification du culte ne fait pas non plus l'unanimité. Les hypothèses varient entre un temple de type gréco-indigène dédié au fleuve et un temple du feu de type zoroastrien.

De plan oriental, le palais royal d'Aï Khanoum fait appel à un décor de colonnades et de pilastres à chapiteaux de types grecs. Cet ensemble regroupe les édifices représentatifs du pouvoir politique et administratif de la cité. On accédait au cœur du bâtiment par des propylées et une cour monumentale bordée de cent dix-huit colonnes à chapiteaux corinthiens (ci-contre, en haut). De part et d'autre de la cour se dressaient des bâtiments à fonction économique, dont la trésorerie royale, où ont été découverts les restes du trésor d'Eucratide, l'un des derniers rois de Bactriane. Sa mort vers 145 annonce le début de l'effondrement du pouvoir grec dans la région. Contiguë au quartier officiel, s'étendait une zone résidentielle dont le décor à la grecque était notamment représenté par une mosaïque de galets ornée de motifs marins (ci-contre, en bas), composée selon une technique ancienne qui avait déjà disparu bien avant dans le monde méditerranéen. La sculpture est représentative de la présence d'une école artistique locale grècque très vigoureuse (à gauche, statuette inachevée d'un jeune homme).

Au sud du palais royal d'Aï Khanoum se dressait le quartier résidentiel des colons. Leur milieu culturel était celui de l'œkoumène grecque, que la cité entretenait par l'intermédiaire des institutions typiques du monde hellénique : le théâtre et le gymnase (ci-contre, en haut) où se faisait l'éducation du citoyen, près duquel se trouvait la grande fontaine publique, avec son dauphin (ci-contre, en bas). La langue officielle était le grec, comme l'attestent des documents économiques de la trésorerie et une inscription reproduisant les maximes delphiques recopiées sur place par le philosophe grec Cléarque de Soles en personne. La ville comportait sans doute également des bibliothèques, dont on a retrouvé un fragment sur papyrus d'un dialogue perdu d'Aristote. La vie religieuse en revanche présente des caractères plus orientaux, comme le montre le plan mésopotamien-iranien des sanctuaires (à gauche, en haut, le temple à niches indentées). Le pied de statue qui y a été découvert est celui d'un Zeus-Mithra. La plaque en argent de Cybèle (à gauche, en bas) témoigne de la diffusion générale des cultes orientaux.

Les Parthes philhellènes : vulgarisateurs de l'art grec ?

À la différence des « royaumes grecs d'Orient », les Parthes ne font pas rêver les archéologues du XIX^e^ siècle. En Mésopotamie, au cœur de la culture orientale classique, William Kennett Loftus à Uruk-Warka et John Punnett Peters à Nippur font impitoyablement disparaître les traces de leur civilisation pour atteindre le plus vite possible

« Lorsqu'ils exhibaient quelque objet, les Arsacides ne pensaient pas au plaisir des spectateurs, mais à frapper le regard ; car les barbares ne sont pas amis de la beauté, mais de la seule richesse. »

Lucien de Samosate, II^e^ siècle

les couches profondes des civilisations sumérienne, akkadienne, assyrienne et babylonienne. Cette attitude se maintient chez un spécialiste comme Marcel Dieulafoy qui, dans son étude *Monuments parthes et sassanides*, juge que « dans l'histoire de l'art, la Providence n'a pas réservé aux Parthes un rôle de créateurs, mais un rôle de vulgarisateurs de l'art ».

Les fouilles occidentales de Doura-Europos, puis celles de Suse, Séleucie du Tigre, Hatra et Palmyre, font reculer ces préjugés. En remontant vers le berceau des Parthes, la ville de Nisa, au Turkménistan, les Soviétiques infirment définitivement l'idée de la stérilité de l'art parthe.

À partir de 1946, l'Expédition du Turkménistan méridional (JuTAKE) accorde une attention particulière à l'ancienne Nisa. Parmi les trouvailles exceptionnelles mises au jour figurent une statuaire en marbre de style hellénistique, des statuettes en argent et en bronze, et de grands rhytons en ivoire finement ciselé. Dans des entrepôts avaient été stockées de grosses jarres à vin et d'autres denrées,

La résidence fortifiée à Nisa des premiers Arsacides (dynastie parthe) est un ensemble d'édifices palatiaux et religieux ornés de peintures murales et de sculptures en argile (à gauche, première reconstitution de la Salle carrée par Galina Pougatchenkova).

Plutarque évoque l'anecdote selon laquelle la pièce des *Bacchantes* d'Euripide fut représentée à la cour du roi d'Arménie. Dans la scène où Agavé exhibe la tête de Penthée, c'est celle du général romain Crassus qui est alors brandie devant le public.
Le théâtre d'Euripide figure sur des bols « gréco-bactriens ». L'exemplaire ci-contre illustre l'enfance de Dionysos dans la grotte de la nymphe Nysa, qui apparaît ici sous la forme indianisée de la déesse bactrienne Ardokhsho. Ces vases, que Kamila Trever datait trop tôt, reflètent l'influence des bols « mégariens ». Boris Marshak pense que ces objets ont été fabriqués au IVe siècle apr. J.-C. à partir d'originaux hellénistiques qui avaient été longtemps conservés dans des trésoreries avant de refaire leur apparition.

auxquelles sont associés plus de deux mille sept cents *ostraca* parthes. D'après l'iranologue Vladimir Livshits, ces documents d'ordre économique, rédigés en langue parthe au moyen de l'écriture araméenne, identifient les magasins royaux de Mithridatkert, « ville de Mithridate ».

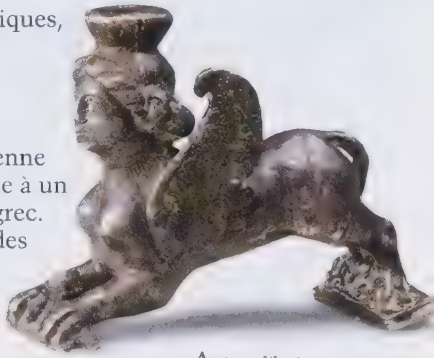
Art importé ou local ?

Le 25 septembre 1948 survient la découverte sensationnelle d'une quarantaine de rhytons en ivoire dans la Maison carrée, trésorerie des rois arsacides de Nisa. Dans l'enthousiasme, des télégrammes sont immédiatement échangés entre la mission JuTAKE, l'Ermitage et l'Académie des sciences. En raison de leur fragilité, les trouvailles nécessitent l'aide de spécialistes de la restauration et, dans l'attente, restent dans la terre. Mais dans la nuit du 5 au 6 octobre, un séisme tragique se produit dans la région d'Achkhabad et la population de Bagir, le village près duquel se dressait le camp de la mission, est décimée. Le lendemain, les archéologues survivants, ayant vite rassemblé leur propre documentation de la fouille, se lancent avec les sauveteurs dans les décombres à la recherche des victimes. Le dégagement des rhytons, quant à lui, ne reprendra que trois semaines plus tard et nécessitera un mois de travail intensif.

De la résidence royale de Nisa proviennent deux figurines en marbre de 50 à 60 cm de haut, d'une plastique exceptionnelle. L'une est vêtue d'un long chiton et d'un péplos, l'autre est une Aphrodite classique (ci-contre). Dans un premier temps, celle-ci avait été identifiée avec Rodogune, fille de Mithridate Ier, qui se serait lancée à la poursuite d'ennemis alors qu'elle était en train de se laver les cheveux. Mais l'hypothèse est trop belle pour être réaliste.

Griffons et autres animaux fantastiques, divinités du Panthéon grec, fêtes et sacrifices dionysiaques, poétesses grecques qui ornent les rhytons constituent un ensemble décoratif unique. La forme typiquement iranienne de ces récipients pour banquets s'allie à un décor de caractère indubitablement grec.

Une polémique s'engage à propos des rhytons, relative à leur fonction – liée tantôt au culte funéraire des Arsacides, tantôt à des banquets de l'aristocratie hellénisée – et à leur provenance – origine parthe, gréco-bactrienne, indo-grecque ou du Moyen-Orient hellénisé ? La complexité des débats reflète celle de l'histoire parthe entre Séleucides et Romains à l'Ouest, Gréco-Bactriens et Kouchans à l'Est. Il est maintenant certain qu'à l'est de l'empire, les composantes culturelles comportent, par couches, des éléments iraniens, nomades dahes, et grecs.



Aujourd'hui encore, la sculpture de Nisa sur pierre, en argile, en métal (ci-dessus, applique de meuble en argent doré en forme de sirène) et sur ivoire (ci-dessous, les rhytons exposés à Tachkent peu après leur découverte) suscite des avis divergents à propos de son origine artistique. Viktor Pilipko soutient l'hypothèse d'importations, alors qu'Antonio Invernizzi revient à certaines théories de Galina Pougatchenkova et de Mikhaïl Masson sur l'existence d'une école hellénistique parthe locale. À l'origine, cette opinion a été considérée comme du « patriotisme local » par les savants russes du « Centre », qui y voyaient des tendances nationalistes. Roman Ghirshman a suggéré une provenance gréco-bactrienne, alors que Paul Bernard penche, notamment à propos des rhytons, pour une production du Moyen-Orient hellénisé.

Après la disparition des royaumes hellénistiques de l'Asie centrale, leurs successeurs nomades inaugurent la route transcontinentale de la soie, rappel des itinéraires protohistoriques du lapis-lazuli, mettant en contact des extrêmes du monde entre Méditerranée, Inde et Chine. La civilisation kouchane, relayée par celle des commerçants sogdiens, rayonne au carrefour de ces routes jusqu'à l'arrivée de l'islam.

CHAPITRE 5

DES KOUCHANS À L'ISLAM

À travers la peinture et la sculpture d'une société que domine une bourgeoisie florissante enrichie par le commerce, des arts syncrétiques où l'hellénisme reste longtemps perceptible reflètent tous les aspects de la vie quotidienne (à gauche, scène de banquet à Pendjikent, VIIIe siècle) et spirituelle (à droite, Shri-deva, démon protecteur du bouddhisme, Kouva, VIIe siècle).

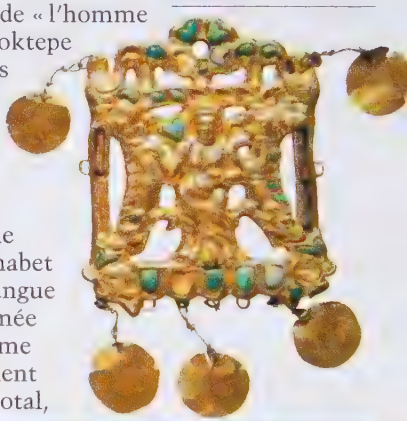
Nomades et Kouchans

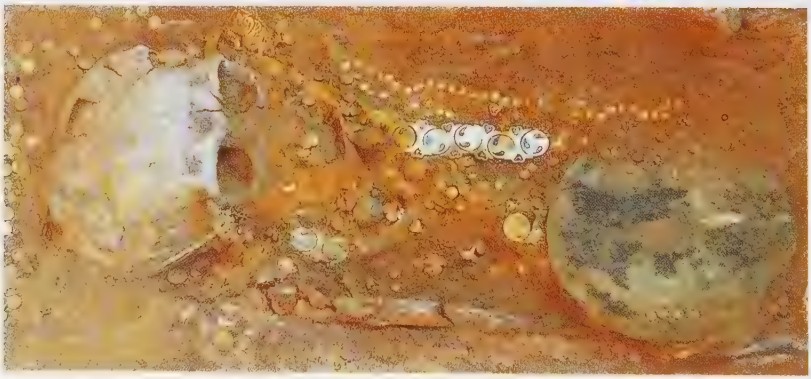
À l'est des Parthes s'étend l'empire des Kouchans. Considéré traditionnellement comme un des moteurs du commerce entre Rome et la Chine des Han par le biais de la route de la soie, cet empire est aussi le siège d'une civilisation brillante. Malgré son importance, il figure parmi les dernières grandes civilisations identifiées par les archéologues.

Né au Tokharestan (bassin du moyen Oxus), l'empire se structure vers le tournant de notre ère, lors de la sédentarisation des nomades – scythes, saces, yueh-chi – qui, à partir du IIe siècle av. J.-C., grignotent les territoires des royaumes hellénisés de la Bactriane et de l'Inde. Avec celle de « l'homme d'or » d'Issyk, les tombes d'Orlat, de Koktepe et de Tilla-tepe illustrent les itinéraires nomades de la steppe vers le sud.

L'apogée de la puissance est personnalisée par Kanishka Ier, qui abandonne la langue grecque quand il instaure sa propre ère, vers l'an 127. Si la langue bactrienne s'impose dans le monnayage des Kouchans avec un alphabet toutefois encore grec, cette nouvelle langue officielle du nord de l'empire est nommée « aryen » par Kanishka lui-même, comme en témoigne une inscription fortuitement découverte à Rabatak, près de Surkh Kotal,

L'expansion des nomades est connue par la diffusion de leurs nécropoles. Les luttes entre les clans de la confédération Kangju sont illustrées par des gravures sur os trouvées à Orlat, près de Samarcande. Leurs rivaux Kouchans ont élevé à Khalchayan, au nord de Termez, un palais orné de reliefs évoquant une victoire décisive sur ces voisins menaçants de la frontière nord-ouest.





En 1932, la vedette *Oktiabrenok* aborde à Aïrtam, sur une rive escarpée de l'Amou-darya. Depuis le canot, les garde-frontière remarquent dans l'eau un bloc orné d'un relief représentant trois musiciens sur fond luxuriant de feuillage d'acanthe (ci-contre, détail de la frise). Le style est vite rapproché des productions du Gandhara, ce qui décide Mikhaïl Masson à entreprendre une fouille plus poussée. La date de ces œuvres renvoie à l'époque kouchane (Ier-IIe siècle), mais la présence de traditions hellénistiques, attestée pour la première fois dans le bassin de l'Amou-darya, fait alors sensation.

La nécropole de Tillatepe (le « Tertre d'or »), explorée par Viktor Sarianidi en 1978-1979, n'a pu être totalement fouillée en raison de la guerre. Elle comptait au moins sept tombes totalisant vingt mille objets (page de gauche : tombe n° 2, pendeloque avec divinité aux animaux ; tombe n° 6, princesse au miroir chinois). Ensevelis au Ier siècle de notre ère, les défunts appartenaient sans doute au clan le plus méridional des nomades scytho-sarmates, rivaux des Yueh-chi et des premiers Kouchans

en Bactriane, en 1993, peu avant l'arrivée des islamistes à Kaboul.

C'est dans le domaine indien, au sud de l'Hindoukouch, où l'art bouddhique prend son essor, que l'empire connaît son développement le plus spectaculaire. Il faut attendre la seconde moitié du XXe siècle pour que les chercheurs focalisent leur attention sur le berceau septentrional de l'empire. Cette nouvelle approche est le résultat de découvertes archéologiques qui se succèdent dès les années 1930, d'abord avec les découvertes d'Aïrtam,

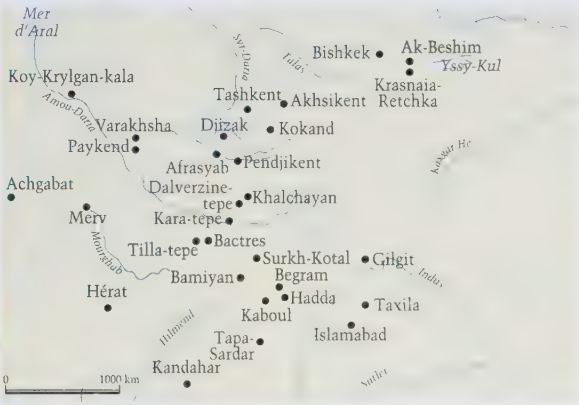
qui montrent les liens entre les rives de l'Oxus et le monde gandharien, puis avec celles de Begram et Surkh Kotal. Même si son centre de gravité s'est déplacé sur l'Inde, on constate alors que l'empire garde au nord un pôle culturel et économique vigoureux que lui garantit sa situation sur les carrefours commerciaux transasiatiques.

La découverte d'Aïrtam, en 1932, entraîne la formation d'une expédition complexe orientée sur la région de Termez. Ses activités n'ont pu se prolonger au-delà de trois campagnes de fouilles en raison de la proximité de la frontière afghane et du danger mortel que faisait peser sur les chercheurs l'espionnite du temps.

Reconstitution d'une façade typique de l'époque kouchane à Dalverzine-tepe (ci-dessus); monnaie en or de l'empereur kouchan Vima Kadphisès, vers 80 apr. J.-C. (ci-dessous).

Les Kouchans, enfants chéris de l'archéologie soviétique

Les premières études, comme celles de Roman Ghirshman, s'appuient sur les données numismatiques et littéraires. Parmi les chercheurs



soviétiques, Kamila Trever montre en 1950 déjà comment l'essor économique et politique des Kouchans est fondé sur le développement de l'irrigation et sur une large diffusion de l'instruction et de l'écriture.

La période kouchane devient l'une des périodes privilégiées des Soviétiques qui, dans le cadre de projets de l'UNESCO, soutiennent dès les années 1960 l'organisation de colloques spécialisés. Les discussions principales portent sur des problèmes comme la date de l'ère de Kanishka, dans laquelle s'enracine une grande part de la chronologie centre-asiatique et indienne. La civilisation kouchane constitue en outre une branche de l'histoire qui contrebalance l'hellénocentrisme.

L'une des questions clés qui opposent Occidentaux et Soviétiques concerne le problème des frontières septentrionales et de la sphère d'influence des Kouchans dans la région, que les sources littéraires ne permettent pas de définir. Les premiers limitent l'empire à l'Oxus. Chez les seconds, les hypothèses vont du gigantisme aux opinions les plus mesurées, tantôt englobant dans l'empire la totalité de la Transoxiane, avec notamment la région de Tachkent, mais sans le Ferghana, tantôt limitant le territoire à la rive droite

« La remarque d'un espion chinois en Indochine est significative : décrivant la situation politique dans les années vingt du IIIe siècle de notre ère, il remarquait que le monde est divisé en trois parties, soumises aux trois « fils du ciel » [empereurs] : le Chinois, le Romain et le Kushan. Cette place de premier plan accordée à l'État kushan par ses contemporains n'est nullement exagérée. Ce vaste et puissant empire, qui s'étendit sur l'Asie centrale et sur l'Inde, fut, pendant un certain temps, sur un pied d'égalité avec Rome, la Chine des Han et l'Iran parthe puis sassanide, et il joua un rôle important dans la vie politique du monde antique. »

Boris Stavisky

de l'Amou-darya, jusqu'à la plaine du bas Kachka-darya, où se dresse la grande ville d'Erkurgan (la Xenippa des historiens d'Alexandre). Il ne comprend ni la Sogdiane du Nord, ni le pays des Kangju qui apparaît alors pour la première fois au cœur des événements. Ce dernier, lui aussi formé par une confédération nomade, est centré sur la partie centrale et septentrionale de l'Asie centrale, de la Sogdiane jusqu'au Khorezm et au Ferghana.

Aujourd'hui, l'unanimité sur l'Empire kouchan s'est faite autour d'un territoire limité au sud à Mathura (sur le Gange, au sud de New Delhi), au nord à la Bactriane et à la rive droite du moyen Oxus jusqu'à la muraille-frontière de Derbent dans les monts de Hissar, au nord de Termez (l'Alexandrie de l'Oxus chez Ptolémée). Au-delà, l'Asie centrale est divisée en États tampons à forte « dominante politique kouchane ». Leurs peuples se sédentarisent, comme les Kouchans, et occupent aux premiers siècles de notre ère de grandes cités, telles Paykend, Erkurgan et Karchi, Samarcande, Djizak (sortie des Portes de Tamerlan), Tachkent et, au Ferghana, Akhsikent.

Dalverzine-tepe est le siège d'une école de sculpture où règne une technique du portrait modelé (argile et stuc peints sur carcasse en bois), sur lequel les influences de l'époque hellénistique s'exercent aussi profondément qu'à Aï Khanoum et à Takht-i Sangin.

L'apogée des Grands Kouchans

L'archéologie soviétique distingue trois périodes que symbolisent trois sites : Khalchayan pour l'aube

de l'empire au Ier siècle de notre ère, Dalverzine-tepe pour l'apogée du IIe siècle (équivalent par son importance à la fouille française de Surkh Kotal au sud de l'Oxus), et Zar-tepe pour la période de transition kouchano-sassanide, autour du IIIe au IVe siècle de notre ère.

Dalverzine-tepe, fouillé depuis 1960, a livré une quantité de trouvailles considérable : monuments (résidences, sanctuaires), bases de colonnes et chapiteaux de type corinthien, peintures, petite et grande statuaire et autres objets de luxe, notamment les figurines de l'un des plus anciens jeux d'échecs que l'on connaisse.

Lors de la fouille du chantier 5, en 1973, deux étudiants qui travaillent à la chambre n° 13, chiffre porte-malheur dans la tradition locale, découvrent une cruche dissimulée dans le sol. Surpris, ils voient que des objets en or y ont été cachés : des bijoux, des lingots, certains inscrits, soit cent quinze pièces en tout, probablement la réserve de métal d'un atelier d'orfèvre. Le volume est si impressionnant que son transport à Tachkent est l'objet d'une mémorable épopée. Les archéologues, chargés de lourds sacs à main, doivent se faufiler comme de simples paysans d'un camion de kolkhoze à un bus

La statuaire de l'Asie centrale est représentée par des groupes complexes tant dans le domaine séculier (scènes dynastiques, de bataille ou de chasse, comme à Nisa ou à Khalchayan), que dans le domaine sacré (cultes bactriens ou indiens, comme à Dalverzine-tepe ou à Hadda). Parmi les portraits de donateurs des sanctuaires de Dalverzine-tepe figure notamment une tête de prince ou de roi (à gauche). Son statut est identifiable au bonnet pointu à appliques rondes, semblable à celui des portraits monétaires du roi Vasudeva (vers la fin du IIe siècle) ou à celui d'un personnage bouddhique de Tapa Sardar (Ghazni). La noblesse et le rayonnement qu'expriment les portraits de Dalverzine-tepe contrastent avec le naturalisme nerveux de ceux de Khalchayan.

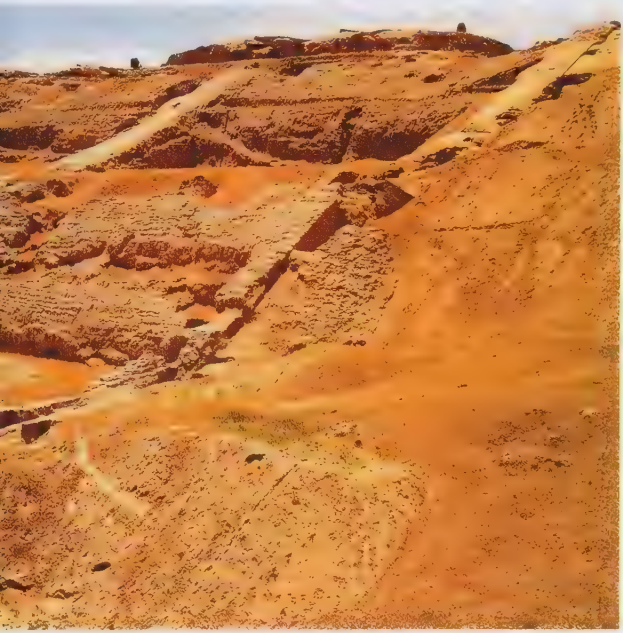
Le trésor d'objets en or du chantier 5 de Dalverzine-tepe (ci-contre) comprend des bijoux, notamment scythes, ainsi qu'une série de lingots provenant du Gandhara, comme l'indiquent des inscriptions pondérales en caractères indiens *(kharoshthi)*.

bondé de passagers, puis à un avion en s'efforçant de ne pas risquer leur vie en éveillant des soupçons sur le contenu de leurs bagages. Quelques heures après, le contenu des trois sacs poussiéreux se trouve sur une table du comité central du parti communiste d'Ouzbékistan.

Le monde religieux

Sa position centrale fait de l'Empire kouchan le lieu de convergence de toutes les grandes religions de l'époque : les religions anciennes, comme le zoroastrisme et les cultes iraniens du cercle avestique au nord de l'Hindoukouch, l'hindouisme et le bouddhisme de ses territoires indiens, auxquelles il adapte l'imagerie du panthéon grec. Dans la vie quotidienne, des divinités indigènes masculines et féminines côtoient le shivaïsme tel qu'on le rencontre à Dilberdjin, en Bactriane. Les Kouchans ne sont monothéistes ni dans leur approche de l'Inde, ni dans celle de l'Iran. C'est grâce aux routes qu'ils ouvrent que manichéisme iranien et christianisme nestorien remonteront jusqu'en Chine.

Kanishka bâtit une série de sanctuaires dynastiques, dont le plus spectaculaire, celui de Surkh Kotal, a nécessité des fouilles pendant une bonne douzaine d'années. Comme dans le domaine religieux, l'art kouchan est la fusion de traditions steppiques, helléniques, bactriennes, romano-parthes et indiennes. Il se partage entre un art dynastique – représenté, par exemple, par les sculptures très hellénisantes du palais de Khalchayan ou les portraits de



Au sommet d'une colline que l'on gravissait par une série de rampes (ci-contre), la terrasse sacrée de Surkh Kotal, près de la Drepsa des Anciens, comprenait trois temples, dont le principal était dédié à Kanishka le Victorieux (ou à la « Victoire de Kanishka ») et un autre au culte du feu.

Représentatifs du zoroastrisme à la veille de l'avènement de l'islam, les ossuaires (page de gauche, spécimen de Mollakourgan, VII^e siècle) recueillaient les os des défunts après qu'ils avaient été exposés aux bêtes sauvages. Leur décor en relief illustre les rituels en détail.

style iranisant de rois kouchans de Mathura ou Surkh Kotal – et l'art bouddhique.

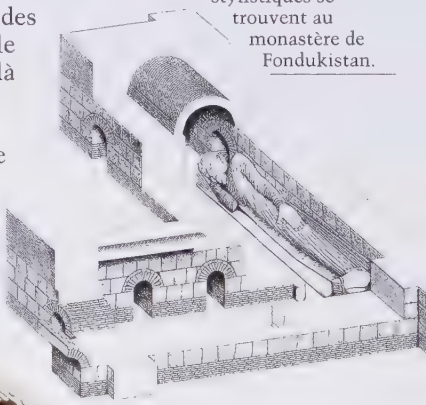
Bien qu'il ne soit pas une religion d'État, le bouddhisme balise, dès le I^er siècle, toutes les routes qui partent du Gandhara vers le nord-ouest : Hadda, Tapa Sardar, Bamiyan, Bactres, Dilberdjin, Dalverzine-tepe, Shahr-i Nau, Aïrtam, Adjina-tepe, Kara-tepe et Fayaz-tepe, près de Termez, et Balalyk-tepe. Merv, chez les Sassanides pourtant réputés hostiles à toutes les religions étrangères au zoroastrisme, devient un centre bouddhique du III^e au VI^e siècle. Boris Stavisky souligne que, contrairement aux premières hypothèses, le Tokharestan est moins un lieu de transit

La religion bactrienne a intégré l'iconographie grecque comme cette scène qui, selon Frantz Grenet, montrerait Iphigénie tenue par Chalchas ou Agamemnon.

du bouddhisme vers la Chine, qu'un cul-de-sac ou, plutôt, un foyer à part entière du bouddhisme. Les véritables itinéraires sont à l'est, le long des routes qui rejoignent le Turkestan chinois par les hauts cols de la Bactriane orientale ou quittent directement le Gandhara en direction du Karakorum et de Gilgit. On constate en effet que l'architecture des monastères et des stupas ne suit pas la route occidentale de Samarcande et du Ferghana au-delà de Derbent et des monts de Hissar.

Parmi les vingt-cinq centres hautement urbanisés identifiés sur le territoire kouchan figurent en outre Begram, Kampyr-tepe, en aval de Termez, et Takht-i Sangin, seul site à sanctuaire où le bouddhisme ne se manifeste apparemment pas.

Parmi les images du Bouddha découvertes à Adjina-tepe (VII^e siècle) figure un bouddha couché dans la position du nirvana, long de plus de 10 mètres (ci-dessous). Des analogies stylistiques se trouvent au monastère de Fondukistan.



Situés à un kilomètre au nord de l'ancienne Termez, Fayaz-tepe et Kara-tepe formaient aux premiers siècles de notre ère un riche centre culturel et religieux bouddhique. Monastères, stupas, hôtellerie, adduction d'eau depuis l'Amou-darya y ont été mis au jour. De Fayaz-tepe proviennent ce relief de calcaire appliqué sur un mur, représentant le Bouddha en méditation, assis entre deux moines, sous l'arbre de bodhi, du I^er ou II^e siècle (à gauche), et cette tête du Bouddha en argile stuquée polychrome du IV^e siècle (à droite).

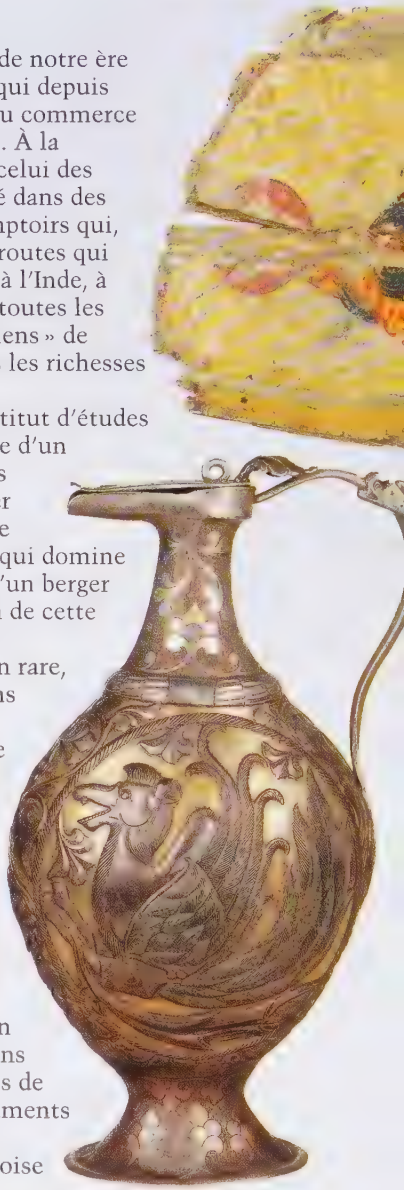
Les Sogdiens sur la route de la soie

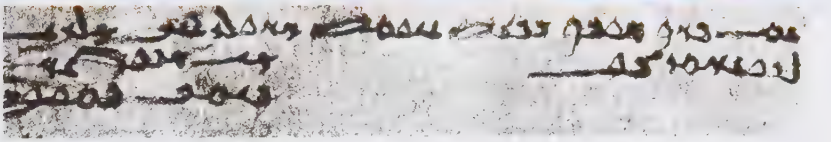
Après l'intermède nomade des débuts de notre ère se construit une nouvelle civilisation qui depuis Samarcande rayonnera sur les routes du commerce pendant un zénith long de trois siècles. À la différence des empires de l'Antiquité, celui des Sogdiens n'est pas un territoire confiné dans des frontières fixes, mais un réseau de comptoirs qui, d'une oasis à l'autre, court le long des routes qui relient la Sogdiane à la fois à Byzance, à l'Inde, à l'Indochine et à la Chine. Héritiers de toutes les civilisations précédentes, ces « Phéniciens » de l'Asie centrale en ont accumulé toutes les richesses et complexités jusqu'au VIII^e siècle.

En 1933 parvient du Kohistan à l'Institut d'études orientales de Leningrad la photographie d'un premier manuscrit de vingt-trois lignes de texte en langue sogdienne. Ce papier de soie a été découvert au printemps de l'année précédente sur le mont Moug, qui domine un défilé du Zérafchan, par la chèvre d'un berger tadjik. Selon les légendes, l'appellation de cette montagne, d'un noir verdâtre et où les troupeaux paissent dans une végétation rare, est liée aux mages *(moug)* présents dans la région avant l'arrivée de l'islam.

Une expédition lancée par Alexandre Freïman pendant l'automne 1933 permet en quinze jours de rassembler près de quatre cents objets. Ces trouvailles comprennent notamment des étoffes, des monnaies et, clou du trésor, soixante-seize manuscrits, tous sogdiens (à l'exception de deux documents en arabe et en turc).

Cette collection est la première à avoir été découverte par une expédition scientifique organisée spécialement dans ce dessein. Elle permet en même temps de confirmer l'identité sogdienne de documents portant une écriture identique, découverts auparavant dans l'aire chinoise



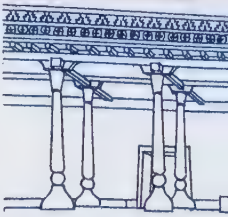


du Turkestan. Le déchiffrement de la langue nécessite un quart de siècle et la collaboration de nombreux iranologues, comme Alexandre Freïman, Vladimir Livshits, Olga Smirnova et Mikhaïl Bogolyubov.

Le contexte historique exact de la trouvaille est en revanche tout de suite identifié par Ignaty Kratchkovsky, grâce au texte arabe où l'on apprend que les archives ont appartenu au prince Dewashtich. Ce dernier, seigneur d'une principauté sogdienne du Pandj, a pris également deux années durant le titre d'*ikhshid* (« roi ») de Samarcande et de la Sogdiane. Afin d'échapper dans les années 720 à la vigilance des Arabes, Dewashtich se réfugie sur le mont Moug avant d'être capturé par le gouverneur arabe et crucifié comme rebelle.
Ce texte fait non seulement découvrir l'existence de cette principauté orientale de la Sogdiane, mais signale aussi que sa capitale est Pendjikent, dans le haut Zérafchan.

Le nom du roi de Pendjikent, Dewashtich, figure sur une lettre (ci-dessus), découverte dans les archives du mont Moug, que lui avait adressée Fatufarn, un de ses agents secrets.
C'est au roi en personne qu'appartenait sans doute le bouclier en bois et en cuir, à emblème de cavalier (en haut), trouvé au même endroit. Comme la peinture, la toreutique est un autre champ d'excellence de l'art sogdien, qu'illustre le chameau à queue de paon, peut-être symbole du dieu de la Victoire, décorant une aiguière du VII[e] siècle (à gauche).

La Pendjikent ancienne



Les trouvailles du mont Moug conduisent les archéologues vers Pendjikent, où des fouilles régulières sont entreprises à partir de 1947 et menées sans interruption jusqu'à nos jours. Sous la direction successive d'Alexandre Iakoubovsky, Mikhaïl Diakonov, Alexandre Belenitsky et Boris Marshak, ces fouilles mettent au jour toute la complexité de l'urbanisme d'une Pompéi sogdienne du IV^e^ au VIII^e^ siècle. Les monuments se répartissent notamment entre complexes cultuels, résidentiels et funéraires. Les sanctuaires relèvent d'une tradition architecturale ancienne bien connue en Bactriane. Les quartiers d'habitation sont ceux d'une aristocratie urbaine qui bâtit des maisons monumentales groupant parfois de nombreuses pièces sur deux ou trois étages. Dans la banlieue se dressent d'autres résidences et des nécropoles à caveaux funéraires.

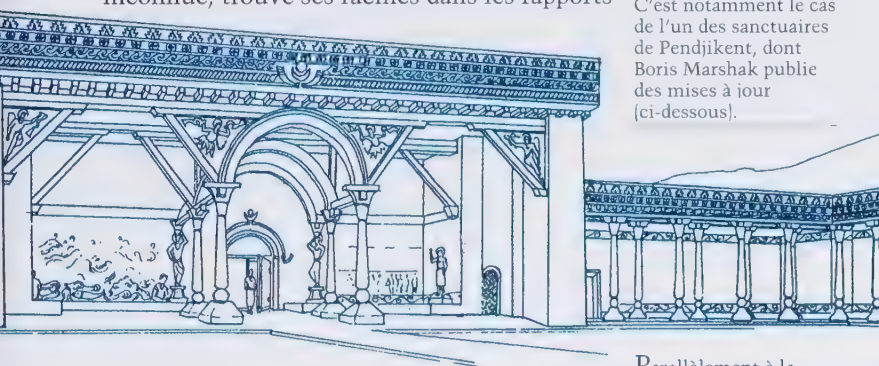
D'innombrables peintures murales, des boiseries sculptées et des statues monumentales sont découvertes et restaurées

systématiquement et à grands frais. La publication des monnaies, d'inspiration souvent chinoise, par Olga Smirnova inaugure le domaine de la numismatique sogdienne.

La peinture sogdienne

Depuis 1948, la célébrité de Pendjikent repose surtout sur ses trouvailles annuelles de peintures murales. Son iconographie, auparavant quasiment inconnue, trouve ses racines dans les rapports de la culture sogdienne avec les mondes indien et iranien. Plusieurs dizaines de sujets ont pu être identifiés par Boris Marshak dans la littérature sogdienne sacrée découverte au Turkestan oriental, à Turfan et à Dunhuang. Ces textes, recopiés par les manichéens des colonies sogdiennes, reflètent souvent les sujets populaires de la métropole. Dans la peinture on rencontre ainsi des versions du *Panchatantra*, l'histoire de la déesse Nana originaire de Mésopotamie, les voyages de Sindbad, des fables d'Ésope, des poèmes épiques d'Iran oriental relatant les exploits de Rostam, des contes et d'autres mythes purement sogdiens. Des exercices d'écoliers témoignent de l'enseignement spécifique de l'écriture.

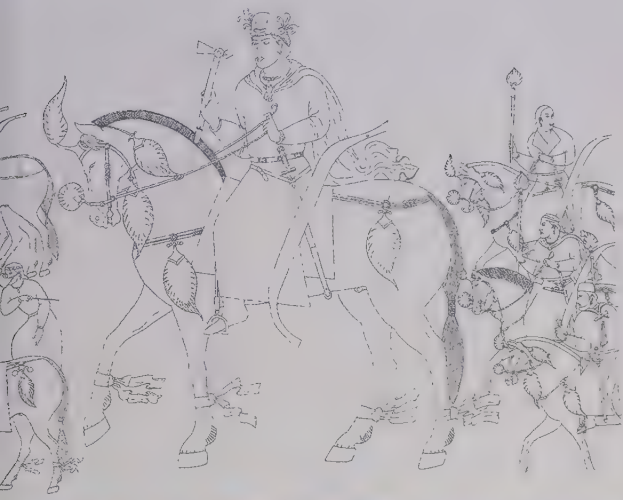
Le déchiffrement de l'iconographie de Pendjikent est la clé pour la compréhension de l'iconographie de la majeure partie des peintures sogdiennes et bactriennes découvertes à Varakhsha, Afrasyab et Dilberdjin.



Malgré leur caractère spectaculaire, les reconstitutions axonométriques régulièrement proposées par les Soviétiques ne sont que des hypothèses, car les opinions sur l'architecture ancienne progressent d'une décennie à l'autre. C'est notamment le cas de l'un des sanctuaires de Pendjikent, dont Boris Marshak publie des mises à jour (ci-dessous).

Parallèlement à la peinture murale qui imite l'effet de la tapisserie, la sculpture sur bois atteint, notamment dans les charpentes des édifices de luxe de Pendjikent, un haut niveau artistique, comme l'attestent des pièces conservées par carbonisation dans l'incendie d'une maison (à gauche). Sa conception plastique rappelle celle du stuc, déjà largement utilisé pour les monuments de prestige comme le palais de Varakhsha, et qui deviendra la technique dominante de la décoration pariétale islamique.

Aux premiers siècles de notre ère, la peinture murale est attestée pour l'essentiel dans la décoration des monuments religieux. Du Ve au VIIIe siècle, elle est partout présente, de Boukhara à Dunhuang. Dans la petite capitale qu'est Pendjikent, où elle sert en quelque sorte d'étalon pour l'époque, la peinture est dans toutes les résidences bourgeoises, de la plus aisée à la plus modeste. Dans la peinture à thèmes, les figures se meuvent sur fond neutre, de couleur rouge ou bleu lapis-lazuli. La perspective est souvent inversée, à la manière de l'art byzantin. Les dimensions des personnages sont proportionnelles à leur rang dans la hiérarchie et le relief des figures, rendu par un jeu d'ombre hérité de la peinture antique, est surtout réservé aux divinités et aux démons. La légende épique de Rostam qui décorait les murs d'une grande résidence, notamment un panneau figurant le héros en lutte contre des démons (ci-contre), paraît directement inspirée d'une version connue par un texte sogdien contemporain découvert au Turkestan chinois. Deux siècles après, Firdousi reprenait le même mythe dans son *Shah-nâme* (« Livre des rois »).



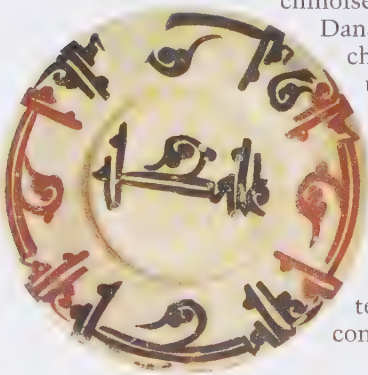
Vers 660, Varhuman, roi de Samarcande élu par ses pairs, tente de transformer le régime en monarchie héréditaire. À cette occasion, il commande aux meilleurs artistes la réalisation d'une peinture à sa gloire pour sa résidence d'Afrasyab. Complexes, les panneaux illustrent la fête du Nouvel An sogdien *(Nauruz)*. Face à l'entrée, le premier présente des cortèges d'ambassadeurs (du royaume bouddhique de Chaganian, des Coréens, etc.) qui s'approchent d'un personnage, disparu, qui trônait au sommet de la composition sous la protection d'une garde prétorienne turque. De ce fait, plutôt qu'une divinité, le personnage central pourrait bien être le roi en personne. Une autre paroi illustre la Chine, avec l'impératrice sur une barque et, en train de chasser, l'empereur dont les Sogdiens courtisaient la suzeraineté en cette période de menace arabe. Sur une troisième paroi se déroule une procession religieuse où le roi (à gauche, en grand) avance vers le mausolée de ses ancêtres. Dignitaires brandissant des instruments de culte et bêtes de sacrifice illustrent en détail les rites des sacrifices zoroastriens.

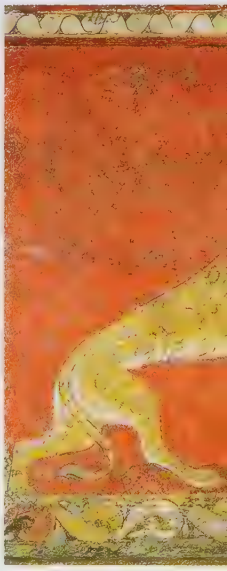
La rigueur et la méthode des fouilles constituent également la référence pour cette période dans les autres sites, comme Paykend, Djar-tepe, Kanka, pour ne citer que les plus connus.

Le bouleversement de l'islam naissant

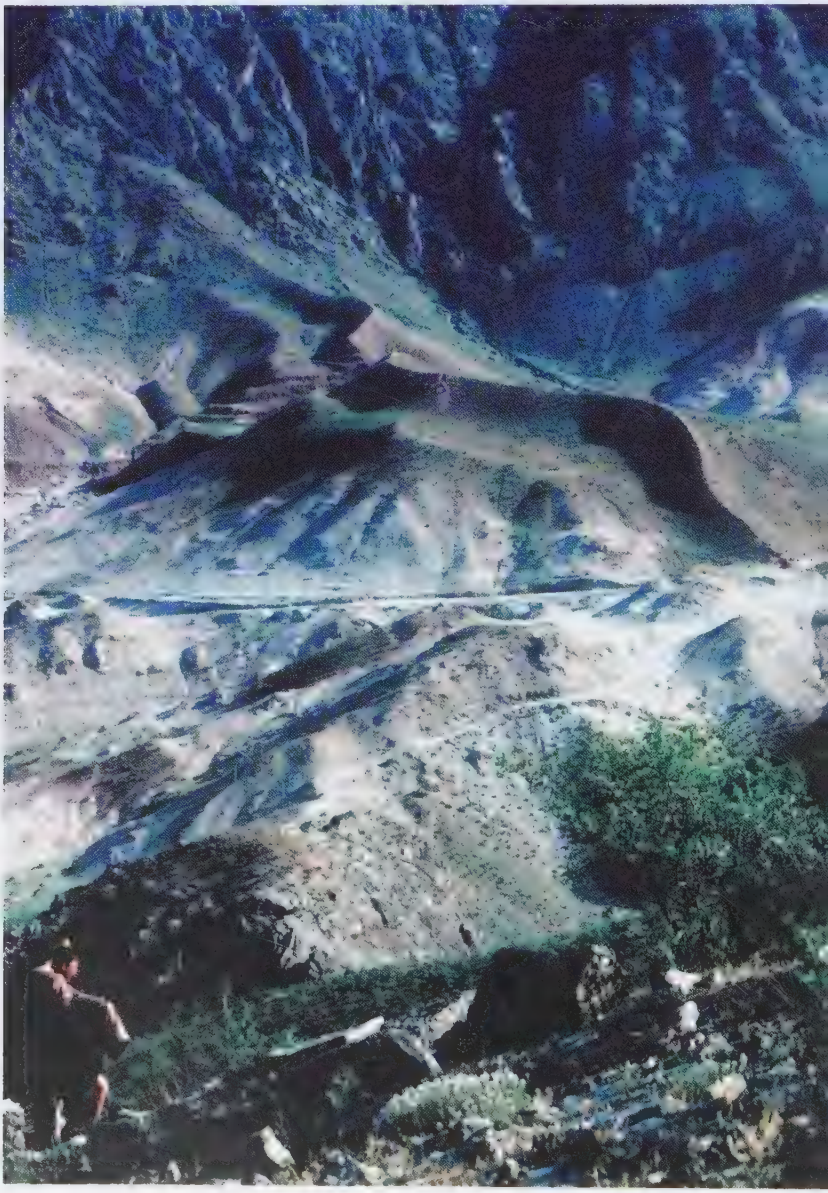
Le haut Moyen Âge est une période agitée. Sous une lointaine suzeraineté chinoise, les frontières se déplacent entre cités-États au gré des pouvoirs politiques ou militaires. Schématiquement, les Sogdiens contrôlent la zone des routes septentrionales de l'Asie centrale, les Sassanides, successeurs des Parthes, la partie occidentale, les Kouchano-Sassanides, les Chionites-Hephthalites et le royaume de Chaganian le Sud. La période sogdienne est aussi marquée par l'arrivée des Turcs venus de Mongolie, qui entrent dans l'histoire au VIe siècle et cohabitent désormais avec la souche iranienne indigène.

La domination des Arabes marque la fin du haut Moyen Âge préislamique. Cette césure majeure ne provoque toutefois pas une déchéance de l'Asie centrale, mais permet au contraire un renouvellement culturel et économique de haut niveau. Celui-ci ne vient pas seulement du Proche-Orient, mais aussi de la Chine. En effet, presque en même temps que l'avènement des Abbassides, vers 750, survient la bataille du Talas dans le Sémiretchie, où les Arabes éliminent définitivement toute velléité de suzeraineté chinoise sur la région. Dans sa déroute, l'armée chinoise abandonne une profusion d'objets précieux, ainsi que nombre d'artisans et de savants, qui vont permettre à l'Occident arabe de connaître mille secrets de la technologie chinoise, comme celui du papier.





Résidence des rois de Boukhara sur la route vers le Khorezm, Varakhsha est, entre le Ier et le XIIe siècle, un important centre de l'oasis. Découverts par V. Shishkin en 1938, avant Pendjikent, les peintures et les stucs étonnent tellement que l'on se refuse d'abord à les attribuer à l'époque pré-islamique. Les scènes de chasse de la « Salle rouge » (ci-dessus) et du porche stuqué de l'iwan (ci-contre) sont, aux VIIe-VIIIe siècles, les dernières grandes créations figuratives avant l'apparition de l'art ornemental islamique (à gauche, une assiette de Samarcande au décor stylisé, Xe siècle).



A la fin du XX^e siècle, l'archéologie centre-asiatique bénéficie de la pluridisciplinarité des approches, de l'internationalisation des groupes de chercheurs et du partage des informations. Chaque nouvelle étape de la compréhension conduit ainsi à une augmentation exponentielle de la connaissance d'un passé qui s'était profondément estompé.

CHAPITRE 6

L'ESPACE SCIENTIFIQUE SANS FRONTIÈRES

La chute des frontières, historiques (à l'image de la muraille gréco-sogdienne et kouchane de Derbent, entre Samarcande et Termez, à gauche) ou politiques, conduit à la multiplication des échanges. Hélas, les trafiquants qui pillent le patrimoine afghan (têtes de Hadda mises en vente au bazar de Peshawar, à droite) profitent aussi de la situation.

Divergences dans l'archéologie soviétique

Depuis la dissolution de l'Union soviétique en 1991, les républiques d'Asie centrale, devenues indépendantes, prennent en charge l'histoire de leur passé. Cette situation résulte d'un processus qui s'était déclenché bien avant, dans un monde où, tant du côté soviétique qu'occidental, la recherche s'était compartimentée en tendances et monopoles.

En 1970 fut fondé à Samarcande le premier institut d'archéologie de l'Asie centrale, institution qui matérialise l'indépendance de l'archéologie, discipline traditionnellement annexe et contrôlée par les instituts d'histoire (c'est encore le cas aujourd'hui dans les autres républiques, à Achkhabad, à Bishkek et à Duchanbé – sauf à Almaty, au Kazakhstan, où se trouve le seul autre institut spécialisé en archéologie de la région).

Le nouveau statut de l'archéologie, dont l'Ouzbékistan devient le leader dans la région, avait débuté lors du

Le département d'archéologie fondé à Tachkent par Mikhaïl Masson (ci-dessous), sur l'exemple de ceux de Moscou et Leningrad, constitue la première école régionale spécialisée. Ses élèves essaiment dans les autres républiques de l'Asie centrale, où se déroulent d'ailleurs aussi des processus analogues. Autonomie et décentralisation y favorisent la construction d'instituts modernes, tel celui de Samarcande (à droite, en haut), qui succède à un secteur de l'Académie des sciences fondé en 1943 par V. Shishkin, et permettent à leurs directeurs (A. Askarov, R. Suleïmanov et T. Shirinov) de collaborer avec des équipes occidentales.

rapprochement entre les chercheurs « locaux » et ceux du « Centre » dès l'« offensive archéologique » des années 1925-1941. Ce rapprochement se manifesta d'abord par la concentration des recherches à Leningrad (à Moscou vers 1970), puis dès les années 1920 par l'envoi en Asie centrale de vagues successives de scientifiques.

Les première vagues étaient composées d'enthousiastes envoyés par Lénine pour organiser l'université de Tachkent, puis de victimes des répressions staliniennes, comme le spécialiste d'architecture islamique Boris Zasypkin, le critique d'art Viacheslav Zummer, l'historien de l'art Lazar Rempel, le théoricien Fëdor Schmit, etc. Vint ensuite, lors de la Seconde Guerre mondiale, l'évacuation des forces vives et des ressources du pays vers la périphérie de l'Union soviétique. La multiplication de chercheurs locaux conduisit alors à la formation d'une école d'archéologie indépendante de Moscou et de Leningrad, que Mikhaïl Masson inaugura officiellement en 1940 par la création d'un département d'archéologie à l'université de l'Asie centrale à Tachkent.

Parmi les missions étrangères, la Mission archéologique franco-soviétique, puis franco-ouzbèke (MAFOuz) (en bas, ses membres en 1989, avec Frantz Grenet, à droite, et Roustam Suleïmanov, deuxième depuis la gauche), a entamé en Ouzbékistan un programme de recherche de longue haleine qui porte, entre autres, sur l'étude urbaine d'Afrasyab, l'eau et les remparts, ainsi que les quartiers résidentiels et officiels. L'aire sacrée préislamique de la ville haute, dans le périmètre de la grande mosquée du Vendredi, détruite par les Mongols, avait, selon la tradition, remplacé un « temple des idoles ». Parmi les monuments représentatifs du pouvoir politique également explorés, figurent les vestiges du palais dans lequel Alexandre avait tué Cléitos, et, plus à l'est, un ensemble palatial datant de la phase d'implantation arabe du milieu du VIIIe siècle.

En dépit des efforts de concentration des Soviets, l'espace archéologique de l'Asie centrale reste encore assez nettement divisé. Certes, la majeure partie des expéditions rassemblent des chercheurs de nationalités diverses, mais, dans les années 1960, l'école de Leningrad finit par dominer à Pendjikent, à Boukhara et au Sémiretchie, alors que celle de Moscou s'oriente plutôt sur Kara-tepe, Afrasyab et le Khorezm. L'école ouzbèke de Tachkent et de Samarcande travaille, quant à elle, au Turkménistan et en Ouzbékistan même. Le Kazakhstan est un cas particulier en cela qu'il est essentiellement étudié par des savants kazakhs.

Ce partage conduit à l'apparition de divergences d'ordre scientifique : on qualifie par exemple de « nationalistes » les hypothèses favorisant des développements historiques autonomes au détriment d'« influences extérieures », reflet de l'antagonisme entre le « Centre » et la « Périphérie ». La diversité des approches et des postulats de recherche, puis l'échec de la Perestroïka à la fin des années 1980, produisent pendant quelques années une rupture quasi totale entre les anciennes écoles « locales » et celles des capitales.

Takht-i Sangin et Kara-tepe sont deux sites majeurs de la rive droite sogdienne de l'Oxus : le premier au confluent du Wakhsh, au Tadjikistan (ci-dessous, les découvreurs Igor Pitchikian et Boris Litvinsky examinant une représentation de monstre marin en os) ; le second, près du confluent du Surkhandarya, en Ouzbékistan (en bas, grotte de monastère exploré par Boris Stavisky, au centre de l'image). Les missions, composites, reflètent les parcours des archéologues qui leur sont associés. Ainsi, formé à Tachkent, Litvinsky a participé aussi à des fouilles au Turkménistan avant de fonder le département d'archéologie et de numismatique de l'Institut d'histoire du Tadjikistan et de rejoindre l'Institut d'orientalisme de Moscou.

La diversification des équipes étrangères en Afghanistan

À la fin des premiers monopoles, le nombre d'expéditions augmente de manière décisive dès les années 1950 au sud de l'Amou-darya. Dans le contexte politique et stratégique de l'époque, la fouille d'Aï Khanoum, qui se trouve exactement sur la frontière du Tadjikistan soviétique, ne peut être entreprise sans l'accord du puissant voisin. Des archéologues soviétiques sont donc associés aux Français pour les deux premières campagnes de fouille de ce site, ce qui permet aux savants des deux rives de l'Amou-darya de nouer des liens scientifiques et personnels encore étroits de nos jours.

Depuis les années 1950, des instituts italiens, comme ceux de Rome et de Turin, ont abordé la périphérie des mondes iranien et indien. Ils ont étudié à Ghazni les monuments du bouddhisme ancien (Maurizio Taddei, en haut), avant de se concentrer sur la vallée du Swat, au nord du Pakistan (avec D. Faccenna et P. Callieri).

L'archéologie s'oriente vers des recherches de type régional. Alors que la DAFA s'engage essentiellement sur les sites de la Bactriane orientale, les Soviétiques entreprennent l'exploration de la partie occidentale de la région, à l'ouest de la rivière de Qunduz, où de grands sites, comme celui de Dilberdjin, sont dégagés. Les Britanniques entreprennent une fouille à large échelle dans le sud du pays, à Kandahar (1974).

Parallèlement aux travaux soviétiques de la rive droite de l'Amou-darya (Kara-tepe près de Termez, Dalverzine-tepe, Aïrtam), le réseau des sites indiens et bouddhiques de l'Afghanistan s'étoffe dans les années 1960, avec l'exploration et la restauration

du stupa de Guldara, la reprise des fouilles à Hadda, à l'initiative de l'Institut afghan d'archéologie, équivalent de l'Institut de Samarcande, sous la direction des archéologues afghans Shaïbaï Moustamindy et Zemar Tarzi. À Ghazni travaille une équipe italienne de l'Institut pour le Moyen et Extrême-Orient (ISMEO) de Rome. Ainsi sont désormais mieux connues les étapes suivies par le bouddhisme en direction de la Chine le long des grandes routes du commerce.

Fermeture de l'Afghanistan

À partir de 1979, la guerre d'Afghanistan interrompt toute recherche dans le pays. Jean-Claude Gardin, successeur de Paul Bernard, organise en 1982 la fermeture de la DAFA et de

L'interruption en 1978 des activités des archéologues à Aï Khanoum survient au moment même où ont lieu des découvertes majeures, comme les *papyri* grecs. Études et enseignement se déplacent vers les bibliothèques et les salles de cours, où, notamment, Paul Bernard (ci-dessous, à Aï Khanoum) consacre son magistère à l'hellénisme et aux civilisations orientales à l'École pratique des hautes études.

Les talibans pénètrent dans

sa riche bibliothèque (qui n'a été rouverte que vingt ans après). À l'instar des autres missions archéologiques, soviétiques comprises, qui ont interrompu leurs activités dans les mêmes circonstances, l'ensemble du matériel archéologique est remis aux autorités afghanes et au musée de Kaboul. Cependant, une série de colloques internationaux maintient vivaces les liens que des archéologues occidentaux et soviétiques ont auparavant noués

en Bactriane. Lorsque, douze ans après l'invasion soviétique de l'Afghanistan, l'URSS s'effondre et que se constituent les républiques indépendantes d'Asie centrale, un nouveau rapport de forces s'est instauré. Dès l'abandon des fouilles d'Aï Khanoum, les archéologues français avaient été l'objet d'accusations pour leurs liens passés avec des Soviétiques et le sont encore en pleine Perestroïka, une partie du public occidental demeurant difficilement acquis aux changements intervenus entre-temps.

Après avoir dominé durant de nombreuses années l'archéologie centre-asiatique soviétique, les savants russes

Dans le contexte actuel de l'Afghanistan, la recherche scientifique sur le terrain est très ralentie, mais les découvertes continuent. Alors que des polémiques se sont engagées sur un prétendu pillage organisé par l'occupant soviétique, d'innombrables trouvailles ont afflué sur le marché des antiquités. Les premières proviennent de fouilles clandestines de nécropoles bactriennes de l'âge du bronze. Les suivantes comprennent des trésors monétaires que le numismate Osmund Bopearachchi (ci-dessus, avec le grand trésor de Mir Zakah en cours de dispersion) tente d'inventorier avant leur éparpillement dans les collections privées.

faubourgs de Kaboul

perdent leur position privilégiée. Après une rupture momentanée, pendant la seconde moitié des années 1990, de la collaboration scientifique entre les institutions centre-asiatiques et celles de Moscou et de Saint-Pétersbourg, les relations reprennent ; les chercheurs russes reviennent, désormais avec le même statut que les Occidentaux parvenus entre-temps dans la région.

Les nouvelles forces de la coopération archéologique dans l'espace post-soviétique

Pour la première fois depuis l'époque prérévolutionnaire, l'indépendance conduit les républiques centre-asiatiques à s'ouvrir largement aux étrangers dans le dessein de s'affirmer sur la scène mondiale. Fortes de leur expérience dans les régions voisines (Afghanistan, Pakistan, Iran, Irak) et grâce à leurs collègues russes et centre-asiatiques, les missions étrangères entreprennent des programmes mixtes de longue haleine.

Le Tadjikistan et l'Ouzbékistan sont, dès les années 1980, les premières républiques à s'ouvrir

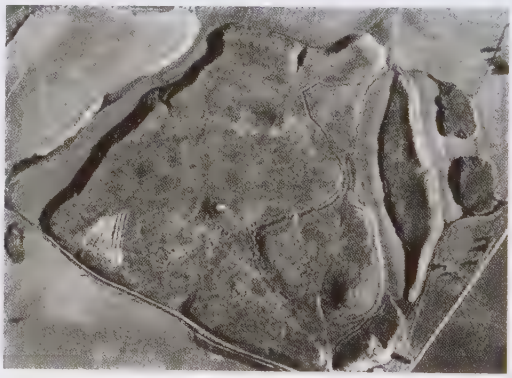
« Le passé est à la fois un enjeu de luttes et un élément constitutif du rapport des forces politiques », a écrit l'historien Jean Chesneaux. L'explosion de l'Histoire à Bamiyan en mars 2001 suscitera des questions aussi longtemps que l'iconoclasme d'État restera inexpliqué. Le geste est certes une offense pour tous les bouddhistes du monde. Mais, à travers les conséquences de la pauvreté et de son isolement sur le plan international, la dictature religieuse des talibans surenchérit en effaçant tout le passé de l'Afghanistan. L'exhibition avant sa disparition de l'une des plus célèbres statues de l'Asie centrale, celle de Kanishka Ier, fondateur de l'Empire kouchan, n'est qu'un épisode du drame des images. La destruction n'est pas totale : seul point positif, les présentoirs de la typologie céramique établie par Bertille Lyonnet et Jean-Claude Gardin au début des années 1980 ont subsisté dans les dépôts du musée de Kaboul (ci-contre). Ils contiennent encore apparemment les simples tessons sans valeur commerciale qui sont cependant les fondements de la datation des sites archéologiques de l'Afghanistan.

aux archéologues américains, japonais et européens. Le site proto-urbain de Sarazm, près de Pendjikent, analogue à celui de Shortugaï en Afghanistan, est exploré par une mission franco-tadjike. Intéressés par la recherche des origines du bouddhisme, les Japonais collaborent avec les chercheurs de l'Institut des Beaux-Arts de Tachkent à Dalverzinetepe, site déjà mondialement connu. Malgré la guerre civile qui sévit au Tadjikistan (1992-1997), les archéologues de l'Ermitage continuent l'exploration de Pendjikent avec leurs collègues tadjiks.

Invitée en Ouzbékistan depuis 1988, une mission archéologique franco-ouzbèke (MAFOuz) travaille à Afrasyab, à Koktepe, site de l'âge du fer ancien, et aux Portes de fer de Derbent, muraille-frontière monumentale récemment découverte sur la route de Samarcande à Termez. L'université polonaise de Poznan participe à un inventaire mondial des pétroglyphes du néolithique à l'âge du bronze. Une université de Sydney travaille en Karakalpakie, poursuivant en quelque sorte les travaux de l'expédition du Khorezm de Tolstov. Sur le bas Zérafchan, l'université de Rome explore une forteresse du haut Moyen Âge proche de Varakhsha, alors que l'Ermitage poursuit l'exploration de la ville de Paykend.

L'université de Berkeley reprend la carte archéologique du Kachka-darya, où elle fouille également les sites de l'antique Nautaka dans les environs de Shahr-i Sabz. L'Institut archéologique allemand participe à des fouilles sur le site proto-urbain de Djarkutan et sa nécropole. La ville de Termez est, avec ses environs, explorée par une seconde mission française. En revanche, les travaux des archéologues du musée des Peuples

Dès sa fondation à la charnière de l'âge du bronze et de l'âge du fer, Samarcande occupe la totalité du plateau d'Afrasyab. Ce gigantisme surprend tout d'abord, car il précède la formation des grands empires achéménide et hellénistique.



Il s'insère toutefois dans une phase indigène de l'histoire, quand apparaissent simultanément partout de grands ensembles urbains liés à l'irrigation. Alors qu'Afrasyab semblait mal se prêter à l'étude de cette période, écrasée par deux millénaires d'histoire, survient la découverte, 30 kilomètres au nord, de Koktepe, ville préservée par un abandon ancien et jumelle, en quelque sorte, de la première Samarcande (ci-dessus, vue aérienne de l'aire des grands monuments de Koktepe).

de l'Orient de Moscou à Kara-tepe ont été interrompus en 1994 après plus de trois décennies d'activité fructueuse, avant d'être confiés à une équipe japonaise.

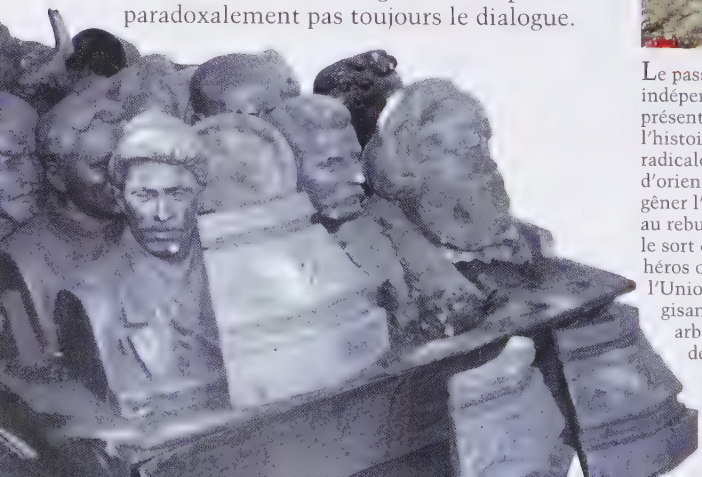
La mise au jour à Koktepe, à 30 kilomètres au nord de Samarcande, d'une tombe de princesse nomade, proche de celles de Tilla-tepe, complète la liste des découvertes faites dans le monde de la steppe au Kazakhstan (kourgane d'or d'Issyk et kourgane de Berel), ainsi qu'en Mongolie.

Au tournant de notre ère, Koktepe est depuis longtemps abandonné, quand des nomades d'origine scytho-sarmate utilisent les ruines d'un monument du début de l'âge du fer pour y ensevelir une princesse. Ayant échappé à diverses tentatives de pillage, la tombe nous est parvenue intacte (ci-contre et ci-dessous, la fouille de la MAFOuz en mai 2000) : vaisselle pour le banquet funéraire et victuailles pour l'au-delà, décor en or du costume de la défunte et objets de toilette, tel un miroir chinois, illustrent la position que les nomades occupaient entre la Chine, l'Inde et l'Occident.

Les recherches au Kazakhstan sont appuyées par d'autres missions occidentales, américaine au Sémiretchie, allemande dans le nord du pays, française pour les pétroglyphes. L'Institut d'archéologie d'Almaty travaille quant à lui sur la ville d'Otrar. Au Turkménistan, des missions italiennes prolongent les travaux de la JuTAKE et de l'Académie des sciences russe en Margiane et à Nisa. Une mission britannique reprend les travaux du site de Merv.

Vers les nouvelles synthèses historiques

Bien que moins densément réparties par rapport à l'époque soviétique, les missions occidentales, russes et japonaises constituent un nouveau jalon dans la résurrection du passé de l'Asie centrale. Leur présence est un facteur vital pour le maintien des institutions locales de l'archéologie héritées de l'URSS. Sous la direction de Pierre Chuvin, alors conseiller culturel de l'ambassade de France, un institut d'études consacrées à l'Asie centrale dans son ensemble (IFÉAC) est inauguré à Tachkent en 1993. Il témoigne, avec les missions diplomatiques et scientifiques, de l'importance de la région dans le nouvel échiquier mondial. Les publications scientifiques et de vulgarisation se multiplient, même si la diversité des langues ne simplifie paradoxalement pas toujours le dialogue.



Le passé n'est pas indépendant du présent. Quand l'histoire change radicalement d'orientation, il peut gêner l'actualité et finir au rebut. Tel semble le sort des anciens héros officiels de l'Union soviétique gisant au pied d'un arbre au musée de Termez (à gauche).

Les travaux des pionniers et ceux des grandes missions en Union soviétique et en Afghanistan ont mis au jour les vestiges majeurs de l'Asie centrale. La succession des civilisations centre-asiatiques se dessine chaque jour avec plus de précision, les « offensives » des années 1930 à 1980 ayant laissé place à une réflexion plus fine et plus complexe dans laquelle se rencontrent les multiples méthodes modernes de l'archéologie et de la recherche historique. Les réflexions menées depuis une vingtaine d'années produisent aujourd'hui des synthèses approfondies que favorise l'évolution de l'édition scientifique. L'histoire qui s'était estompée retrouve tout le brillant de son éclat étonnant.

Le refus d'un passé n'exclut pas le recours à un autre. Le rempart muséifié de la Maracanda hellénistique domine aujourd'hui un nouveau rempart dont le décor de faïences reproduit la peinture du roi Varhuman. Ainsi revit le souvenir de l'illustre passé commercial de Samarcande, maîtresse des routes transasiatiques.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130
Impressions de pionniers

134
Les démarches de l'archéologie

138
Politisation des approches

140
Origines grecques ou indigènes ?

144
Les disciplines associées à l'archéologie

146
Iconoclasmes d'hier et d'aujourd'hui

148
Chronologie

151
Bibliographie

152
Table des illustrations

156
Index

159
Crédits photographiques

Impressions de pionniers

L'Europe moderne redécouvre l'Asie centrale grâce aux voyageurs qui commencent à la sillonner systématiquement dès l'aube du XIX^e siècle. La fascination qu'exerce cette terre encore semi-légendaire provoque une floraison de textes parfois marqués par le charme des Mille et Une Nuits.

Vers Samarcande à tout prix

Pour se rendre dans ces régions au passé glorieux, les voyageurs sont prêts à surmonter les pires difficultés, à commencer par les moyens de transport.

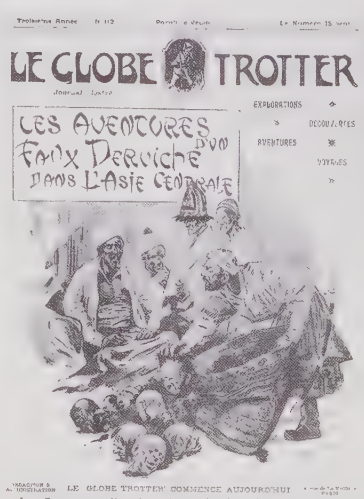
Abrité du soleil par une tenture de nattes [dans une charrette], j'aurais bien voulu m'établir paisiblement sur mon tapis ; mais les secousses violentes de notre véhicule, essentiellement primitif, rendaient ceci tout à fait impraticable. À chaque cahot, nous étions poussés malgré nous l'un contre l'autre, et nos têtes s'entrechoquaient comme les sphères d'ivoire sur le tapis vert d'un billard. Pendant les premières heures, j'eus littéralement le mal de mer, pire encore que je ne l'avais ressenti sur nos chameaux, dont l'allure, je dirais volontiers le tangage, m'inspirait jadis de telles appréhensions.

Arminius Vambéry,
Voyage d'un faux derviche en Asie centrale, 1862-1864, traduit par E. D. Forgues, Phébus, Paris, 1994

Terres de contrastes

La réalité ne répond cependant pas toujours à l'attente, car le contraste avec le monde connu est trop surprenant. Les palmiers manquent pour nourrir l'imaginaire des voyageurs trop habitués à certains clichés exotiques. Les impressions vont d'un extrême à l'autre.

Avec ses immenses plaines monotones et tristes, ses oasis fertiles et ses déserts mouvants, le Turkestan est bien le pays du contraste et du grandiose. Tout en lui touche à l'extrême : des montagnes géantes couvertes de glaciers ; de longs et prodigieux cours d'eau [...] ; des



Les Aventures d'un faux Derviche dans l'Asie centrale

rivières rapides et profondes [...] qui, après avoir arrosé de riches oasis, vont se perdre dans les sables. Par ailleurs, une végétation luxuriante ou rabougrie, selon les lieux, mais partout particulière au pays ; une faune, une flore variées, un climat très sec avec des chaleurs torrides et des froids parfois rigoureux. Tel nous apparaît le Turkestan dans son ensemble avec sa population tour à tour nomade ou sédentaire, ses immenses richesses encore inexploitées...

Joseph Castagné,
Les Basmatchis,
Ernest Leroux, Paris, 1925

Dans ces régions de difficile accès, où l'on s'explique que peu de voyageurs aient pénétré, on ne rencontre pas l'exubérance de végétation et de vie animale qui caractérise les pays tropicaux ; on n'a pas à noter les incidents de route, multiples et attachants, qui sont l'accompagnement forcé de voyages à travers les forêts vierges. On n'a pas non plus l'attrait de l'étude des intérêts individuels ou collectifs, et des questions économiques de la vie sociale, comme dans les pays qu'animent des civilisations populeuses, européennes ou exotiques. On n'a même pas, à défaut de l'animation que donne le spectacle de la vie, les impressions, monotones au dire de certains, mais profondes et valant bien la peine d'être cherchées, que suggèrent l'éclairement éblouissant, l'écrasante chaleur, et le grand silence tout vibrant de lumière, caractéristiques des déserts de l'Afrique et de l'Orient classique. [...] Les gens que l'on rencontre là-bas sont bien les descendants de ces Huns qui ont terrifié les races latines, et qui ont semblé des sauvages étranges même aux yeux des autres Barbares, déjà occupés, avant l'invasion de ces nouveaux venus, à détruire pierre à pierre le grand édifice romain. Ce sont bien les enfants de ces Hioung-Nou que les Chinois traitaient en réfractaires irréductibles et dont ils ont cherché à se séparer par une barrière infranchissable en construisant, dès une époque très reculée, le prodigieux rempart de la Grande Muraille.
Si, longtemps auparavant, en parcourant le Sahara, j'avais profondément senti la grande poésie de l'Islam, j'ai compris, aussi, en voyant les déserts de Tartarie, l'indifférence religieuse des Mongols. Ce n'est pas la contemplation, ce n'est pas le rêve qu'inspirent de pareils pays, c'est le néant. La morale qu'on y puise n'est pas celle de l'inaction, c'est celle de la mort.

Édouard Blanc,
« Notes de voyages en Asie centrale.
Du Ferghana en Kachgarie »,
La Revue des Deux Mondes, Paris, 1898

Il ne faut point croire que ces régions d'un aspect plat et uniforme manquent de poésie. Le steppe sec et poussiéreux en été et en automne, blanchi par la neige en hiver, est merveilleusement frais au printemps. Il est couvert de hautes herbes, émaillées de fleurs rouges, jaunes et bleues. Puis, quelle animation, quelle vie ! L'air est rempli du bourdonnement de myriades d'insectes. Des tortues innombrables font ondoyer les herbes ; le steppe ressemble à une immense surface mouvante. [...] Le printemps pare également les oasis de ses charmes ; le gazon, les arbres, les buissons sont d'un vert délicat dont les nuances différentes se marient si bien avec la fleur rose de l'amandier et la corolle écarlate du grenadier ; le pommier et le poirier sont en fleur ; le pistachier s'élève au milieu des jardins où croissent des melons succulents, qui firent les délices de Timour ; au milieu de ces mêmes jardins, des vignes forment d'épais taillis et des tonnelles presque séculaires qui enchantèrent Baber ;

autour des cités s'étendent à perte de vue des champs de sorgho qui atteignent une telle hauteur, que des hommes à cheval peuvent s'y cacher ; le blé y croît en abondance et partout le cotonnier montre ses pousses naissantes.

Charles-Eugène Ujfalvy, « L'influence du milieu sur les peuples de l'Asie centrale », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris,* séance du 16 juin 1887, G. Masson, Paris, 1887

L'Asie centrale en bleu

Les premières déceptions sont vite oubliées devant la somptuosité des monuments, le bleu de leurs manteaux en céramique et leur élan grandiose contrastent avec leur fragilité.

Les paysages, les lointains vaporeux, les cimes des montagnes, tout, jusqu'au costume des femmes et à la décoration des monuments, y exécute une sorte de symphonie dans la gamme du bleu. Depuis le bleu éclatant et splendide des faïences qui émaillent les façades des édifices jusqu'au bleu pâle du décor lointain des hauts sommets qui encadrent de tous côtés ce pays fermé et si longtemps inabordé par les profanes, depuis les eaux profondes et limpides qui dorment dans le creux des rochers au pied des cascades taries, que la fonte des neiges gonfle une fois par an, jusqu'aux turquoises qui émaillent à profusion les armes des habitants, les bijoux de leurs femmes, leur orfèvrerie de cuivre et même les ustensiles les plus usuels, toute la coloration dominante des objets de cette contrée a pour base le bleu.

Édouard Blanc, « Notes de voyages en Asie centrale. Du Ferghana en Kachgarie », *La Revue des Deux Mondes,* Paris, 1898

Voyage de Gabriel Bonvalot, 1886-1887.

Si l'on voulait comparer Samarkande à une ville du monde occidental, autant qu'on peut comparer une ville d'Orient à une ville d'Occident, c'est avec Rome qu'on lui trouverait le plus de ressemblances, au quadruple point de vue de son architecture, de ses dimensions, de sa situation topographique, étalée sur plusieurs collines, et du rôle qu'elle a joué dans l'histoire. Mais là s'arrête l'analogie : il faut tenir compte de la différence essentielle que créent entre deux villes l'éclatante lumière orientale, la fantaisie architecturale, si vivement colorée et si énorme en même temps qui caractérise les monuments des anciens pays du soleil, la vieille Asie comme l'antique Égypte, et enfin ce mélange d'histoire et de légende, de réalité et de mythe, que l'on retrouve constamment dans tout ce qui touche à l'Orient.

Édouard Blanc, « Notes de voyages [...]. Samarkand », *La Revue des Deux Mondes,* Paris, 1893

Une mosaïque de peuples

La diversité de la population fascine également les voyageurs.

Un étranger n'a qu'à s'asseoir sur un banc du Reghistan [à Boukhara] pour connaître les Ouzbeks et la population de Boukhara. Il peut y converser avec

des naturels de la Perse, de la Turquie, de la Russie, du Turkestan, de la Chine, de l'Inde et de l'Afghanistan. Il y rencontrera des Turcomans, des Calmouks et des Kirghiz des déserts voisins, ainsi que des habitants de pays plus favorisés du ciel. Il peut observer le contraste que lui offrent les manières polies des sujets du grand roi, et les usages grossiers d'un Turc nomade. Il peut voir des Ouzbeks de toutes les contrées du Mavar-al-Nahar, et spéculer, d'après leur physionomie, sur les changements que les temps et les lieux produisent dans une famille du genre humain. L'Ouzbek de Boukharie, d'après son mélange avec le sang persan, n'est reconnu que difficilement pour un Turc. Les Ouzbeks du Kokhand, contrée voisine, ont subi moins d'altération, et les naturels de la Khivie, l'ancien Kharism, ont encore une rudesse de traits qui leur est particulière.

Alexandre Burnes, *in* Michel Jan, *Le Voyage en Asie centrale et au Tibet,* Robert Laffont, Paris, 1992

La société nouvelle

Ella Maillart est l'un des rares voyageurs occidentaux témoins de la soviétisation du Turkestan en 1932. Ainsi évoque-t-elle ses dernières journées en Kirghizie.

Soultann Gasyeva que je viens de quitter, petite rédactrice au Kolkhose Tououssou, je pense à toi et à tes camarades komsomols. Tête ronde serrée dans le mouchoir blanc noué sur la nuque, face pleine aux reliefs presque nuls – seul le bout du nez épaté saille un peu – joues larges depuis le coin de la bouche ferme jusqu'au sommet des pommettes évasées, je comprends maintenant le regard amusé avec lequel tu m'observais. Au milieu de ton teint safran, ton œil très noir brillait ; de ton deuxième iris éloigné de moi, je ne voyais qu'une moitié : il était caché par cette étrange paupière asiatique que tu as, dont la peau arquée surplombe, tendue depuis le coin de l'œil.

Tu pensais : « Que comprendra-t-elle de notre vie, celle-ci qui dit venir de si loin, d'une ville où il y a des millions d'habitants ? Que sait-elle de la vie dont je viens ? De ce travail incessant sous lequel ma mère et mes sœurs s'usaient ? »

Maintenant j'ai compris. Tu pressentais que le monde n'était pas seulement fait de plaines désolées comme celles qui t'entouraient. Aussi, lorsqu'il y a trois ans tu entendis parler d'écoles ouvertes à tous, tu quittas la Syrte et la yourte pour venir à Karakol.

[…] Depuis, tu as pris conscience du monde […]. Tu es allée chez les tiens, avec ton enthousiasme de néophyte tu les as convertis au collectivisme […]. Jadis, j'imagine, le tirailleur sénégalais à son retour chez lui devait jouir d'un prestige analogue au tien, Soultann. C'est l'avènement du barbare technifié, de l'homme chauffeur ; et l'auto vulgarisée fera la ruine de l'Européen.

Vous autres, filles Kirghizes, cela tombe sous le sens que vous êtes les piliers du nouveau régime, aussi longtemps qu'on respectera les promesses qui vous ont été faites […].

Contraste grandiose […]. Les nomades sous l'éternelle tente de feutre, les casernes ouvrières de Tachkent ; les musulmanes voilées, leurs sœurs à l'usine, ouvrières de choc ! Ruines de Tamerlan, autour desquelles le prolétariat asiatique se forme pour édifier le socialisme.

Ella Maillart, *Des monts célestes aux sables rouges,* Grasset, Paris, 1934

Les démarches de l'archéologie

L'archéologie ne débute pas comme une discipline en soi. Tous les gens cultivés du XIX^e siècle, des militaires aux botanistes, la pratiquent, en constituant parfois des collections importantes. Leurs efforts, très dispersés, constituent les premiers jalons de l'archéologie en tant que science à part entière. Les années 1920 à 1960 permettent la réalisation de progrès décisifs grâce à des approches scientifiques plus méthodiques et mesurées.

De la séduction aux interrogations

Avec les premières approches se posent des questions d'abord naïves, puis de plus en plus complexes. Et il faut parfois attendre un siècle pour avoir des réponses.

Qui étaient les contemporains et les occupants successifs des nombreuses villes ? À quelles différentes races peuvent-ils avoir appartenu ? D'où sont-ils arrivés dans ce pays ? Quelles ont été leurs civilisations et quels sont leurs relations avec les autres civilisations et avec le monde moderne ? Telles sont nos questions, auxquelles on peut répondre sur une étendue plus ou moins grande par l'étude des résultats des fouilles et à la lumière concentrée des sciences comparées de l'archéologie, l'ethnologie, des langues et des survivances dans les arts et coutumes ; les réponses à quelques-unes de ces questions se trouvent profondément ancrées dans les couches humaines du monde ancien.

Raphael Pumpelly,
Explorations in Turkestan,
Carnegie Institution Publications,
Washington, 1905

Prospections et romantisme

Les prospections archéologiques en Asie centrale sont aussi aventureuses que les premiers voyages, et aussi pleines de romantisme devant l'inconnu.

Le désert qui encadre l'oasis du Khorezm à l'est et à l'ouest est bien bizarre. Parmi de lourdes chaînes de sable, entre les crêtes des dunes, sur les sommets désertiques des contreforts de toutes les couleurs du Sultan-uiz-dagh, dans les précipices de l'Oustiourt, sur les surfaces rosâtres des sols d'argile desséchée [*takyrs*], partout, sur des centaines de milliers d'hectares, on voit les traces de l'activité humaine. [...] Ce sont parfois des villes mortes entières, des villages, des forteresses, des châteaux. Dominant des canaux asséchés balayés par les vents et encombrés de sable, les ruines de leurs murs sombres percés de meurtrières, leur tours redoutables, les linteaux de leurs portes en forme d'arcs ou en pointe, se dressent jusqu'à dix, douze, voire même vingt mètres de hauteur.

Jamais je n'oublierai l'impression que j'ai ressentie le jour où, après un difficile

passage à travers les sables, nous sommes parvenus, mon compagnon photographe kazakh et moi-même, sur le plateau argileux d'Angka-kala. Aux pieds de nos chameaux [...] s'étendait un plateau lisse complètement disséminé de céramiques antiques à enduit pourpre. Au-dessus se dressait un massif carré de maçonnerie en brique crue percée de meurtrières en forme de flèches. Des tours rectangulaires défendaient les angles et le milieu de chaque côté.

La forteresse qui se dressait ici depuis plus de quinze cents ans ne semblait avoir été abandonnée que la veille [...]. Le feu cramoisi du coucher de soleil embrasant la moitié de l'horizon présageait une tempête de sable pour le lendemain. À l'ouest, au-delà des crêtes des lourdes dunes, les silhouettes noires d'innombrables tours, maisons, forteresses se découpèrent dans la mer pourpre de lumière. Cela ressemblait à une ville très peuplée. [...] Mais le silence de mort du désert avant la tempête m'entourait. Ce monde, autrefois créé par l'homme, était mort. Châteaux, forteresses, villes et habitations étaient devenus le domaine des corbeaux, des lézards et des serpents.

Ce sentiment féerique, cette impression de mirage, que l'on oublie facilement dans le feu du travail et dans la vie quotidienne du camp, revient de manière immuable lors des prospections solitaires. [...] Mais de ces contes il fallait faire de l'histoire. Il fallait apprendre à lire le livre du Khorezm mort.

Sergueï Tolstov,
Khorezm ancien,
Université nationale, Moscou, 1948,
traduit du russe par
Svetlana Gorshenina et Claude Rapin

Des méthodes de travail à inventer

Les premiers archéologues doivent éviter la fascination pour les beaux objets et les beaux monuments, comme le réalise Foucher à Bactres en 1924-1925.

Les résultats furent assez décevants, comme il l'admit franchement lui-même en toute simplicité. Pourquoi ? Il choisit pour cette opération le point le plus haut du tell le plus élevé qui représentait la citadelle de cette vaste cité, et creusant en profondeur mètre après mètre, mit au jour les ruines d'une mosquée assez moderne et de bains turcs ! Il faut admettre que dans une cité avec une enceinte de onze kilomètres, il y avait assez de place pour se tromper. Foucher lui-même s'exclama : Nous nous sommes comparés, ma femme et moi, à deux fourmis envoyées dans les profondeurs de la jungle autopsier le cadavre d'un éléphant. Mais pourquoi parmi tous les choix possibles choisit-il le sommet le plus élevé de la citadelle ? Dans une lettre adressée à son correspondant parisien, il nous donne la réponse : Parce qu'on ne peut échapper au pouvoir magique des noms, et vous-même, si j'avais pu vous consulter de loin, et que je vous eusse demandé, comme dans Hernani : Par où commencerai-je ? vous m'auriez incontestablement répondu : Par l'Acropole. La puissance magique des noms ! Quelle raison superbement française pour se plonger dans l'endroit de tout Bactres qu'un fouilleur moins délicatement sentimental aurait fui sans hésiter : l'unique point très élevé que l'on pouvait s'attendre à voir occupé par les bâtiments les plus tardifs et les mieux connus du Moyen Âge.

Mortimer Wheeler,
in Françoise Olivier-Utard,
Politique et archéologie, Paris, ERC, 1997

Accélération des découvertes

Dès les années 1930, l'URSS encourage l'archéologie sous toutes ses formes, tant pour les fouilles de longue haleine que pour les fouilles d'urgence. Les budgets débloqués sont comparables à ceux des plus grandes expéditions occidentales en Orient. Contrairement au cas de l'Afghanistan, les archéologues soviétiques sont suffisamment nombreux pour couvrir tout leur territoire.

Les archéologues soviétiques reçurent sur l'Asie centrale un fort mince héritage. [...] Pour remplir les vides sur la carte des antiquités et combler le retard vis-à-vis des études médiévales allées loin en avant, les recherches devaient prendre ici un rythme plus rapide que dans les autres parties de l'URSS. Grâce à la planification et à l'organisation judicieuse des travaux, on réussit à reconnaître rapidement des territoires très étendus. Les missions ont parcouru des dizaines de milliers de kilomètres, ne négligeant ni les déserts sablonneux des rives caspiennes, ni les glaciers du Tian-chan, de l'Alaï et du Pamir. Les limites chronologiques de l'archéologie en Asie centrale se sont très étendues à travers les vingt dernières années. Au lieu de huit ou dix siècles de civilisation qui faisaient le fond des études précédentes, on y connaît maintenant des documents échelonnés sur 50 millénaires, à partir du Paléolithique jusqu'à la Féodalité.

Alexandre Mongait,
L'Archéologie en URSS,
Éditions en langues étrangères,
Moscou, 1959

Inventaire des trouvailles avant leur envoi à Tachkent (canal du Ferghana).

Gigantisme et enthousiasme

En 1939, les fouilles d'urgence menées au grand canal du Ferghana, creusé en quarante-cinq jours seulement, sont parmi les plus spectaculaires. Sur 265 kilomètres de longueur, les chantiers du canal ressemblent à une véritable fourmilière et progressent dans l'enthousiasme. Des melons et des galettes traditionnelles sont offerts par tonnes. Deux mille artistes et musiciens animent des spectacles. Sept cents médecins se chargent de la santé des paysans. Le soir fonctionnent mille sept cents écoles temporaires d'alphabétisation. Douze écrivains rédigent des panégyriques. Des haut-parleurs, décorés de drapeaux rouges, d'affiches et de portraits, transmettent musique et nouvelles sur l'avancement des travaux du canal. Les archéologues travaillent jusqu'à l'épuisement et dorment là où les surprend la nuit. Ils distribuent des récompenses aux découvreurs et enregistrent tout. L'emballage des objets prend des heures. Le solde est distribué aux écoles de la région. Malheureusement, un incendie accidentel anéantit une partie importante des résultats de ce travail titanesque. Seuls les objets spectaculaires, déjà déposés au Musée d'histoire de Tachkent échappent à la destruction. Parmi ces derniers figure

un grand chaudron scythe, source d'une fierté particulière :

Escorte du soleil
Des bouquetins sautaient,
Les Scythes en éveil
Des feux leur dédiaient.
Et ce monstre d'airain
Sous tant de lœss enfoui
Avec mille parpaings
Le canal l'a transmis !

Mikhaïl Masson,
Souvenirs d'un archéologue d'Asie centrale,
Comité du patrimoine, Tachkent, 1976,
traduit du russe par L. Napatchev

Sauvetage des peintures de Pendjikent

L'État fournit les moyens nécessaires au développement technologique de la restauration des peintures murales, par exemple à Pendjikent, la Pompéi de l'Asie centrale.

Quand, au cours des premières fouilles de Pendjikent en 1947, des fragments de peintures murales commencent à apparaître, Iakoubovsky se rappelle alors comment les trouvailles de Samarcande ont péri au moment de leur découverte en 1913. En effet, ces peintures avaient commencé à se décomposer dès leur apparition et seule une esquisse faite au cours des fouilles a permis d'en conserver le souvenir. La préservation des peintures de Pendjikent doit beaucoup aux restaurateurs de l'Ermitage, notamment à P. Kostrov. Arrivé à Pendjikent, ce grand spécialiste plein d'enthousiasme élabore une procédure complexe de restauration : usant alternativement d'un scalpel pointu et de pinceaux, les techniciens dégagent les peintures centimètre après centimètre en les humectant de produits chimiques. Les opérations suivantes, encore plus

Restauration des peintures murales à Pendjikent.

compliquées, consistent à détacher les fragments des parois avant de les envoyer en fragments séparés vers un traitement plus poussé dans les ateliers de restauration de l'Ermitage.

Aucune précaution n'est inutile, car même sous le toit du musée, un danger très grave menace les peintures : on comprend alors que les murs des édifices de Pendjikent sont infiltrés de sels souterrains qui, lors des fouilles et sous l'effet des variations d'humidité et de température, remontent à la surface des enduits. Les sels suintent par chaque fissure, se transformant cristal après cristal en ramifications microscopiques qui menacent de déchirer la surface colorée jusqu'à la destruction des peintures. Les chimistes viennent au secours des restaurateurs en construisant un laboratoire de dialyse dans l'atelier de Kostrov. Ils mettent en place un équipement spécial qui, faisant passer un courant électrique dans les peintures, retire les sels sans que le support ne subisse le moindre dommage.

Boris Stavisky, *Entre Pamir et Caspienne,*
Nauka, Moscou, 1966,
traduit du russe par
Svetlana Gorshenina et Claude Rapin

Politisation des approches

Dès le XIX^e siècle, les idéologies côtoient les préoccupations scientifiques. Lors du partage du monde après la révolution de 1917, les camps antagonistes socialiste et dit «bourgeois» ou «libre» élaborent chacun leur propre vision du passé, parfois contradictoire, qui répond plus ou moins profondément à leurs objectifs stratégiques. Le degré de politisation de la science s'estompe avec le temps. Des ponts finissent par se créer entre les anciens ennemis.

À la recherche des origines

Au XIX^e siècle, Occidentaux et Russes cherchent leurs ancêtres en Asie centrale, car ils croient que c'est de là que sont partis leurs aïeux aryens, emportant avec eux certaines facultés de langage, des croyances et d'autres aptitudes dont les traces seraient encore visibles. En inaugurant le Cercle d'amateurs de l'archéologie du Turkestan (TKLA) dont il est le président d'honneur, le baron Alexandre Vrevsky, général-gouverneur du Turkestan, prononce un discours sans ambiguïté sur les objectifs des recherches archéologiques à mener dans la région.

On pense généralement que l'Asie centrale, c'est-à-dire les actuels Afghanistan, Balkh, Merv et d'autres lieux voisins, fut le berceau de la grande race aryenne. Les anciens Aryens, dont la culture était pour son époque hautement développée, ont été contraints d'émigrer, afin de trouver de l'espace pour vivre plus librement. Ces mêmes lieux virent déferler des hordes sauvages de peuples d'Extrême-Orient, qui effacèrent les traces de la culture aryenne, alors que nos ancêtres s'établissaient en Europe. À présent, le destin nous a conduits – nous, les Aryens – en ces lieux mêmes, d'où sont autrefois partis nos ancêtres. Pour cette raison, nous avons le devoir sacré de réunir et de conserver les monuments historiques de ces contrées où, jadis, fleurissait la culture aryenne que nous sommes appelés à rétablir.

Inauguration du TKLA, le 11 décembre 1895,
Parcev, Tachkent, 1895

Un patrimoine à préserver

Après la révolution d'Octobre, le problème aryen n'est plus d'actualité. Les efforts des bolcheviks se focalisent sur la protection du patrimoine, plutôt que sur l'archéologie. Le responsable du Comité du patrimoine cherche à attirer l'attention des ministères clés sur les monuments dont l'état est jugé très grave depuis le XIX^e siècle.

Pour les musulmans de l'Asie centrale, [ces monuments] représentent une sorte de Mecque, d'autant plus que chez les

peuples du Turkestan il n'y a pas d'autres types de patrimoine. L'extrême pauvreté des témoignages relatifs à la littérature, à la musique et aux autres domaines artistiques nécessite une attention particulière à l'égard des seules valeurs incontestables qui restent encore aux peuples de la République du Turkestan. Leur perte serait une véritable catastrophe nationale. Cette lourde tâche de sauvegarde repose sur nos épaules. Je me permets de faire savoir ouvertement qu'à la suite de la Révolution il aurait été préférable de ne pas toucher à ce problème, mais qu'aujourd'hui les responsables du pouvoir soviétique que nous sommes, nous sommes chargés de préserver ces monuments d'une destruction totale. Devant la catastrophe qui s'approche, nous ne pouvons pas nous laver les mains et nous retirer sous le prétexte qu'il n'y a aucun moyen financier. Il faut absolument trouver des ressources financières. En dehors de toutes les autres motivations, c'est pour la République soviétique surtout une question d'honneur, car des destructions seront lourdement reprochées au pouvoir soviétique par les Musulmans et provoqueront les sarcasmes de l'Occident.

Dmitry Netchkin, lettre inédite, 1921, Archives centrales de la République d'Ouzbékistan, traduit du russe par Svetlana Gorshenina et Claude Rapin

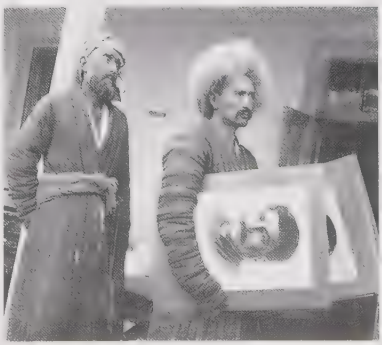
Frontières scientifiques

La scission entre scientifiques soviétiques et occidentaux conduit à des diatribes entre écoles où chacun semble avoir trouvé sa propre vérité, incompatible avec celle des autres.

En suivant les consignes du Parti, les savants soviétiques tendent à glorifier le rôle des civilisations indigènes et à minimiser l'apport occidental en Asie. [...] Si les Occidentaux reprochent aux savants soviétiques une obédience qui comporterait un manque d'objectivité et de liberté scientifiques, les archéologues soviétiques font à leurs collègues occidentaux le même reproche. Selon eux, l'archéologie « bourgeoise », servante docile de l'impérialisme et du racisme, tendrait à exagérer l'importance des races et des migrations ; elle se limiterait en outre trop souvent à la description des faits, ainsi qu'à la chasse aux trésors et aux œuvres d'art.

[...] Les archéologues occidentaux, trop imbus de leur civilisation, eurent parfois d'autant plus tendance à minimiser l'apport des investigations soviétiques qu'ils ne les connaissaient pas, en partie pour des raisons de langue. En fait, ces travaux représentent un enrichissement et un élargissement précieux de nos connaissances et il importe de les examiner avec une sérénité scientifique, dépouillée de l'européocentrisme traditionnel.

Grégoire Frumkin, *Archéologie soviétique en Asie*, Berne, 1959



Le photographe Max Penson saisit le moment de l'entrée de l'Asie centrale dans le communisme, années 1930.

Origines grecques ou indigènes ?

Les vestiges bien reconnaissables de la période islamique sont les premiers atteints par la pelle des fouilleurs. Avec le temps apparaissent des objets originaires de civilisations plus anciennes dont on a entendu à peine parler. Définir leur genèse et leur place dans l'Histoire est une préoccupation majeure résolue de manière variable. L'hellénisme est un exemple parmi d'autres.

L'art gréco-bactrien : « une planète inconnue »

Le moment est venu de tenter de dire ce qu'a pu être le développement de l'art grec et des arts hellénisés qui lui ont succédé, dans l'Orient non méditerranéen, depuis la conquête d'Alexandre, qui marque l'origine de ce développement, jusqu'à l'avènement des Sassanides, qui en marque, selon nous, le terme naturel. Parce que, durant ces longs siècles, l'art monétaire est le seul dont nous puissions suivre l'évolution avec continuité, – parce que notre connaissance des autres arts reste extraordinairement maigre, dispersée, incertaine, la tentative est prématurée, il importe de le redire. Fallait-il donc renoncer ? La prudence y incitait. Mais le lecteur d'aujourd'hui ne mérite-t-il pas que l'on songe à lui ? Et, s'il n'est pas possible de lui offrir des certitudes, n'est-il pas utile, du moins, de définir, pour lui, les principaux problèmes que l'on voudrait pouvoir résoudre, d'esquisser pour lui, à titre de conjecture, un tableau d'ensemble ? Que le lecteur de l'avenir, instruit par de nouvelles découvertes, veuille bien nous être indulgent, et se souvenir que ces pages ne lui étaient pas destinées. […]

Sur le rôle historique des Grecs dans l'Asie continentale, quel jugement porterons-nous en définitive ? Dans une première période, comme les Européens de l'âge des Grandes Découvertes, auxquels ils ressemblent tant, les Grecs ont fait œuvre de conquérants, de colonisateurs. Ils ont pu considérer leur domination politique comme l'essentiel de leur œuvre, de sorte que, lorsqu'elle s'est effondrée, ils ont pu croire qu'elle ne laissait rien après elle : de là la conception qui s'impose aux penseurs de l'époque hellénistique tardive, et dont nous restons inconsciemment tributaires, d'un monde civilisé borné à la Méditerranée romaine. C'est à notre époque qu'il était réservé de discerner peu à peu combien cette conception était simpliste et insuffisante, et que l'effet majeur de l'expédition d'Alexandre dans l'Asie continentale, des pays de l'Euphrate jusqu'à ceux de l'Oxus et de l'Indus, n'est pas d'y avoir implanté d'éphémères États grecs, mais d'y avoir implanté la civilisation grecque, avec des conséquences profondes et durables. […]

Dans l'Ouest c'est un problème aujourd'hui fort débattu que de savoir quelle a été l'action des arts de l'Orient

gréco-iranien sur l'art de la Basse Antiquité romaine, et notamment de décider si la tendance de plus en plus marquée de cet art à faire place, dans les compositions narratives, à la présence de figures frontales est due à l'exemple du précurseur parthe, ou n'est que l'effet de l'évolution de la société et de l'État vers l'autoritarisme, et de l'inclination croissante des esprits à la mystique. Mais quelle que soit la solution de ce problème que retiendra l'avenir, on ne saurait contester que les arts de la Méditerranée et de l'Occident ne soient, à la fin de l'Antiquité et au Haut Moyen Âge, fortement orientalisants. [...]

Les arts de l'Orient hellénisé sont ceux d'un Orient renouvelé par la Grèce, mais c'est en tant qu'arts orientaux qu'ils doivent être appréciés. Si nous voulons, dans l'histoire générale des arts, faire la place qui leur revient aux iwâns de Hatra, au linteau à l'aigle de Palmyre, à la statue de Bêl à Hatra, à la statue de Shami, aux peintures murales de Doura, sachons oublier les normes du Parthénon et les chefs-d'œuvre de Phidias ou de Lysippe. En ce qui concerne le passé, c'est par rapport aux arts de l'Ancien Orient, sur le sol duquel les arts de l'Orient hellénisé sont nés, que l'historien tentera de juger ces arts, leur nouveauté, leur qualité. Et pour ce qui est de l'avenir c'est en songeant aux arts de Byzance, de l'Islam, et de l'Occident roman qu'il mesurera leur rayonnement.

Daniel Schlumberger, *L'Orient hellénisé*, Albin Michel, Paris, 1970

Je me sens en quelque sorte dans la situation d'un astronome qui, croyant qu'il a découvert des caractéristiques inexpliquées dans l'orbite d'une planète, décide qu'elles ne peuvent être prises en compte qu'à travers l'existence d'une autre planète. Cette autre planète, l'art gréco-bactrien, est encore cachée quelque part sous l'horizon bactrien.

Daniel Schlumberger, « The Excavations at Surkh Kotal and the Problem of Hellenism in Bactria and India », *The Proceedings of the British Academy*, 1961

Entre autres sites, la découverte de Khaltchayan permet aux Soviétiques de défendre la cause du développement local de la culture bactrienne.

L'art de la Bactriane n'est pas une branche provinciale de l'art classique, ni un reflet de la civilisation gréco-romaine à la périphérie de l'Œkoumène antique. Il est le fruit organique d'une civilisation propre née sur le sol de la Bactriane au cœur du continent asiatique, à la charnière de la culture de l'Orient hellénisé et de l'Asie scythe.

Une planète inconnue a été saisie par le télescope des chercheurs soviétiques dans l'horizon de l'art antique de l'Asie centrale.

Galina Pougatchenkova, *Khaltchayan*, Académie des Sciences, Tachkent, 1966, traduit du russe par Svetlana Gorshenina et Claude Rapin

Aï Khanoum, clé de compréhension de l'hellénisme centre-asiatique

La découverte d'Aï Khanoum est essentielle pour la reconstitution du passé hellénistique de la région. La fouille, dirigée par Paul Bernard de 1964 à 1978, est le chantier-école sur lequel se sont formés de nombreux archéologues français actifs aujourd'hui en Asie centrale.

La cité coloniale grecque d'Asie centrale dont les ruines couvrent le site connu

aujourd'hui sous le nom local d'Aï Khanoum occupe dans la Bactriane, c'est-à-dire dans le bassin du moyen Oxus, une position singulière. À l'inverse de Bactres construite dans la partie la plus large de la vallée, vers le milieu de celle-ci, Aï Khanoum est située à son extrémité orientale, dans une sorte de cul-de-sac où le fleuve se dégage à peine de l'étreinte des hauts massifs montagneux qui enserrent son cours supérieur. Pour que des colons grecs, à la fois ceux laissés par Alexandre et ceux qu'amenèrent en Bactriane les premiers rois séleucides, aient choisi d'établir puis de développer une ville aussi grandiose dans une position aussi excentrée, il a fallu des raisons bien impérieuses. [...] La première c'est la présence d'un terroir agricole déjà mis en valeur, bien avant l'arrivée des Grecs, par une paysannerie nombreuse. [...] Un autre puissant attrait économique était offert par les ressources minières de l'arrière-pays montagneux du Badakhshan. [...] Ce potentiel économique, agricole et minier, à un stade de développement déjà avancé et dont les productions étaient immédiatement disponibles, était suffisant pour assurer l'entretien, voire le bien-être d'un contingent de colons. La construction d'une énorme ville montre bien le profit que ceux-ci surent tirer d'une exploitation encore plus poussée de ces ressources économiques, grâce notamment à l'extension du système d'irrigation.

La troisième raison est d'ordre stratégique. Ces confins orientaux de la riche plaine bactrienne devaient être protégés d'une double convoitise : celle des tribus montagnardes du Badakhshan à l'Est dont il fallait en outre s'assurer le concours bienveillant pour l'exploitation des mines qui se trouvaient sur leur territoire ; des nomades du Nord-Est auxquels les vallées des affluents de la rive droite du moyen Oxus, et notamment celle du Qizil Su qui débouche un peu en amont d'Aï Khanoum, offraient des couloirs d'invasion à travers les hauts massifs montagneux qui bordent au Nord le bassin du maître-fleuve. Dans la position où il se trouvait, le site d'Aï Khanoum était bien placé pour devenir un point d'appui militaire essentiel pour la défense des marches orientales de la Bactriane. [...] C'est dans la ville basse que sont concentrés la plupart des édifices publics et religieux, ainsi que les quartiers d'habitation. [...] À l'extérieur du rempart nord s'étendait également un faubourg très construit où nous avons dégagé une maison privée et un temple. La nécropole se trouvait au pied du versant Nord-Est de l'acropole, zone où nous avons dégagé un mausolée de famille. [...] Aï Khanoum est une cité coloniale, le siège d'une administration royale, et la métropole de toute une province. Ce triple caractère est si fortement inscrit dans l'organisation urbaine et dans l'architecture des différents monuments qu'il suffit de parcourir les ruines pour en prendre peu à peu conscience.

Paul Bernard, « Problèmes d'histoire coloniale grecque à travers l'urbanisme d'une cité hellénistique d'Asie centrale », *Sonderdrück aus 150 Jahre Deutsches Archäologisches Institut, 1829-1979*, Mayence, 1981

L'urbanisme d'Afrasyab : kaléidoscope des civilisations

Afrasyab est le site ancien de Samarcande sur lequel couche après couche se pressent toutes les civilisations qui se sont succédé dans la région depuis trois millénaires. Il a fallu près

Plan des fouilles de la partie septentrionale du site de Samarcande-Afrasyab montrant les principaux édifices mis au jour depuis les années 1970 et par la MAFOuz. (Montage Claude Rapin.)

de cent trente ans de fouilles riches en découvertes et en hypothèses pour que puissent se dessiner à son propos des lignes assez précises d'une synthèse historique et urbaine. Telles qu'elles sont visibles aujourd'hui, l'histoire et l'évolution urbaine de Samarcande représentent un siècle de fouilles russes, soviétiques, ouzbèkes et françaises.

Au carrefour des routes de l'Asie centrale, Samarcande a été fondée dès l'âge du fer ancien vers le tournant du VIII^e^ au VII^e^ siècle avant J.-C. La ville médiévale et moderne n'occupe l'aire que l'on connaît aujourd'hui que depuis les XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Avant les invasions mongoles de Gengis Khan en 1220, le complexe urbain se dressait sur un plateau de lœss de près de 220 ha qui porte aujourd'hui le nom d'Afrasyab (il se situe à l'intérieur de l'enceinte de la ville moderne).

Puissamment fortifiée dès l'origine par un rempart de plus de cinq kilomètres de long, la ville a été l'une des capitales de l'Asie centrale achéménide, puis hellénistique. Les aléas de l'histoire lui ont valu de multiples crises, mais aussi de nombreuses périodes d'apogée, au haut Moyen Âge, à la grande époque de la route sogdienne de la soie, et à l'époque islamique ancienne entre le VIII^e^ et le XIII^e^ siècle. La ville se présente sous la forme d'une zone urbaine traditionnelle *(shakhristan)* doublée d'une « ville haute », sur laquelle se sont de tous temps dressés les principaux monuments du pouvoir politique et religieux. La citadelle, au sommet de laquelle à l'époque islamique se dressait un palais, a été élevée de toutes pièces vers la fin de l'Antiquité seulement.

Des lignes de remparts intérieurs montrent que la zone résidentielle a connu des phases de repli qui ont alterné avec des périodes d'expansion. Outre les fortifications, le relief du terrain permet encore de saisir le tracé des canaux qui alimentaient la ville en eau depuis l'une des ramifications du Zérafchan et la forme de grands bassins *(khaouz)* qui au Moyen Âge constituaient le centre des quartiers.

Claude Rapin

Les disciplines associées à l'archéologie

La recherche du passé ne se limite pas à l'extraction de la terre de murs et autres artefacts isolés, mais s'étend à l'association de données très diversifiées qui font appel aux philologues, épigraphistes, numismates, iconographes, géographes, ainsi qu'aux spécialistes des sciences dites exactes, tels les paléobotanistes, zoologues et géologues.

Géographie historique

Les noms de lieux les plus anciens ont été transmis par les textes avestiques. L'ensemble des sources permettent d'identifier des toponymes d'origine iranienne préachéménide et achéménide, hellénique, turque, persane, arabe, etc. Discipline relevant de la philologie et de la linguistique, la géographie historique s'enrichit en permanence de l'apport des trouvailles épigraphiques et des nouvelles réflexions.

À titre d'exemple, la géographie donnée par les sources classiques gréco-romaines constitue l'un des domaines problématiques de la recherche. Tel qu'il a été décrit par les historiens, l'itinéraire de la conquête macédonienne ne peut être reconstitué avec certitude dans tous ses détails. Passage obligé sur la route de Termez à Samarcande, le défilé des Portes de Fer de Derbent a sans doute vu le passage d'Alexandre le Grand. C'est dans cette région que l'on devrait pouvoir identifier certaines des roches qui, d'après les historiens classiques, auraient abrité les résistants sogdiens et bactriens opposés à son avance.

Outre les témoignages littéraires, la géographie a été transmise par la carte universelle de Ptolémée (IIe siècle apr. J.-C.), que l'on peut reproduire sur la base des coordonnées chiffrées par le géographe en personne. Ce document présente cependant tant d'inexactitudes que les historiens ont longtemps renoncé à en comprendre la logique.

L'erreur majeure concerne l'Oxus qui, selon les Anciens, coule vers l'ouest avant de se jeter non dans la mer d'Aral, mais dans la Caspienne. Selon les Anciens encore, l'Oxus avait sa source dans le Caucase (l'Hindoukouch), alors qu'en réalité le fleuve coule depuis le nord (la région du Karategin au Tadjikistan). Son cours supérieur coïncidait avec le fleuve Wakhsh (étymologiquement : « Oxus »), auquel était lié le sanctuaire de Takht-i Sangin.

Venant de la Bactriane orientale et longeant la frontière nord de l'Afghanistan, le Darya-i Pandj correspond en revanche à l'antique Ochus (d'où est issu le toponyme Wakhan). Mais c'est à l'ouest de la Bactriane, et non à l'est, qu'il a été localisé dans la carte de Ptolémée.

Une seule explication s'impose : chez le géographe cette satrapie a été tournée à l'envers. Mais elle n'a pas été la seule : l'ensemble de la carte se présente comme un patchwork de documents locaux pour la plupart mal orientés.

Parmi les toponymes de Ptolémée nouvellement identifiés on relèvera

Oxeiana (Takht-i Sangin), Alexandrie de l'Oxus (Termez), Indikomordana (Aïrtam), Iasonion (Erk-kala).

La Tour de Pierre, carrefour des échanges entre les Sakas et la Chine, est sans doute le Takht-i Suleiman à Och, au Ferghana. En ce qui concerne Aï Khanoum, un des noms antiques qu'on lui connaît est celui d'Eucratidia. Et les fleuves antiques au confluent desquels se dresse la ville sont l'Ochus (Darya-i Pandj) et le Dargoïdos (Kokcha).

Frantz Grenet et Claude Rapin, « Alexander's Legacy in the East », *Bulletin of the Asia Institute,* 2001

Paléographie et épigraphie

Les inscriptions et manuscrits sont représentés sous la forme de dizaines d'alphabets, reproduits sur des supports divers, comme la pierre, le parchemin, le papyrus, des céramiques ou des objets en métaux précieux.

Au tournant du XIX^e^ au XX^e^ siècle des spécialistes de toutes origines se côtoient dans les études relatives aux inscriptions runiques en turc ancien de Sibérie et de Mongolie (le Russe V. Radlov, le Danois V. Thomsen), aux textes littéraires en tokharien, sogdien, saka du Khotan, moyen-perse, parthe, tibétain, chinois, ouïgour et diverses langues indiennes du Turkestan chinois (les Français A. Rémusat, S. Julien, É. Chavannes et P. Pelliot, le Russe S. Oldenbourg, l'Anglais A. Stein, le Suédois S. Hedin, le prince japonais Otani et les Allemands A. Grünwedel et A. von Le Coq), ainsi qu'aux sources sémitiques, arabes et persanes (Th. Nöldeke et E. Sachau).

Les études paléographiques orientales sont enrichies au XX^e^ siècle par des découvertes faites à Nisa, Kara-tepe, Dalverzine-tepe, Surkh Kotal, Rabatak, au mont Moug, au Khorezm, etc. Avant d'être supplanté par le bactrien ou « aryen » sous Kanishka, le grec a été la principale langue officielle de l'époque hellénistique (voir les maximes delphiques et le papyrus aristotélicien d'Aï Khanoum ; l'édit bilingue grec-araméen du roi indien Ashoka à Kandahar).

Parmi les orientalistes on peut citer Ph. Gignoux, J. Harmatta, V. Livshits, V. Loukonin, O. Smirnova, I. Steblin-Kamensky, V. Vertogradova, I. et M. Diakonov, N. Bogoliubov, S. Kliashtorny, M. Vorobieva-Desiatovskaia, M. Tardieu, N. Sims-Williams, F. Grenet, G. Fussman, Y. Yoshida.

Svetlana Gorshenina et Claude Rapin

Numismatique

L'approche numismatique supplée au silence des sources écrites. Elle repose entre autres sur l'étude des trésors monétaires datés à partir de l'époque achéménide (trésors de Kaboul, Qunduz, Mir Zakah, etc.), qui permettent de dresser la chronologie relative des souverains, de délimiter le territoire des différentes régions et d'analyser l'histoire économique.

La numismatique perd son statut proto-scientifique dans le courant du XIX^e^ siècle pour devenir une science à part entière à partir des travaux de P. Lerkh (monnaies de Boukhara), d'A. Markov (monnaies parthes) et d'E.-A. Drouin (monnaies sogdiennes, parthes et sassanides). Parmi les spécialistes contemporains on peut citer R. Ghirshman (premières synthèses sur les Kouchans et Chionites-Hephthalites), R. Curiel, P. Bernard, O. Bopearachchi, D. MacDowall, J. Cribb, E. Zeïmal, E. Davidovitch, E. Rtveladze, ou B. Kotchnev.

Svetlana Gorshenina et Claude Rapin

Iconoclasmes d'hier et d'aujourd'hui

Le vandalisme est un phénomène éternel complémentaire de l'activité créative de l'homme. Il acquiert au XX^e siècle une réputation particulièrement négative, alors que se développe sous l'égide de l'Unesco une législation de préservation du patrimoine mondial. Mais, aujourd'hui comme hier, l'obscurantisme est loin d'être vaincu…

Destruction de chantiers fouilles

Dès les années 1920, les archéologues de la DAFA sont témoins de destructions de monuments, y compris ceux que leurs propres fouilles ont révélés.

M. Barthoux me fait savoir que ses travaux de fouilles de Hadda (près de Jelalabad) viennent d'être complètement bouleversés. Sur l'ordre du clergé musulman 26 statues ont été détruites. Devant l'hostilité des indigènes et l'absence de protection du gouvernement afghan, notre archéologue se prépare à rentrer à Kaboul après avoir expédié au ministre de l'Instruction publique une protestation que je compte appuyer moi-même par une démarche auprès du ministre des Affaires étrangères. Je doute d'ailleurs que ces réclamations donnent un résultat satisfaisant. Feyez Mohamed est en effet hostile à la mission française et, d'autre part, ni Mahmoud Tarzi, ni l'Émir ne risqueront un soulèvement de fanatisme pour soutenir une convention qui ne les intéresse ni l'un ni l'autre. Notre impression sur le sort futur de la mission archéologique est aussi mauvaise que possible.

Chauvet,
chargé d'affaires de France à Kaboul,
télégramme au ministère français des Affaires étrangères, 14 février 1926,
in Françoise Olivier-Utard,
Politique et archéologie, ERC, Paris, 1997

Le dernier pillage de l'Afghanistan

La guerre civile qui continue […] a donné libre cours aux pillages systématiques des sites anciens. Ceux-ci, comme Aï Khanoum, Hadda, Begram et Bactres, sont aujourd'hui criblés de trous. Toutes traces du passé s'effacent à tout jamais.

C'est dans cette situation lamentable que le plus grand dépôt monétaire du monde grec a été trouvé fortuitement, entre 1993 et 1995, à Mir Zakah, en territoire afghan. […] Ce dépôt monétaire contenait plus de 4 tonnes de métal frappé, autrement dit près de 550000 monnaies, essentiellement en argent et en bronze, ainsi que 350 kilos d'objets en or. […] La plupart des objets en or et en argent du dépôt de Mir Zakah sont déjà entrés dans les collections japonaises, anglaises et américaines. […] Il semblerait que trois tonnes de monnaies appartenant à ce trésor ont été expédiées clandestinement de l'Afghanistan au Pakistan ensuite jusqu'à Londres par un avion privé. De Londres ce gros trésor a été expédié par camion jusqu'à

Bâle. Personne n'est en mesure de prévoir le destin de ce trésor, désormais entre les mains des marchands. [...]

Il est d'autant plus triste de constater que le premier dépôt monétaire de Mir Zakah qui, jusqu'à ces derniers temps, se trouvait dans le médaillier du musée de Kaboul et qui a joué un rôle clé dans l'avancement des recherches numismatiques et historiques sur les royaumes grecs et post-grecs d'Asie centrale n'existe plus. [...] Ces 10000 monnaies sont arrivées sur les marchés mélangées à d'autres découvertes numismatiques faites dans les dix dernières années, comme celles du deuxième dépôt de Mir Zakah et des trésor d'Aï Khanoum et de Kuliab. Cette collection exceptionnelle est perdue pour toujours.

Toute ma sympathie va vers les milliers de réfugiés afghans refoulés d'un territoire à l'autre et qui souffrent de la guerre, de la sécheresse et de la famine. L'État afghan est devenu l'ennemi numéro un de sa propre culture. [...] Les talibans ont déjà dynamité les deux statues du Bouddha sculptées dans la falaise de Bamiyan. [...] Ainsi se trouve anéantie, en même temps que le travail de plusieurs générations d'archéologues et de numismates, la mémoire historique de tout un peuple.

Osmund Bopearachchi,
communication à l'Unesco,
Paris, 27 février 2001

Une salle du musée de Kaboul en 2001.

La fin des bouddhas de Bamiyan

Ou ces statues sont liées à des croyances idolâtres, ou il ne s'agit que de simples cailloux ; dans le premier cas, l'islam commande de les détruire, dans le second, qu'importe qu'on les brise.

mollah Omar,
chef spirituel de l'Afghanistan

Ce dilemme sophistique rappelle celui faussement attribué à l'homonyme du mollah, Omar, le deuxième calife, justifiant l'incendie de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie [...] : ou bien les ouvrages de la bibliothèque disent ce que dit le Coran, alors ils sont superflus, ou ils contiennent des affirmations qui lui sont contraires, et il est légitime de les détruire ! La logique de ce genre d'arguments est redoutable par son simplisme même. [...]

En détruisant les statues, grandes et petites, le régime des talibans fait ressortir malgré lui le pouvoir potentiel qu'elles recèlent ; il court le risque de sacraliser à nouveau ce qu'il cherche à conjurer. Les statues de Bamiyan, les trésors du Musée de Kaboul sont en passe d'entrer dans la galerie des entités mythiques, quelque part entre les sept merveilles du monde antique et les créations divines.

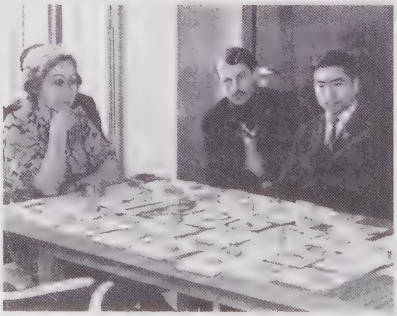
Pierre Centlivres,
Le Temps, Genève, 13 mars 2001

CHRONOLOGIE

4500-4000 Chalcolithique (âge du cuivre). Irrigation en Margiane et sur le piémont du Kopet-dagh (Geoksyur).
3500-2500 Chalcolithique et début de l'âge du bronze en Sogdiane (Sarazm), en Bactriane (Shortugaï) et au sud de l'Hindoukouch (Mundigak).
2500-1500 Âge du bronze moyen. Civilisation urbaine « bactro-margienne » (Namazgah, Altyndepe, Dashli, Gonur, Togolok, Sapalli, Djarkutan, Sarazm, Shortugaï). « Route du lapis-lazuli ». Contacts avec l'Élam et l'Indus.
1800-550 Âge du bronze récent et âge du fer. Disparition des anciens sites urbains et nouvelle urbanisation (Bactres, Merv, Samarcande, Koktepe, Shahr-i Sabz). Migration des Indo-Européens, diffusion du zoroastrisme et genèse des grandes régions historiques.
550-330 Époque achéménide. Peuples nomades le long du Syr-darya.
330-328 Campagnes d'Alexandre le Grand en Asie centrale.
323 av. J.-C. – 10 apr. J.-C. Époque hellénistique.
247 av. J.-C. – 224 apr. J.-C. Dynastie parthe (première capitale : Nisa au Turkménistan).
171-145 Règne d'Eucratide Ier.
145 Invasions nomades de la Bactriane orientale (chute d'Aï Khanoum-Eucratidia).
130 Chute de Bactres.
130 av. J.-C. – 230 apr. J.-C. « Route de la soie ». Bouddhisme en Asie centrale. Empire kouchan. Khorezm : palais de Toprak-kala.
127 apr. J.-C. (?) Ère de Kanishka.
230-350 Sassanides en Margiane et en Bactriane.
350-560 Invasions nomades « turques ». Huns. Huns Hephtalites, rivalités avec les Sassanides. « Route de la soie » en Sogdiane. Seconde vague du bouddhisme.
~ 560-630 Partage entre l'Empire « turc » et les Sassanides.
630-712 Morcellement de l'Empire turc. « Suzeraineté » chinoise (Tang). Avance des Arabes.
712 Prise de Samarcande par les Arabes.
750-821 Gouverneurs abbassides.
821-999 Dynasties locales sous l'autorité du calife : Tahirides (Nichapour), Samanides (Boukhara dès 874). Essor économique et culturel.
999-1157 Dynasties turques : Karakhanides (Transoxiane), Seldjoukides (Margiane, dès 1040).
1157-1220 Khorezmshahs. Samarcande capitale du monde iranien de 1212 à 1220.
1220-1223 Invasion des Mongols de Gengis Khan.
1227-1370 Descendants de Gengis Khan.
1245-1247 Voyage de Jean de Plan Carpin.
1253-1255 Voyage de Guillaume de Rubrouck.
1262-1265 Le père et l'oncle de Marco Polo à Boukhara et Samarcande.
1370-1405 Tamerlan (Timour). Reconstruction de Samarcande.
1404 Voyage à Samarcande de Clavijo.
1406-1449 Shah Rokh, dernier fils de Tamerlan (à Hérat), et Ouloug Beg (à Samarcande). Déplacement du site de Merv.
1449-1500 Luttes de succession. Arrivée des Ouzbeks : Babur, d'abord roi de Samarcande, fonde en Inde la dynastie des Grands Moghols.
1500-1599 Cheïbanides (khans ouzbeks) à Boukhara et Khiva. Safavides en Iran.
1552 Prise de Kazan par Ivan le Terrible.
1599-1785 Janides. Période de décadence.
1714-1717 Mission de Bekovitch-Tcherkassky à Khiva.
1771 L'*Avesta* traduit par Anquetil-Duperron.
1785-1920 Mangits à Boukhara.
1832-1836 Burnes en Asie centrale.
1835-1847 Déchiffrement de l'inscription de Darius Ier à Béhistoun par Rawlinson.
1838 Découverte d'Aï Khanoum par l'Anglais Wood.
1841-1842 Première guerre d'Afghanistan.
1850-1890 Conquête et annexion de l'Asie centrale par la Russie.
1855-1881 Règne d'Alexandre II.
1859 Fondation de la Commission archéologique impériale à Saint-Pétersbourg.
1863 Vambéry en Asie centrale.
1865 Prise de Tachkent par les Russes.
1868 Prise de Samarcande par les Russes.
1869-1891 La Commission impériale russe de l'archéologie interdit les fouilles clandestines (1869, 1882, 1884, 1891).
1872-1895 L'Afghanistan reconnu comme État tampon. Fixation des frontières entre la Russie, l'Afghanistan, la Perse et l'Inde britannique.
1873 Début des fouilles archéologiques à Samarcande. Prise de Khiva par les Russes.
1874 Fondation du musée de Samarcande.
1876 Fondation du musée de Tachkent. Annexion du khanat de Kokand.
1877 Découverte du trésor de l'Oxus.
1879 L'Afghanistan protectorat de l'Empire britannique.
1881-1916 Chemin de fer centre-asiatique (atteint Samarcande en 1888, Tachkent en 1899).
1884 Reddition de Merv après la fin de la résistance des Tekkes.

1890 Gouvernorat du Turkestan. Fouilles de Joukovsky à Merv.
1890-1930 Expéditions au Turkestan chinois de von Le Coq, Grünwedel, Oldenburg, Pelliot, Klemens, Otani, Stein, Hedin, etc.
1895 Fondation du Cercle turkestanais des amateurs d'archéologie (TKLA).
1895-1899 Veselovsky à Samarcande.
1897 Fondation du département turkestanais de la Société russe de géographie.
1898 Mission finnoise de Heikel (kourganes de la vallée du Talas). Fondation du musée de Ferghana.
1899 Fondation du musée d'Achkhabad.
1903-1904 Mission américaine de Pumpelly à Merv et à Anau, sites protohistoriques.
1905 Première révolution russe.
1913 Découverte des premières peintures sogdiennes à Afrasyab par Viatkin.
1917 Révolution d'Octobre.
1919 Indépendance de l'Afghanistan (sous le règne d'Amanoullah). Création de l'Académie nationale d'histoire de la culture matérielle à Petrograd.
1920 Fin des protectorats de Boukhara et de Khiva.
1921 Fondation des Comités pour la sauvegarde des monuments naturels, artistiques et anciens : Turkomstaris (Turkestan : 1921-1924), puis Sredazkomstaris (Asie centrale : 1924-1928) et Uzkomstaris (Ouzbékistan : 1928-1943). Même structure dans les autres républiques.
1922 Fondation de la Délégation archéologique française en Afghanistan (directeurs : Foucher dès 1922, Hackin de 1933 à 1941, Ghirshman de 1941 à1943, Schlumberger dès 1945, Bernard dès 1965, Gardin de 1980 à 1982).
1924 Kohn-Wiener à Samarcande et à Boukhara.
1924-1925 Foucher à Bactres.
1924-1936 « Délimitation nationale » en Asie centrale et division en républiques soviétiques : Ouzbékistan, Tadjikistan, Kirghizie, Kazakhstan et Turkménistan.
1925-1928 Missions du musée des Cultures orientales de Moscou (Denike) au Sémiretchie (1925), Merv et Shahr-i Sabz (1925-1927), Termez et Uzgen (1926-1928).
1926-1928 Fouilles à Hadda.
1928 Fondation de l'Institut des beaux-arts à Samarcande.
1931 Croisière Jaune (André Citroën).
1932 Découverte d'Aïrtam (M. Masson).
1932-1936 Fouilles de Nisa (Marushchenko).
1933-1934 Découverte des archives du mont Moug (Freïman). Déchiffrement des textes par Kratchkovsky, Freïman, Livshits, Smirnova et Bogolyubov. Reprise en 2001.
1936 Fouille de Nad-i-Ali (Ghirshman). Expéditions du Sémiretchie (Bernshtam, Debets) : Sémiretchie (1936-1941), Tienchan-Alaï (1944-1949), Pamir (1946-1949), Pamir et Ferghana (depuis 1950) ; expédition complexe de Kirghizie (1951-1955).
1936-1938 Expédition de Termez (M. Masson).
1936-1942 Fouilles de Begram : trésor d'objets gréco-romains, indiens et chinois (Hackin, Ghirshman).
1937 Création de l'expédition pluridisciplinaire (« complexe ») du Khorezm (Tolstov).
1938 Découverte des peintures des Boukhar-khudat à Varakhsha (Expédition du bas Zérafchan, Shishkin).
1939-1940 Expédition du Zérafchan de Samarcande à Boukhara (Iakoubovsky).
1940 Fondation du département d'archéologie à l'université de Tachkent.
1940-1941 Fouilles d'urgence pendant la construction du grand canal du Ferghana et du Tchou (M. Masson, Bernshtam).
1946 Fondation de l'expédition du Turkménistan méridional (JuTAKE : M. Masson, puis V. Masson) ; fouilles à Nisa et Merv. Découverte du trésor monétaire de Qunduz (étude par Curiel).
1947 Fouilles de Bactres. Première mission danoise en Afghanistan. Découverte du premier trésor de Mir-Zakah. Début des fouilles à Pendjikent (expédition sogdienne du Tadjikistan et, dès 1952, expédition du Tadjikistan méridional, successivement sous la direction de Iakoubovsky, Diakonov, Bclenitsky et Marshak). Débuts de la mission de Boukhara.
1948 Rhytons en ivoire de Nisa (M. Masson). Début des études paléolithiques (Teshik-tash) et de l'âge du bronze d'Okladnikov.
1949-1952 Fouilles de Lashkari Bazar.
1950-1970 Fouilles américaines dans la région de Kandahar (Fairservis, Dupree).
1951-1959 Fouilles de Mundigak (Casal).
1951-1965 Fouilles de Surkh Kotal (Schlumberger, Fussman).
1953 Découverte de la peinture de Balalyk-tepe (Albaum). Mission américaine à Bactres.
1954 Fondation de la mission italienne en Afghanistan (Tucci, Scerrato). Première mission japonaise au Badakhshan.
1955 Début des études paléolithiques et de l'âge du bronze de Ranov.
1957-1966 Fouilles italiennes médiévales à Ghazni (Tucci).
1959-1977 Fouilles de Tapa Sardar près

de Ghazni (Taddei).
1959-1964 Découverte du palais de Khalchayan (Pougatchenkova).
Depuis 1959 Fouilles japonaises sur des sites bouddhiques afghans (Mizuno, Higuchi).
Années 1960 Fouilles de Guldara, Hadda (Institut afghan d'archéologie). Expédition indienne à Bamiyan et à Bactres. Fouilles au Kazakhstan (Akishev), Tadjikistan (Litvinsky, Mandelshtam), Turkménistan (Sarianidi, Maroushchenko), Kirghizie (Atabekov, Zadneprovsky), Ouzbékistan (Boulatova, Bouriakov, Goulyamov, Shishkin, Terenojkin).
1960 Fondation de la mission des Beaux-Arts de l'Ouzbékistan (UzIsKE : Pougatchenkova). Début des fouilles de Dalverzine-tepe (Pougatchenkova).
1961-1994 Expédition du musée des Peuples de l'Orient de Moscou à Kara-tepe (Stavisky).
1962 Début de l'atlas linguistique de l'Afghanistan (Morgenstierne, Redard).
1963 Mission du Kachka-darya (M. Masson, Lounina, Ousmanova, Sagdoullaev).
1964-1978 Fouilles d'Aï Khanoum (Bernard).



G. Pougatchenkova, E. Rtveladze, B. Tourgounov et le trésor de Dalverzine-tepe à l'Institut des beaux-arts Khamza de Tachkent (1973).

1966 Découverte de la peinture dite « des ambassadeurs » d'Afrasyab (Shishkina).
1966-1979 Institut afghan d'archéologie (Moustamindy, Tarzi).
1968-1973 Mission allemande au Séistan (Fischer).
1968-1977 Fouilles américaines au Séistan (Dales, Trousdale).
1969-1974 Mission afghano-soviétique de Dilberdjin (Krouglikova, Tarzi).
Années 1970 Fouilles en Ouzbékistan : Abdoullaev, Askarov, Bouriakov, Filanovitch, Isamiddinov, Itina, Kotchnev, Moukhamedjanov, Nemtseva, Ousmanova, Rtveladze, Shishkina, Suleïmanov, Vaïnberg, etc. ; région de l'Aral (Ouzboï par Iousoupov ; Sary-Kamysh par Vaïnberg ; Oust-ourt par Iagodin, Rapoport, Nerazik ; Djetyasar-bas Syr-darya par Levina) ; Tadjikistan (Isakov, Litvinsky, Negmatov, Panfilov, Pitchikian, Iakoubov, T. et E. Zeïmal) ; Turkménistan (Atagaryev, Bader, Goubaev, Khlopin, Koshelenko, V. Masson, Pilipko) ; Kirghizie (Brykina, Goriatcheva, Sher, Vinnik) ; Kazakhstan (Baïpakov, Levina, Samashev).
1970 Fondation de l'Institut d'archéologie à Samarcande.
1972 Fondation de l'Institut britannique de Kaboul.
1974 Début des prospections en Bactriane orientale (Gardin, Gentelle).
1974-1977 Fouilles britanniques de Kandahar (Pinder-Wilson).
1976-1979 Fouille de Shortugaï près d'Aï Khanoum (Francfort).
1976-1992 Fouilles de Takht-i Sangin (Litvinsky, Pitchikian).
1978-1979 Fouilles de Tilla-tepe (Sarianidi).
1979. Début des fouilles de Kampyr-tepe (Rtveladze). Décembre : invasion soviétique de l'Afghanistan.
1980-1987 Fouilles d'Orlat (UzIsKE).
1981 Début de la collection en 20 volumes «*Arkheologiia SSSR*» (*Archéologie de l'URSS*).
1982 Suspension des activités de la DAFA. Carte archéologique de l'Afghanistan par Ball et Gardin.
1985-1991 Perestroïka de Mikhaïl Gorbatchev.
Années 1980 Missions conjointes étrangères au Tadjikistan (mission française à Sarazm : Bezenval, Lyonnet) ; Ouzbékistan (mission japonaise à Dalverzine-tepe : Kato, Tanabe).
1989 Fondation de la Mission archéologique franco-ouzbèke (MAFOuz : dir. Grenet et Isamiddinov; Bernard, Rapin).

Colloque international à l'Unesco en 1988.

La MAFOuz sur le site d'Afrasyab en 1997.

1991 Les républiques centre-asiatiques déclarent leur indépendance.
Années 1990 Missions conjointes.
– Turkménistan : italiennes (Margiane : Tosi ; Nisa : Invernizzi), britannique (Merv : Herrmann), française (MAFAC : Lecomte).
– Kazakhstan : américaines (Chang, Tourtelotte), allemandes, françaises (Boucharlat), Akyr-Tach (Northedge), pétroglyphes, kourgane de Berel (Francfort).
– Kirghizie : russe (Semënov-Goriatcheva).
– Ouzbékistan : françaises (Samarcande, Koktepe, Portes de Fer : MAFOuz ; Termez : Leriche), polonaises (pétroglyphes : Shumtchek), russes (Paykend : Semënov ; Kara-tepe : Stavisky), allemande (Djarkutan : Huff), italiennes (région de Varakhsha : Silvi-Antonini ; et de Samarcande : Tosi), japonaises (Dalverzine-tepe : Kato ; Kara-tepe : Tanabe), australienne (Karakalpakie : Helms, Betts), américaine (région de Shahr-i Sabz : Stronach, Mehendale).
– Tadjikistan : russe (Pendjikent : Marshak).
1992 Découverte du second trésor de Mir-Zakah (études de Bopearachchi).
1993 Découverte de l'inscription de Rabatak (déchiffrement de Sims-Williams). Fondation de l'IFÉAC à Tachkent.
2000 Découverte de la tombe princière de Koktepe. Exposition à Genève « La Route vers Samarcande ».
2001 Expositions à Paris « Asie des steppes d'Alexandre le Grand à Gengis Khan », « Or des Amazones », « Or des rois Scythes », « Keriya ». Destruction des statues de l'Afghanistan. Découverte de peintures murales d'époque islamique à Afrasyab.
2002 Début des travaux de récupération du patrimoine de l'Afghanistan.
2004 Découverte en Afghanistan d'un bas-relief rupestre Sassanide

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'Afghanistan, voir les Mémoires de la DAFA, Paris (33 vols. parus).
– Ball W., *Catalogue des sites archéologiques d'Afghanistan,* avec la collab. de J.-Cl. Gardin, *Recherches sur les civilisations,* Paris, 1982.
– Barthold V. V., *La Découverte de l'Asie,* Payot, Paris, 1947.
– Belenitsky A., *Asie centrale,* Les éditions Nagel, Paris, 1968.
– Bernard P., Grenet F. (éd.), *Histoire et cultes de l'Asie centrale préislamique. Sources écrites et documents archéologiques,* Paris, 1991.
– Bopearachchi O., *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques. Catalogue raisonné,* Bibliothèque nationale de France, Paris, 1991.
– Boulnois L., *La Route de la Soie,* Olizane, Genève, 2001.
– Chuvin P. (ed.), *Les Arts de l'Asie centrale,* Citadelles et Mazenod, Paris, 1999.
– Flandrin P., *Le Trésor perdu des rois d'Afghanistan; balades barbares,* Paris, 2001.
– Frye R. N., *The Heritage of Central Asia, from Antiquity to the Turkish Expansion,* Princeton, 1996.
– Gorshenina S., *Explorateurs en Asie centrale. Voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Maillart,* Olizane, Genève, 2003.
– Grousset R., *L'Empire des steppes,* Paris, 1952.
– *History of Civilizations of Central Asia,* Unesco Publishing, Paris, 1992-2000.
– Jan M., *Le Voyage en Asie centrale et au Tibet. Anthologie (...),* Robert Laffont, Paris, 1992.
– *L'Asie des steppes,* La Caixa, Barcelone, Réunion des musées nationaux, Paris, 2000.
– Litvinsky B. A., *La Civilisation de l'Asie centrale antique,* Rahden/Westf. : Leidorf, 1998.
– Mongait A., *L'Archéologie en URSS,* Éditions en langues étrangères, Moscou, 1959.
– Olivier-Utard F., *Politique et archéologie. Histoire de la Délégation archéologique française en Afghanistan (1922-1982),* ERC, Paris, 1997.
– Roy O., *La Nouvelle Asie centrale ou la création des États-Nation,* Le Seuil, Paris, 1997.
– Schlumberger D., *L'Orient hellénisé. L'art grec et ses héritiers dans l'Asie non méditerranéenne,* Albin Michel, Paris, 1970.
– Sellier J. et A., *Atlas des peuples d'Orient, Moyen-Orient, Caucase, Asie centrale,* La Découverte, Paris, 1993.
– Stavisky B., *La Bactriane sous les Kushans : problèmes d'histoire et de culture,* Jean Maisonneuve, Paris, 1986.
– Vaissière E., de la, *Histoire des marchands sogdiens,* De Boccard, Paris, 2002.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Statue trouvée à Hadda (Tapa Kalan), photographie d'André Godard, vers 1923.
Dos Tête d'un prince ou d'un roi kouchan, Dalverzine-tepe, Ier-IIe siècle apr. J.-C. Institut des beaux-arts, Tachkent.
2e plat Chapiteau hellénistique du palais royal d'Aï Khanoum.

OUVERTURE

1 Tête de brahmane, stuc de Hadda, IIIe-IVe siècle. Musée national des Arts asiatiques Guimet, Paris.
2-3 Tête de guerrier sace, argile séchée avec polychromie, Khalchayan, Ier siècle apr. J.-C. Institut des beaux-arts, Tachkent.
4-5 Tête de prince ou de divinité, stuc de Hadda, IIIe-IVe siècle. Musée Guimet, Paris.
6-7 Tête de bouddha, argile séchée avec traces de polychromie, Adjina-tepe, VIIe-VIIIe s. Institut d'histoire de l'Académie des sciences du Tadjikistan, Duchanbé, en dépôt au musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.
8-9 Jeune homme, stuc de Hadda, IIIe-IVe siècle. Musée Guimet, Paris.
11 Scène de banquet, vase rituel peint déposé dans un stupa de Merv, céramique peinte, Ve-VIe siècle. Musée d'Histoire du Turkménistan, Achgabad.

CHAPITRE 1

12 *Place du Reghistan à Samarcande,* gouache de George Scott, 1912, d'après une photographie d'Henri Moser, vers 1889-1890.
13 Statue équestre d'Alexandre le Grand, bronze antique. Musée national, Naples.
14 Lacs de Band-i Amir, Afghanistan.
15 Carte physique et historique de l'Asie centrale avec le tracé de l'itinéraire d'Alexandre le Grand, infographie. Édigraphie.
16-17h Détails d'une carte des voyages de Marco Polo en Asie centrale, gravure de Jenkinson. British Library, Londres.
16-17b Carte de la Tartarie, détail de l'*Atlas* de Mercator, vers 1595, gravure de Jodocus Hondius. Royal Geographical Society, Londres.
18h Carte politique du Turkestan russe au XIXe siècle. Musée d'Histoire, Samarcande.
18-19b Ligne du Transcaspien, photographie de Paul Nadar, 1890.
20g Paul Pelliot dans une grotte, Turkestan chinois, photo de Nouette, 1906-1908. Musée Guimet, Paris.
20-21 Carte de l'Asie centrale avec les principaux sites archéologiques, infographie. Édigraphie.
22 Alexandre le Grand contre des monstres, miniature *in* Nizami, *Hamsa*, 1507-1508. Institut d'orientalisme de l'Académie des sciences d'Ouzbékistan, Tachkent.
23 Entrée de Marco Polo dans la ville de Boukhara, miniature *in* Marco Polo, *Livre des Merveilles*, vers 1412. Bibliothèque nationale de France, Paris.
24g Page de titre de l'*Avesta* traduit en français par Anquetil-Duperron, 1771.
24d Couverture de l'ouvrage de Gabriel Bonvalot *Du Caucase aux Indes à travers le Pamir,* 1889. Cabinet Soustiel-David, Paris.
25g Attelage pour traverser les déserts de sable, gravure *in* Mme de Ujvalvy-Bourdon, *De Paris à Samarkand,* Paris, 1880. *Ibidem.*
25d Henri Moser en costume de voyage, photographie mise en couleur, vers 1867. Musée historique de Berne, collection ethnographique.

CHAPITRE 2

26 La collection Ujfalvy à l'Exposition universelle de 1878 à Paris. Société de géographie, Paris.
27 Bracelet aux griffons provenant du trésor de l'Oxus, or, VIe-Ve siècle av. J.-C. British Museum, Londres.
28 L'émir Abd al-Ahad et son dauphin, photographie de V. Iasvoin, 1893, *in* Vitaly Naumkin, *Boukhara,* 1993.
29 *À l'assaut des remparts. Qu'ils attaquent!*, peinture de Vassily Vereshchagin, 1871. Galerie Trétyakov, Moscou.
30 *Ils célèbrent, idem*, 1872. *Ibidem.*
31 *Les Politiques dans une maison d'opium, idem*, 1870. *Ibidem.*
32h La « Maison blanche » de Tachkent, fin du XIXe siècle.
32-33b Moulin Rouge à Tachkent, carte postale, début du XXe siècle.
33 Page de titre des *Protocoles* du TKLA, Tachkent, 1915.
34h Vassily Bartold entouré d'archéologues, années 1920.
34b Crâne et reconstitution du buste d'une femme du Khorezm antique, *in* Larisa Levina, *Histoire ethnoculturelle de la région de l'Aral oriental* (en russe), 1996.
34-35m Types d'Asie centrale, *in* Charles-Eugène Ujfalvy, *Atlas anthropologique des peuples du Ferghana,* 1879.
36 Femme ouzbèke de Kokand coiffée du *topi, in* Hugues Krafft, *À travers le Turkestan russe,* 1902.
37h Ouzbek de Khodjent tenant un enfant dans ses bras, *idem.*
37b Jeune Tadjik, *idem.*
38h Le collectionneur Léon Barshchevsky à la gauche du général afghan Gulyam Khaidar-Khan, début des années 1890, *in* Vitaly Naumkin, *Boukhara,* 1993.

38b Marguerite Moser au souk du métal à Boukhara, photographie d'Henri Moser, 1889-1890. Archives Moser, Musée historique de Berne.
39 Intérieur bourgeois de Tachkent, 1908. Collection Jean-Jacques Fehr.
40 Salle des armes du château de Charlottenfels montrant une partie de la collection Moser, autochrome (détail), vers 1910.
41g Page de titre de *The Treasure of the Oxus* d'O. M. Dalton, 1964.
41d Portrait de sir A. W. Francks, médaille en bronze de C. J. Praetorius.
42h Fête populaire à Afrasyab (course au bouc), *in* Hugues Krafft, *À travers le Turkestan russe,* 1902.
42b Carte topographique du site d'Afrasyab établie en 1885 par le service topographique de l'état-major russe.
43 *Babas*, dessins *in* Joseph-Antoine Castagné, *Antiquités de la steppe kirghize et du district d'Orenburg,* 1910.
44h *Les Fouilles de Kalaly-Gyr,* huile sur carton d'Igor Savitsky, 1953. Musée des Beaux-Arts de Noukous, Ouzbékistan.
44b Pages du carnet de fouilles de Jean Chaffanjon, 1894.
45 Fouilles d'Alfred Foucher à Bactres, Tapa-i-Rustam, escalier est du soubassement, vers 1924-1925. Musée Guimet, Paris.
46-47 Mosquée de Bibi Khanym à Samarcande, photographie de Paul Nadar, 1892.
47hg Page de titre du *Site d'Afrasyab* (en russe) de Vassily Viatkin, 1926.
47hd Portrait de Vassily Viatkin, auteur de la première synthèse sur Afrasyab.
48 Niche intérieure du nord de la mosquée du Gour Émir, planche *in* Nikolaï Veselovsky, *Descriptions des mosquées de Samarcande,* 1895-1899.
49h Vue du Gour Émir, photographie anonyme, années 1890.
49b Détails du tambour et des arêtes de la coupole du Gour Émir, *in* Nikolaï Veselovsky, *Descriptions des mosquées de Samarcande,* 1895-1899.

CHAPITRE 3

50 L'archéologue Jean Carl lors des fouilles de Begram, années 1930. Musée Guimet, Paris.
51 « Sauvez-moi de mes amis ! » : l'émir Shêr-Alî entre l'Ours russe et le Lion britannique, caricature, *Punch,* 1878.
52 « Citoyens, préservez les monuments de l'art », affiche soviétique, 1919.
53h Le mausolée des Samanides à Boukhara, daté IXe-Xe siècle, avant restauration, 1924, *in* Ernst Kohn-Wiener, *Turan.* Cabinet Soustiel-David, Paris.
53b Mausolée des Samanides à Boukhara après restauration, photographie contemporaine.
54h *Bala Mourghab, campement d'hiver à la frontière afghane,* aquarelle de Sir T.H. Holdich. Royal Geographical Society, Londres.
54b Commission frontalière anglo-afghane, 1919.
55 Le roi Amanoullah lors de l'indépendance de l'Afghanistan, 1919.
56 Voyageurs de la Croisière jaune au pied du grand bouddha de Bamiyan, 1931.
57h Monastère de Gouldara en Afghanistan, photographie d'Ella Maillart, fin des années 1930. Musée de l'Élysée, Lausanne.
57b Joseph Hackin et l'équipe de la DAFA à Bamiyan, *idem*, 1939. *Ibidem.*
58 Fondation bouddhique de Tapa Kalan, cellule nº 2, fouilles de la mission Jules Barthoux à Hadda, années 1920. Musée Guimet, Paris.
59 Stupa et bouddhas en marche sur les parois d'une cellule de Tapa Kalan, *idem. Ibidem.*
60 Ivoires de Begram lors de leur découverte, fouilles de la mission Joseph Hackin, 1939.
61h Dégagement de pièces en ivoire à Begram, *idem.*
61b Enlèvement d'Europe, verre incolore à décor peint provenant de Begram, Ier siècle apr. J.-C. Musée Guimet, Paris.
62-63 *La Pose de la conduite d'eau* (à Samarcande), huile sur toile de Nikolaï Karakhan. Musée des Beaux-Arts de Noukous, Ouzbékistan.
63h G. Tchepelevetskaia et G. Kourtmoullaeva, conservateurs du musée de Samarcande, 1934. Musée du Reghistan, Samarcande.
63b Lénine débarrasse la terre de la « chienlit », image de propagande communiste, 1918.
64 Procès des opposants nationalistes basmatchis au Turkestan, photographie d'Ella Maillart, 1932. Musée de l'Élysée, Lausanne.
65 Mikhaïl Masson et ses étudiants à la base de Merv, 1961.
66 Page de titre des *Travaux de l'Expédition archéologique complexe du Turkménistan méridional,* tome VI, 1958.
66-67 Prospection aérienne lors des expéditions du Khorezm dirigées par Sergueï Tolstov, années 1940.
67b Prospection dans le désert, *idem.*

CHAPITRE 4

68 « Génie aux fleurs », stuc de Hadda, Tapa Kalan, environ IVe siècle apr. J.-C. Musée Guimet, Paris.
69 Rhyton provenant de Nisa, IIe siècle av. J.-C.
70h Portrait d'un jeune néanderthalien reconstitué par Mikhaïl

Guerassimov d'après un crâne découvert à Teshik-tash, Ouzbékistan.
70b Mikhaïl Masson et l'anthropologue Lev Ochanin examinant des crânes, Tachkent, 1929.
71h Vue aérienne du site de Koy-Krylgan-kala (Khorezm), IVe-IIIe siècle av. J.-C., 1957.
71b Axonométrie de Koy-Krylgan-kala, d'après les reconstitutions de M. Lapirov-Skoblo.
72h Tête de bœuf en or incrusté de turquoise provenant d'Altyn-depe (Turkménistan), fin du IIIe millénaire av. J.-C. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.
72b Cheval cornu monté abattu, relevé d'un pétroglyphe de Tamgaly (Kazakhstan méridional), par Henri-Paul Francfort, âge du bronze.
73 Déesse-mère en terre cuite d'Altyn-depe, fin du IIIe millénaire av. J.-C. Institut d'histoire de la culture matérielle, Saint-Pétersbourg.
74h Délégation des Sakas, détail d'un bas-relief de Persépolis, VIe-Ve siècle av. J.-C.
74b Table votive en bronze, Issyk (Kasakhstan), Ve-IIIe siècle. Musée central, Almaty.
75 Vue aérienne du site d'Erk-kala à Merv (Turkménistan).
76h Porteur de *barsum*, plaque en or du trésor de l'Oxus, Ve siècle av. J.-C. British Museum, Londres.
76-77b Quadrige en or, *idem*. *Ibidem*.
78h Monnaie gréco-bactrienne représentant Démétrios Ier (avers et revers), conquérant de l'Inde, vers 200-190 av. J.-C.
78-79b Temple de Jandial à Taxila (Pakistan), environ Ier siècle av. J.-C.
79h Monnaie indo-grecque d'Agathocle (avers et revers) représentant des divinités hindoues, 180-174 av. J.-C., provenant d'Aï Khanoum. Musée national de Kaboul (anciennement).
80 Tête de jeune homme au turban, stuc de Hadda, IIIe-IVe siècle. Musée Guimet, Paris.
81 Médaillon décoré d'un éléphant, argent doré, art gréco-bactrien, IIe siècle av. J.-C. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.
82 Autel votif avec Marsyas et dédicace en grec au fleuve Oxus, temple de Takht-i Sangin, Tadjikistan, IIe siècle av. J.-C. Institut d'histoire de l'Académie des sciences du Tadjikistan, Duchanbé.
83 Vue aérienne du site d'Aï Khanoum, 2000.
84g Statuette inachevée de jeune homme, Aï Khanoum, IIe siècle av. J.-C.
84d Portique sud de la grande cour du palais royal d'Aï Khanoum.
85h Chapiteau corinthien de la grande cour du palais royal d'Aï Khanoum.
85b Mosaïque de galets de la zone résidentielle du palais royal d'Aï Khanoum.
86h Aï Khanoum, temple principal à niches indentées.
86bg Cybèle sur son char parcourant les montagnes, plaque en argent doré, Aï Khanoum, vers 200 av. J.-C. Musée national de Kaboul (anciennement).
86bd Pied en calcaire d'une statue colossale de Zeus-Mithra provenant du temple principal d'Aï Khanoum, IIe siècle av. J.-C. *Ibidem*.
87h Vue du gymnase d'Aï Khanoum, IIe siècle av. J.-C.
87b Dauphin de la grande fontaine publique d'Aï Khanoum.
88 Première reconstitution de la Salle carrée de Nisa par Galina Pougatchenkova, 1953.
89 Bol en argent illustrant l'enfance de Dionysos, Tokharistan, IVe-Ve siècle apr. J.-C. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.
90 Statuette au type de l'Aphrodite « anadyomène », pierre et marbre, Nisa, IIe-Ier siècle av. J.-C. Musée d'Histoire du Turkménistan, Achgabad.
90-91b Rhytons de Nisa exposés à l'université de Tachkent peu après leur découverte, 1948-1949.
91h Figure d'applique en argent doré en forme de sirène, Nisa. IIe-Ier siècle av. J.-C.

CHAPITRE 5

92 Banquet de marchands (détail), peinture murale de Pendjikent, VIIIe siècle. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.
93 Tête de démon, argile avec polychromie, Kouva (Ouzbékistan), VIIe siècle. Musée des Beaux-Arts, Tachkent.
94h Pendeloque pour chevelure en or incrustée de turquoise et lapis-lazuli, tombe no 6 de la nécropole de Tilla-tepe, milieu du Ier siècle apr. J.-C.
94b Princesse au miroir chinois, tombe no 2 de la nécropole de Tilla-tepe.
95 Frise des musiciens (détail), calcaire, Aïrtam (Ouzbékistan), Ier-IIe siècle apr. J.-C. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.
96h Reconstitution d'une maison d'époque kouchane de Dalverzine-tepe, Ier-IIe siècle apr. J.-C., aquarelle de Galina Pougatchenkova, 1978.
96b Monnaie kouchane de Vima Kadphisès (avers) : roi assis sur un siège, vers 80 apr. J.-C. Musée Guimet, Paris.
97 Carte des sites de l'époque kouchane au haut Moyen Âge, infographie. Édigraphie.
98 Tête d'un prince ou d'un roi kouchan, argile stuquée avec polychromies, Dalverzine-tepe, Ier-IIe siècle apr. J.-C.

Institut des beaux-arts, Tachkent.
99 Trésor de Dalverzine-tepe, *idem. Ibidem.*
100 Ossuaire zoroastrien de Mollakourgan, Ouzbékistan, VII^e siècle. Musée du Registan, Samarcande.
100-101h Grand escalier de la terrasse sacrée de Surkh Kotal, (Afghanistan), II^e siècle.
101 Personnage soulevant un nouveau-né, peinture murale de Dalverzine-tepe, I^er-II^e siècle apr. J.-C. Institut des beaux-arts, Tachkent.
102h Grand Bouddha couché d'Adjina-tepe, Tadjikistan, VII^e-VIII^e siècle, reconstitution de S. Neoumyvakin, publiée par B. Litvinsky et T. Zeïmal.
102b L'éveil du Bouddha, calcaire avec des traces de dorure et de peinture, Fayaz-tepe, Termez, I^er-II^e siècle apr. J.-C. Musée national d'Histoire de l'Ouzbékistan, Tachkent.
103 Tête de Bouddha, argile stuquée avec polychromie, Fayaz-tepe, Termez, IV^e siècle apr. J.-C. *Ibidem.*
104-105 Fragment de bouclier, bois recouvert de parchemin peint, mont Moug, Tadjikistan, début du VIII^e siècle. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.
104 Aiguière ornée d'un chameau ailé, or et dorure, Sogdiane, VII^e siècle. *Ibidem.*
105b Détail d'un manuscrit sogdien sur vélin provenant du mont Moug, VIII^e siècle.
106h Vue de la citadelle de Pendjikent.
106b Dieu au paon, bois carbonisé, Pendjikent, VIII^e siècle. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.
107 Entrée de la cour du temple 2 de Pendjikent, VII^e-VIII^e siècle, reconstitution par Boris Marshak, 2000.
108-109 Rostam et le dragon, peinture murale de Pendjikent, VIII^e siècle. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.
110-111h Procession avec le roi de Samarcande, peinture murale d'Afrasyab, reconstitution d'Alix Barbet et François Ory.
110-111b Procession avec le roi de Samarcande (détail), peinture murale d'Afrasyab, mur sud. Musée d'Afrasyab, Samarcande.
112 Assiette, céramique argileuse à décor d'engobe sous glaçure, Samarcande, X^e siècle. Musée du Reghistan, Samarcande.
113h Scène de chasse, détail d'une peinture murale de la « Salle rouge » de Varakhsha, VII^e-VIII^e siècle.
113b Porche de l'*iwan* du palais de Varakhsha, reconstitution de B. Nilsen, 1963.

CHAPITRE 6

114 Muraille d'époques hellénistique, kouchane et médiévale, dite des « Portes de Fer » près de Derbent, entre Samarcande et Termez.
115 Têtes de bouddhas de Hadda volées au musée de Kaboul et rachetées par l'association Spach au bazar de Peshawar (Pakistan).
116 Mikhaïl Masson et ses étudiants dans le département d'archéologie qu'il a fondé, à l'université de Tachkent, photographie d'E. Yuditsky, 1953.
117h Institut d'archéologie de Samarcande.
117b Archéologues de l'Institut d'archéologie de Samarcande et la mission archéologique franco-ouzbèke (MAFOuz) en 1989.
118h Igor Pitchikian et Boris Litvinsky examinant une figurine provenant du sanctuaire de l'Oxus à Takht-i Sangin, 1980.
118b Les archéologues Anny Allara, Boris Stavisky et Mukhammadjon Isamiddinov dans une grotte au monastère de Kara-tepe, près de Termez, 1994.
119 Maurizio Taddei, directeur de la mission italienne de l'Institut pour le Moyen et Extrême-Orient de Rome (ISMEO) à Ghazni, dans le magasin-laboratoire de la base archéologique, années 1970.
120 Paul Bernard sur le site d'Aï Khanoum dans les années 1970.
120-121 Une du *Monde* du 27 septembre 1996.
121 Le numismate Osmund Bopearachchi examinant en 1994 des sacs de monnaies du trésor de Mir Zakah (Afghanistan).
122h Explosion du Grand Bouddha de Bamiyan en mars 2001.
122b Statue de l'empereur Kanishka I^er de Surkh Kotal (II^e siècle apr. J.-C.) au musée de Kaboul avant la destruction des statues par les talibans au printemps 2001.
123 Dépôt de céramiques organisé par la DAFA au musée national de Kaboul au début des années 1980, présenté au printemps 2001.
124 Photographie aérienne de Koktepe (Ouzbékistan), années 1960.
125h Villageois observant la tombe de Koktepe en cours de fouille, mai 2000.
125b Fouille d'une tombe de princesse nomade à Koktepe par l'équipe de la MAFOuz, mai 2000.
126 Statues des héros officiels de l'Union soviétique au rebut au musée de Termez.
127 Entrée sud du site d'Afrasyab à Samarcande, avec la reproduction sur céramique de scènes de la grande peinture murale d'Afrasyab. En haut, remparts de l'époque hellénistique après restauration, 2000.
128 Le paysan Achour Taïlanov avec une

hache en bronze découverte dans son jardin, à l'emplacement du site protohistorique de Sarazm (Tadjikistan) exploré par une mission franco-tadjike, 1989.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 Plaque en os gravé, nécropole d'Orlat, près de Samarcande, Ier siècle apr. J.-C.
130 Couverture de l'hebdomadaire illustré *Le Globe Trotter* du 24 mars 1904 publiant les *Aventures d'un faux derviche dans l'Asie centrale,* 1862-1864 d'Arminius Vambéry.
132 Campement de voyageurs, *in* Gabriel Bonvalot, *Du Caucase aux Indes à travers le Pamir,* 1889. Cabinet Soustiel-David, Paris.
136 Mikhaïl Masson lors des fouilles du grand canal du Fergana, photographie d'E. Yuditsky, 1939.
137 Restauration des peintures murales de Pendjikent.
139 Photographie de Max Penson, années 1930.
143 Plan moderne de la citadelle d'Afrasyab.
147 Intérieur saccagé du musée national de Kaboul, photographie de Nancy Dupree, 2001.
150g Présentation du trésor de Dalverzine-tepe en 1973 par G. Pougatchenkova, É. Rtveladze et B.Tourgounov.
150 Colloque international à l'UNESCO en 1988.
151 Équipe de la MAFOuz sur le site d'Afrasyab en 1997.

INDEX

A

Abbassides 112.
Abd Al-Ahad, émir de Boukhara *29*.
Achéménides 24, 25, 70, 71, 74, 76, 82.
Achkhabad 32, 39, 90, 116.
Adamli-kala *67*.
Adjina-tepe *102*.
Afghanistan *14*, 15, *19*, 21, *21*, 28, 39, *51*, 54-61, 79, *102*, *123*, 124 ;
– guerre d' 120, 121.
Afrasyab *voir* Samarcande ;
– peintures d' 46, 107, *111*.
Agathocle *79*.
Aï Khanoum 82-87, *99*, 119, *120*, 121.
Aïrtam 39, 95, *95*, 96, 119.
Akhsikent 98.
Akkadienne, civilisation 89.
Al-Khwarezmi 22.
Alaï 14.
Alexandre II de Russie 28.
Alexandre le Grand *13*, *22*, 23, 24, *43*, 62, 75, *77*, 78, 80, *117*.
Alexandrie *61*.
Alexandrie du Caucase (Kapiça) 80.
Allemagne *21*, 126.
Almaty 116, 126.
Altyn 10 75.
Altyn-depe 64, 72, *73*.
Amanoullah, roi 55, *55*.
Amou-darya *voir* Oxus.
Anau 43, 52.
Angleterre *voir* Grande-Bretagne.
Anquetil-Duperron, Hyacinthe 24.
Antioche de Margiane *75*.
Aphrodite *90*.
Aral, mer d' 15, *17*, 21, 70, 71.
Aristote *87*.
Arrien 22.
Arsacides *88*, *89*.
Aryana 55.
Aryens 15, 34, 35, *37*, 62, 94.
Askarov, A. *116*.
Assyriens 25.
Avesta 24, 70, 100.
Azerbaïdjan 20.

B - C

Bactres (Balkh) 45, *45*, 60, 72, 79, 80.
Bactriane 20, 21, 23, 24, 55, 73, 74, 79, *80*, 81, *81*, 82.
Bajazet Ier 22.
Bamiyan 57, 58, 80, *123*.
Band-i Amir, lacs de *14*.
Barshchevsky, Léon *39*.
Barthoux, Jules *58*, 59.
Bartold, Vassily 27, 33, 46.
Basmatchis, procès des *64*.
Bayer, Gottlieb Siegfried 23.
Begram *51*, 58, 60, *60*, *61*, 80, 96, 102.
Belenitsky, Alexandre 106.
Berel 125.
Berkeley, université de 124.
Bernard, Paul 77, *83*, *91*, 96, 120, *120*.
Berne, musée historique de 41.
Bernshtam, Alexandre 62.
Bibi-Khanym, mosquée de (Samarcande) 46.
Birouni 22, 25.
Bishkek 116.
Bitchourin, Nikita (Iakinf) 24.
Blanc, Édouard 41.
Bogolyubov, Mikhaïl 105.
Bopearachchi, Osmund *121*.
Bouddhisme 15, 21, 59, *59*, 95, *98*, 100, 101, 102, *102*, 119, *119*, 120.
Boukhara 22, 28, 29, 44, *44*, *52*, 98, *109*, *112*, 118.
Boukinitch, Dmitry 52.
British Museum 41, *41*.
Byzance 104.

Callieri, P. *119*.
Carl, Jean *51*.
Carpin, Jean de Plan 22.
Casal, Jean-Marie 64, 72, 82.
Caspienne, mer 15, *17*, *19*, 71.
Castagné, Joseph-Antoine *43*.
Chaffanjon, Jean *44*.
Chaganian, royaume de 112.
Chine 14, 18, 24, 25, *51*, *59*, *74*, 75, 93, 94, 100, 102, 104, *111*, 120, *125*.
Chionites-Hephthalites 112.
Chorasmie *voir* Khorezm.
Christianisme nestorien 15, 100.
Chuvin, Pierre 126.
Clavijo, Ruy Gonzales de 22.
Cléarque de Soles *87*.
Collectionneurs *27*, 35, 38-41.
Cunningham, Alexander 76.
Cybèle *87*.
Cyrus 75.

D - F

DAFA (Délégation archéologique française en Afghanistan) 39, 56-61, 72, 77, 79, 80, 119, 120.
Dalton, Ormond Maddock 41, 76.
Dalverzine-tepe *96*, *98*, 99, *99*, *101*, 119, 124.
Darius Ier 24, 75.
Darya-i Pandj *83*.
Démétrios Ier *78*.

Denike, Boris 53.
Derbent 98, 102, *115*, 124.
Dewashtich, prince 105, *105*.
Diakonov, Mikhaïl 76, 106.
Dieulafoy, Marcel 89.
Dilberdjin 100, 119.
Djarkutan 72, 124.
Djetyasar, cuvette de *67*.
Djizak 98.
Djoungarie 15.
Doura-Europos 89.
Dunhuang 107, *109*.
Durmen-tepe 72.
Duchanbé 116.

Elam 73.
Erk-kala *75*.
Erkurgan (Xenippa) 75, 98.
Ermitage, musée de l' (Saint-Pétersbourg) 39, 90, 124.
Eucratide *85*.
Eucratidia (Aï Khanoum) 83.
Euripide *89*.

Faccenna, D. *119*.
Fayaz-tepe *102*.
Ferghana 21, 29, 39, 66, 97, 98, 102.
Firdousi 25.
Fondukistan *102*.
Foucher, Alfred 45, *45*, 58, 59, 60, 79, 80, *80*.
Four de Longuerue, Louis du 23.
Francfort, Henri-Paul 73.
Francks, Augustus Wollaston *41*.
Freïman, Alexandre 104, 105.

G - H

Gandhara 40, *59*, *79*, 82, *95*, 96, *99*, 101, 102.
Gardin, Jean-Claude 73, 120, *123*.
Ghazni 60, *119*.
Ghirshman, Roman 72, 76, *91*.
Gilgit 102.
Gobineau, Arthur *35*.
Godard *57*, *58*.
Gouldara, monastère de *57*, 120.
Gour Émir (Samarcande) 46.
Grande-Bretagne *21*, 28, 29, 39, *51*, *54*, 55, 119, 126.
Gréco-Bactriens 78-79, 91 ;
– cultes *83*.
Grenet, Frantz *101*, *117*.
Griaznov, Mikhaïl 52.
Guerassimov, Mikhaïl *70*.
Guimet, musée 39, 60, *61*.
Gulyam Khaidar-Khan, général *39*.
Gupta, dynastie *89*.

Hackin, Joseph *57*, *60*, 80 ; Ria *57*, 60.
Hadda 58, *58*, *59*, *69*, 80, *80*, *115*, 120.
Hatra 89.
Hécatée de Milet 70.
Heikel, Axel 43.
Herbelot, Barthélémy 23.
Hérodote 22, 70, 74.
Hilmend, bassin de l' 60.
Hindouisme *79*, 100.
Hindoukouch 14.
Hissar, monts de 98, 102.

I - K

Iakoubovsky, Alexandre 106.
Inde 18, *21*, 24, *24*, 41, *41*, *51*, *89*, 93, 94, *99*, 100, 104, *125*.
Indo-Grecs 78, 79, *79*, 91.
Indus 64, 73, *73*.
Invernizzi, Antonio *91*.
Iran 15, *15*, 18, 20, 25, 100.
Islam 15, 112, *112*.
ISMEO, Rome (Institut pour le Moyen et l'Extrême-Orient) 120.
Issyk *74*, 94, 125.
Ivan le Terrible 28.

Jandial, temple de (Taxila) *79*.
Japon *21*, 126.
Jenkinson, Antony 22.

Kaboul 23, 41, 55, 58, 80, 94 ;
– musée de *61*, 120, *123*.
Kachka-darya 98, 124.
Kalaly-Gyr *45*.
Kampyr-tepe 102.
Kandahar 60, 61, 119.
Kangju, pays des 94, 98.
Kanishka Ier *60*, 94, 97, 100, *101*, *123*.
Kara-tepe 53, *102*, 118, *118*, 119, 125.
Karakalpakie 124.
Karakorum 22, 102.
Kattakurgan 43.
Kazakhes 28.
Kazakhstan 15, 19, 116, 118, 126.
Kazan 32, 33.
Khalchayan 98, *99*, 100.
Khiva 28, 29.
Khorezm *15*, 21, 25, *35*, 45, 70, 71, 98, *112*, 118 ;
– expéditions du 66, *67*, 124.
Kirghizie 19.
Kobadian 76.
Kohistan 104.
Kohn-Wiener, Ernst 54.
Kokand 28.
Koktepe 72, 124, *124*, 125, *125*.
Kouchano-Sassanides 99, 112.
Kouchans 25, *60*, 81, 82, 83, 91, 93, 94, *95*, 96-102.
Kourganes 43, 52, 75.
Kouva *93*.
Kouzmina, Elena 76.
Koy-Krylgan-kala *67*, *71*.
Krafft, Hugues *37*.
Kratchkovsky, Ignaty 105.
Krestovsky, Vsevolod 45.

L - N

Lashkari Bazar 82.
Lassen, Christian 23.
Lénine *64*, 117.
Leningrad, école de 117, 118.
Litvinsky, Boris 118.
Livshits, Vladimir 90, 105.
Lucien de Samosate *88*.
Lyon 41.
Lyonnet, Bertille *123*.

MAFOuz (Mission archéologique franco-ouzbèke) *117*, 124, *125*.
Maillart, Ella *47*, *57*.
Manichéisme 15, 100.
Mannerheim, Gustav Charles 41.
Maracanda *voir* Samarcande.
Marco Polo 22, *22*.
Margiane *15*, 20, 52, *66*, *73*, 74, 126.
Marshak, Boris 106, 107, *107*.
Marsyas *83*.
Marx, Karl 64, 65.
Massagètes *17*, 34.
Masson, Mikhaïl *65*, *70*, *91*, *95*, *116*, 117.
Masson, Vadim 64, *73*, 76.
Mathura 98, 101.
Mawarannahr 15.
Mèdes 25.
Merv 43, 44, 53, *55*, *65*, 72, 75, *75*, 126.
Mésopotamie 25, 63, 64, 73, *73*, 88, 107.
Mir Zakah, trésor de *121*.
Molla-kourgan 101.
Mongols / Mongolie 15, *17*, 18, 22, 112, *117*, 125.
Montesquieu 24.
Morgan, Jacques de 45.

Moscou 29, 32, 33, 46 ; – école de 117, 118.
Moser, Henri *13*, *40*, 41.
Moug, mont 39, 104-105.
Mourghab, fleuve 20.
Moustamindy, Shaïbaï, 120.
Mundigak 72, 82.

Nad-i Ali 72.
Nadar, Paul *37*, *47*.
Namazgah-depe 52, 72, *73*.
Nana, déesse-mère *101*, 107.
Nautaka 75, 124.
Néanderthaliens *70*.
Ninos, roi 25.
Nisa 53, *65*, 89, *90*, *91* ; – rhytons de *69*, 90, 91.
Noire, mer *74*.
Nomades 62, *65*, *67*, *72*, *89*, 91, 94, *95*.
Nousroullah, émir de Boukhara 28.
Numismatique *78*, *79*, 96, *96*, 107.

O - R

Olufsen, Ole 41.
Orenbourg *19*.
Orlat 94.
Otrar 42, 44, 126.
Ouloug Beg *47*.
Oural *19*.
Ouzbékistan 19, 118, *118*, 121.
Oxus 20, 21, 53, 54, 73, *95*, 96, 97, 98 ; – dieu 83, *83* ; – trésor de l' *27*, 41, *41*, 76-77.

Pakistan 18, 41.
Palmyre 89.
Pamir 14, *21*, *24*, *37*, 43, *55*.
Pamir-Alaï 75.
Parthes 25, *69*, 88, 89, 91, 94, 112.
Parthie 20.
Pasargades 74.
Paykend 43, *44*, 98, 124.
Pelliot, Paul *21*.
Pendjikent 39, 93, 105-109, 124.
Perestroïka 118, 121.
Persépolis 74, *77*.
Peshawar, bazar de *115*.
Pétroglyphes 44, *72*, 124, 126.
Pierre le Grand 28.
Pilipko, Viktor *91*.
Pitchikian, Igor *118*.
Pline 22.
Pougatchenkova, Galina *89*, *91*.
Poznan 124.
Ptolémée *17*, 22, 98.
Pumpelly, Raphael 43.

Rabatak 94.
Rawlinson, Henry Creswicke 24.
Rempel, Lazar 117.
Richthofen, Ferdinand von 18.
Rickmer Rickmers, Willy 41.
Rome 40, *111*, 120.
Rostam, légende de 107.
Rostovtzeff, Mikhaïl 78.
Roudaki 25.
Route de la soie 18, 23, 73.
Rtveladze, Eduard 76.
Rubrouck, Guillaume de 22, *23*.
Russie 18-19, *21*, 22, 28-29.

S - T

Saces *74*, 94.
Saint Louis 22.
Saint-Pétersbourg 29, 32, 33, 46.
Samanides, mausolée des (Boukhara) *52*.
Samarcande 28, 29, *29*, *31*, 32, 39, 46-47, *49*, 72, 98, 102, 105, *111*, *115*, 116, *116*, *127* ; – (Afrasyab), fouilles de 42-45, 46, 75, *117*, 118, *124*, 125 ; – musée de *63*.
Sapalli-tepe 72.
Sarazm 124.
Sarianidi, Viktor 64, 73, *73*, *95*.
Sarmates *17*.
Sassanides 112.
Savitsky, Igor *45*.
Schiltberger, Johan 22.
Schlumberger, Daniel 60, 82.
Schmit, Fëdor 117.
Scythes *17*, 34, 46, *74*, 94, *99*.
Scytho-Sarmates *95*, *125*.
Séistan 73, 80.
Séleucie du Tigre 89.
Sémiretchie 15, 21, 29, 44, 52, 53, 75, 112, 118, 126.
Shahr-i Sabz 53, 72, 75.
Shirinov, T. *116*.
Shishkin, V. *112*, *116*.
Shortugaï 73, 124.
Sibérie 15, 20.
Slaves 15, 34.
Smirnova, Olga 105, 107.
Sogdiane / Sogdiens *15*, 20, 21, 24, 25, 74, 93, 98, 104-113.
Staline *63*, 64, 65.
Stavisky, Boris 76, *97*, 101, *118*.
Stein, Aurel 43.
Strabon 22.
Strelkov, Alexandre 53.
Struve, Vassily 65.
Suleïmanov, R. *116*.
Surkh Kotal 82, 94, 96, 99, 100-101.
Surkhan-darya *118*.
Suse (Iran) 45, 74, 89.
Swat, vallée du *119*.
Sydney 124.
Syr-darya 21, 28, 29, 42, 44, *67*, 75.

Tachkent 28, 32, 39, 52, *91*, 97, 98, 99, *116*, 117, 118, *118*, 126.
Taddei, Maurizio *119*.
Tadjikistan 19, 63, 121, 124.
Takht-i Sangin 41, 54, 77, *77*, 83, *83*, *99*, 102, *118*.
Talas 43, 112.
Talibans *123*.
Tamerlan 13, 22, *70*.
Tapa Sardar 60, *99*, 101.
Tarim, bassin du 15.
Tartarie / Tartares *17*, *23*.
Tarzi, Zemar 120.
Taxila 79, *79*.
Tchétchénie 20.
Termez 53, 96, 98, 102, *115*, 119, 124 ; – musée de *126*.
Teshik-tash *70*.
Tien-Chan 14, 75.
Tilla-tepe 94, *95*, 125 ; – trésor de 64.
Timour *voir* Tamerlan.
TKLA (Cercle turkestanais des amateurs d'archéologie) 32-33, 39, 43, 46.
Tokharestan 21, 94, 101.
Tokharie 24.
Tolstov, Sergueï *45*, *67*, 70, 124.
Toprak-kala *67*.
Touran 14, 18, 25.
Transcaspien *19*.
Transoxiane 15, *15*, 28, 54, 72, 97.
Trever, Kamilla *81*, 97.
Trotsky, Léon *63*.
Tucci, Giuseppe 60.
Turcs 15, 34, 62, 63, 112.
Turfan 107.
Turin 40, *119*.
Turkestan 18, 19, 28, 29, 32, *32*.
Turkestan chinois 21, *21*, 102, *109*.
Turkmènes 28.
Turkménistan 19, 20, *29*, *118*, 126.

U - Z

Ujfalvy, Charles-Eugène *27*, *35*, 41.
UNESCO 97.
Uzgen 53.

Vaillant, Jean-Foi 23.
Varakhsha 39, 107, *112*, 124.

Varhuman, roi *111*, *127*.
Vasudeva, roi *99*.
Vereshchagin, Vassily *29*, *31*.
Veselovsky, Nikolaï 46, *47*.
Viatkin, Lavrenty 46, *46*, *47*, 52.
Vima Kadphisès, empereur *96*.
Visdelou, Claude de 23.
Voevodsky, Mikhaïl 52.
Volga 20.

Yangikent, site de 42.
Yaz-depe 72.
Yueh-chi 94, *95*.

Zaher Shah, roi 82.
Zar-tepe 99.
Zasypkin, Boris 117.
Zeïmal, Tamara et Evgueny 76.
Zérafchan 124.
Zeus-Mithra 87.
Zoroastre / Zoroastrisme 15, 25, 74, 76, 77, 83, 101, *101*, 111.
Zummer, Viacheslav 117.
Zurmala, tour de 53.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Acted 83. AKG, Paris 23, 29, 30, 31. AKG/Werner Forman 27. Anny Allara/Rapin 118b, 126. APN 128. APN/R. Netelev 118h. Archives Gallimard 13, 24g, 34-35m, 41g, 41d, 48, 49b, 51, 63b. Archives Philippe Chaffanjon 44. Artephot/Roland 78/79b. Artephot/Terebenine 53b, 91h, 108-109, 113h, 137. Paul Bernard 4e plat, 106h, 117h, 117b. Roland Besenval/ACTED 82-83h. BnF. 78h. B.N.F./Société de Géographie, Paris 26. Osmund Bopearachchi 121. Bridgeman-Giraudon 16-17h, 16-17b, 54h, 143. British Museum, Londres 76-77b. CNN 122h. CNRS-ENS/Alix Barbet 110-111b. CNRS-ENS/François Ory et Alix Barbet 110-111h. Coll. François Guichard 32-33b. Coll. Jean-Jacques Fehr (Suisse) 39. Coll. part. 32, 43, 130 DAFA 47h, 84d, 85h, 85b, 86h, 87h, 87b, 120. DR 33, 34h, 49h, 66, 67h, 67b, 70h, 71h, 71b, 78h, 79h, 83, 90-91b, 105b, 116, 124, 129, 136, 150g. Édimedia 52. Fondation Krafft/Musée le Vergeur, Reims 36, 37h, 37b, 42h. Henri-Paul Francfort 72b. Gérard Fussman 100-101h. Maxim Penson 139. Galina Pougatchenkova 65, 70b, 88, 96h, 116b. Cl. Gallimard 24d, 25g, 53h, 132. Gamma/Flandrin 122b, 123. Gamma/Flandrin-Maître 115. Institut d'histoire de la culture matérielle, Saint-Pétersbourg 73. Institut d'orientalisme de l'Académie des sciences d'Ouzbékistan, Tachkent 22. Institut des beaux-arts, Tachkent 99. Antonio Invernizzi 69. Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente, Rome 119. Keystone/L'Illustration 56, 59. J. Leslie 147. MAFOuz 42b, 124, 141, 150d, 151. Magnum/Erich Lessing 76h. Maxim Penson 139. Musée d'Histoire, Samarcande 18h, 63h. Musée de l'Élysée, Lausanne/Ella Maillart 57h, 57b, 64. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg 72h, 95. Musée du Reghistan, Samarcande 112. Musée historique de Berne/Archives Moser 38b. Musée historique de Berne/Archives Moser/Stefan Rebsamen 12, 25d, 40. Paul Nadar ©Archives Photographiques, CMN, Paris 18-19b, 46-47b. Rapho/Roland et Sabrina Michaud 54b, 74h, 79h, 84g, 86bg, 86bd. Claude Rapin 14, 114, 125h 125b, 127. RMN 20g. RMN/Arnaudet 1, 4-5, 8-9, 68, 80. RMN/Michèle Bellot 45. RMN/Richard Lambert 61b. RMN/Musée Guimet 1er plat, 50, 58, 60, 61h, 96b. Roger-Viollet 55. Siny Most/V. Baranovsky dos, 93, 98. Vladimir Terebenine 2-3, 6-7, 11, 44h, 62-63, 74b, 75, 81, 82, 89, 90, 92, 94h, 94b, 100, 101, 103, 104b, 104-105, 106b.

REMERCIEMENTS

Les auteurs remercient pour leurs conseils Mme Véronique Schiltz, MM. Paul Bernard, Osmund Bopearachchi, Pierfrancesco Callieri, Pierre Chuvin, Henri-Paul Francfort, Frantz Grenet, Guy Lecuyot. Pour l'aide à la traduction : Andrea Rychtecky. Pour l'aide iconographique : le musée d'Histoire de Samarcande, le Cabinet Soustiel-David, Mmes Alix Barbet, Galina Pougatchenkova, MM. Roland Besenval, Philippe Chaffanjon, Daniel Girardin, François Guichard, François Ory, Maxim Penson. L'éditeur adresse ses remerciements à l'organisation SPACH, à Islamabad, et à Mme Nancy Dupree, à Peshawar.

ÉDITION ET FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD
COLLECTION CONÇUE PAR Pierre Marchand. DIRECTION Élisabeth de Farcy.
COORDINATION ÉDITORIALE Anne Lemaire. GRAPHISME Alain Gouessant.
COORDINATION ICONOGRAPHIQUE Isabelle de Latour. SUIVI DE PRODUCTION Fabienne Brifault.
SUIVI DE PARTENARIAT Madeleine Giai-Levra. PRESSE Flora Joly et Pierre Gestède.
LES ARCHÉOLOGUES EN ASIE CENTRALE
ÉDITION Chloé Demey. MAQUETTE ET MONTAGE Vincent Lever (Corpus) et Albéric Proffit (Témoignages et Documents). ICONOGRAPHIE Any-Claude Médioni.
LECTURE-CORRECTION Pierre Granet. PHOTOGRAVURE Turquoise.

Svetlana Gorshenina a soutenu, sous la direction de Galina Pougatchenkova et Valery Germanov, une thèse sur l'épistémologie de l'archéologie et de l'histoire de l'art en Asie centrale.
Chercheuse à l'Institut des beaux-arts et à l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de l'Ouzbékistan, elle a été invitée à présenter ses recherches comme chercheur-enseignant à l'École des Hautes Études en sciences sociales à Paris et a organisé, au Musée d'ethnographie de Genève, une exposition photographique sur les voyageurs occidentaux en Asie centrale.

Claude Rapin a participé à des fouilles en Suisse, en Grande-Bretagne et en Roumanie et a publié une thèse sur la trésorerie royale d'Aï Khanoum qu'il a explorée sous la direction de Paul Bernard.
Privat-docent de l'université de Lausanne où il enseigne l'archéologie de l'Asie centrale, chercheur de l'équipe du CNRS « Hellénisme et civilisations orientales », il participe depuis 1989 aux fouilles de Samarcande, Koktepe et Derbent dans le cadre des activités de la Mission archéologique franco-ouzbèke.

Tous droits de traduction
et d'adaptation réservés
pour tous pays
© Gallimard 2001

1er dépôt légal : novembre 2001
Dépôt légal : juin 2004
Numéro d'édition : 124310
ISBN : 2-07-076166-5
Imprimé en France par Pollina - 1 94203

DERNIERS TITRES PARUS

330/ LUTÈCE
331/ LE MONT ATHOS
332/ LA DANSE MODERNE
333/ SHERLOCK HOLMES
334/ LA BEAT GENERATION
335/ LES ÉCHECS
336/ LES PIERRES PRÉCIEUSES
337/ FERRARI
338/ LES ROUX
339/ COUPERIN
340/ LEWIS CARROLL
341/ VICTOR HUGO
342/ UN JOUR EN FRANCE
343/ L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE
344/ RAMSÈS II
345/ DE L'INDIGÈNE
À L'IMMIGRÉ
346/ VERS LA TERRE D'ISRAËL
347/ DELACROIX
348/ DON JUAN
349/ LA MÉMOIRE
350/ MAI 68
351/ LES CHEVALIERS
DE MALTE
352/ LE PHARE D'ALEXANDRIE
353/ LES MÉGALITHES
354/ SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
355/ LES STADES
356/ SAINT-EXUPÉRY
357/ LA GRANDE GUERRE
1914-1918
358/ LES PHÉNICIENS
359/ LE THÉÂTRE
DE BOULEVARD
360/ LA REDÉCOUVERTE
DE LA CHINE ANCIENNE
361/ NAPOLÉON
362/ LE JAPON ÉTERNEL
363/ L'HISTOIRE
DU LIVRE, VOL. 2
364/ LES JUMEAUX
365/ LA GÉNÉALOGIE
366/ L'INQUISITION
367/ L'EUROPE
368/ LES PRÉRAPHAÉLITES
369/ LE PAPIER
370/ LA DOULEUR
371/ HEMINGWAY
372/ PÉTRA
376/ BONNARD
377/ CHARDIN
378/ L'EUROPE À L'ÂGE
DU BRONZE
379/ L'EURO
380/ L'IMMIGRATION
381/ PROUST
382/ L'ILLUSION BAROQUE
383/ LES MATÉRIAUX
DE LA COULEUR
388/ LE CONSEIL D'ÉTAT
389/ VIVE L'EAU
392/ LA BIBLE
393/ LES ARTS PREMIERS
394/ BERLIN
395/ L'ÉGYPTE COPTE
396/ VENISE
397/ DARWIN
398/ LA SCIENCE-FICTION
399/ LE VERRE
400/ LE CALENDRIER
401/ LA VIERGE
402/ MARIE-ANTOINETTE
403/ LA POLICE JUDICIAIRE
404/ SIGNAC
405/ LE CHEVEU
406/ L'ALIMENTATION
407/ CÉLINE
408/ GAUDÍ
409/ SALADIN
410/ LA VILLE
411/ LES ARCHÉOLOGUES
EN ASIE CENTRALE
412/ ALEXANDRIE
413/ LA BIOSPHÈRE
414/ L'INVENTION
DE LA PHOTOGRAPHIE
415/ HENRI IV
416/ SAINT AUGUSTIN
417/ LA LONGUE MARCHE
DES GAYS
418/ TOUAREGS
419/ LA LÉGION D'HONNEUR
420/ LA PEAU
421/ FLAUBERT
422/ GENGIS KHAN
423/ LES DROGUES
424/ MOÏSE
425/ GENET
426/ LA SYRIE ANTIQUE
427/ LE TIBET
428/ LES ABORIGÈNES
D'AUSTRALIE
429/ SIMENON
430/ LES GUERRES D'ITALIE
431/ ABD EL-KADER
432/ NICOLAS DE STAËL
433/ NOSTRADAMUS
434/ LE MARIAGE
435/ L'ALUMINIUM
436/ CHATEAUBRIAND
437/ LE VIN
438/ COCTEAU
439/ LE DESIGN GRAPHIQUE
440/ CONFUCIUS
441/ LE PÈRE-LACHAISE
442/ FRITZ LANG
443/ L'ARCHITECTURE
DE L'ISLAM
444/ CAMILLE CLAUDEL
445/ MALÉVITCH
446/ ÉMILE GALLÉ
447/ FRANCE-CHINE
448/ LES CAISSES D'ÉPARGNE
449/ LA PRISON
450/ SHIVA
451/ NAPLES
452/ LA CORSE
453/ DALI
454/ LA CHANSON FRANÇAISE

Terre d'échanges privilégiés entre les mondes méditerranéen, slave, turc, iranien, indien et chinois, l'Asie centrale a été le creuset de synthèses originales de cultures à la fois venues de l'extérieur et formées sur place. La région a vécu sous la domination successive d'empires puissants – Achéménides, Grecs, Parthes, Kouchans, Sogdiens, Turcs, Arabes et Mongols – dont deux siècles de recherches ont révélé l'immense richesse du patrimoine. Samarcande, Bactres, Aï Khanoum, Bamiyan… Au-delà du mythe d'Alexandre le Grand, des contes des *Mille et Une Nuits* et des récits effrayants des premiers voyageurs, les archéologues ont dévoilé les cités préislamiques prestigieuses qui, de l'âge du bronze au VIII[e] siècle, ont vécu au carrefour de toutes les routes transasiatiques, entre Extrême-Orient et Europe. L'historienne Svetlana Gorshenina et l'archéologue Claude Rapin retracent l'histoire ancienne et récente de cette partie du monde

Photos, peintures, croquis d'archéologues, objets exhu… les fouilles… Pr… ocuments, en … ie rares ou inédits … les approches scie… i depuis le XIX[e] … nt succédé pour c… sé de l'Asie cen… viétique et … istan.

W7-CMW-398

ISBN : … 076166-5

9 782070 761661

10/04

9 782070 761661

Schoenhof's $26.S5
GORSHENIN DE KABOUL A SAMA
2 230 ISBN2070761665

catégorie 5